

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

À la découverte des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal

par

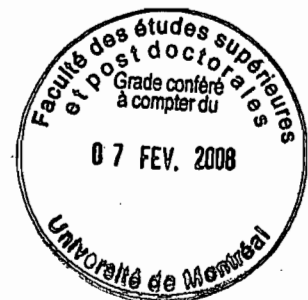
Marie Tremblay

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)
en criminologie

Décembre, 2006

© Marie Tremblay, 2006



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

À la découverte des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal

présenté par :

Marie Tremblay

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Louis Georges Courmoyer président
(président du jury)

Marie-Marthe Cousineau
(directrice de recherche)

Chantal Fredette,
(membre du jury)

Mémoire accepté le : 14-12-07

Sommaire

Notre étude visait à explorer, dans une optique compréhensive, les expériences vécues par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, selon leur point de vue, et de sonder leurs perceptions et connaissances des gangs de rue composés de latinos en Amérique du Nord et en Amérique Central.

Quatorze entretiens semi-directifs ont été réalisés avec des jeunes latinos qui fréquentent ou qui ont fréquenté les gangs de rue à Montréal (n=16). Ces entretiens ont permis d'investiguer les motifs et circonstances qui ont conduit ces jeunes à fréquenter ou à se joindre aux gangs de rue à Montréal, les expériences vécues par eux en lien avec les gangs de rue des premiers contacts à la désaffiliation, le cas échéant, en mettant ces expériences en perspective avec celles vécues par eux dans les différentes autres sphères de leur vie (la famille, l'école, la religion,...). Ils ont aussi sondé les connaissances et perceptions de ces jeunes quant aux gangs de rue, et plus spécialement la MS-13 et à la M-18, en Amérique du Nord et en Amérique Centrale, considérant que ces perceptions pourraient influencer leurs conception et expérience des gangs de rue à Montréal.

Il ressort de cette étude que la majorité des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal déclarent avoir de la famille membre ou ex-membre de gang dans leur pays d'origine ou à Montréal. Selon les interviewés, la MS-13 et la M-18 à Montréal seraient une imitation de ces mêmes gangs aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale, la haine régnant entre ces deux gangs dans tous ces pays, s'observant aussi à Montréal. Une dimension plus nouvelle tient au fait qu'Internet deviendrait un outil privilégié par les jeunes pour espionner les membres du gang adverse, pour susciter des conflits entre gangs, ou pour connaître les activités de la «13 » et de la « 18 » ailleurs qu'à Montréal.

Différents indices laissent entrevoir que la « 13 » et la « 18 » seraient deux gangs actifs à Montréal, bien que leur ampleur et leurs activités demeurent encore assez mal connues. Il semble, à tout le moins, que ces gangs seraient au moins en partie hétérogènes dans leur composition, les Latinos restant néanmoins le groupe ethnique de loin le plus représenté en leur sein. De fait, la majorité des jeunes participant à notre étude ont mentionné, qu'à Montréal, la « 13 » et la « 18 » seraient avant tout des gangs de Latinos.

Cette étude est la première, à notre connaissance, qui porte spécifiquement sur les jeunes latinos dans les gangs de rue à Montréal. Elle présente une réalité méconnue tout en ouvrant la porte à des études encore plus poussées sur le sujet.

Mots clés : Gang, membres de gang, Latinos, Hispanophones, jeunes, délinquance, violence, MS-13, M-18, « maras », Amérique Centrale, Montréal

Abstract

This study aims at understanding the experiences lived by the young Latinos who are street gang members in Montreal, from their point of view, and explore their perspectives on Latino street gangs in North America and Central America.

Fourteen interviews were carried out with young Latino street gang members or ex-gang members in Montreal (n=16). The interviews allowed us to investigate the reasons and circumstances which led the young Latinos to attend or to join the street gangs in Montreal, the experiences lived by the young Latinos in bond with street gangs, from their first contacts to their disaffiliation, if necessary, putting them in perspective with the young Latino's experiences in various spheres of their life (family, school, religion,...). We also sought to know their perceptions of the "13" and the "18" in North America and Central America considering that these perspectives influence their experiences in the Montreal street gangs.

It stands out from this study that the majority of the young Latinos who attend street gangs in Montreal have family who are street gang members or ex-street gang members in their country of origin or in Montreal. According to the young Latinos interviewed, the "13" and the "18" in Montreal would be an imitation of these same gangs in the United States, in Mexico and in Central America, hatred existing between these two gangs in all these countries and in Montreal. Also, the Internet would become a tool privileged by the young Latinos to spy on members of the opponent gang, to begin conflicts between gangs, or to know the "13" and the "18" activities elsewhere than in Montreal. The "13" and the "18" in Montreal would be heterogeneous in their composition, Latinos remaining the dominant ethnic group. Finally, the majority of the young Latinos interviewed for our research mentioned that in Montreal, the "13" and the "18" would be Latino gangs.

This study is the first, to our knowledge, which relates specifically to the young Latinos who are street gang members in Montreal. It presents an ignored reality while opening the door for thorough studies on the subject.

Key words: Street gang, gang member, Latino, Hispanic, youth, delinquency, violence, MS-13, M-18, "maras", Central America, Montreal

Table des matières

SOMMAIRE	I
ABSTRACT	II
TABLE DES MATIÈRES.....	III
REMERCIEMENTS.....	VII
AVANT-PROPOS	VIII
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 LES LATINOS ET LES GANGS DE RUE : CE QUE NOUS SAVONS.....	5
1.1 LE PHÉNOMÈNE DES GANGS DE RUE : QUELQUES DÉFINITIONS.....	7
1.1.1 Gangs de rue.....	7
1.1.2 Membres de gangs de rue.....	9
1.1.3 Les jeunes latinos et les termes qualifiant les jeunes latinos membres de gangs de rue.....	10
1.2 L'AMPLEUR DU PHÉNOMÈNE DES GANGS DE RUE.....	11
1.2.1 Aux États-Unis	11
1.2.2 Au Canada	12
1.3 LES GANGS DE RUE COMPOSÉS DE LATINOS : HISTORIQUE ET AMPLEUR DU PHÉNOMÈNE.....	13
1.3.1 Aux États-Unis	13
1.3.2 En Amérique Centrale et au Mexique	14
1.3.3 À Montréal.....	16
1.4 LA M-18 ET LA MS-13.....	17
1.4.1 La M-18	17
1.4.2 La MS-13	18
1.4.3 Les structures de la M-18 et de la MS-13.....	19
1.4.4 La M-18 et la MS-13 : la haine qui règne entre les deux.....	20
1.5 LES GANGS DE RUES : QUELQUES CONCEPTS.....	21
1.5.1 L'hétérogénéité dans les gangs de rue : une transformation observée	21
1.5.2 La notion de territoire	22
1.5.3 Le processus migratoire	22
1.5.3.1 Le concept des générations	22
1.5.3.2 La migration des gangs et de ses membres.....	23
1.5.3.3 La déportation des membres de gang dans leur pays d'origine	24
1.6 LES MOTIVATIONS POUVANT MENER LES JEUNES LATINOS À S'AFFILIER AUX GANGS DE RUE	24
1.6.1 Le besoin d'argent.....	24
1.6.2 Les besoins de reconnaissance et de protection	25
1.6.3 Le respect et l'honneur.....	26
1.6.4 Défendre son territoire : l'importance du « barrio ».....	27
1.6.5 L'influence de membres de la famille.....	27
1.6.6 Le gang comme une nouvelle famille.....	28
1.6.7 L'influence des pairs.....	29
1.6.8 Le plaisir et l'excitation.....	30
1.7 L'EXPÉRIENCE DES JEUNES AU SEIN DES GANGS DE RUE.....	30
1.7.1 L'initiation.....	31
1.7.2 La désaffiliation.....	31
1.8 LES PARTICULARITÉS DE NOTRE ÉTUDE	32

CHAPITRE 2	DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE	34
2.1	LES OBJECTIFS DE LA RECHERCHE	35
2.2	LA JUSTIFICATION DU CHOIX DE L'APPROCHE QUALITATIVE ET DE L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF	35
2.3	LA PRÉPARATION DU TERRAIN	37
	2.3.1 <i>La rencontre d'intervenants spécialisés</i>	37
	2.3.2 <i>Le choix du terrain</i>	38
2.4	LA STRATÉGIE ÉCHANTILLONNALE	38
	2.4.1 <i>Les critères d'échantillonnage</i>	38
	2.4.2 <i>Les techniques d'échantillonnage</i>	39
2.5	PRÉSENTATION DES JEUNES AYANT PARTICIPÉ À L'ÉTUDE	40
	2.5.1 <i>Le profil des jeunes latinos participant à l'étude</i>	40
	2.5.2 <i>Le portrait des jeunes latinos participant à l'étude (voir annexe I)</i>	41
2.6	LE DÉROULEMENT DES ENTRETIENS	45
	2.6.1 <i>La consigne de prise de contact</i>	45
	2.6.2 <i>Préambule à l'entretien et formulaire de consentement</i>	46
	2.6.3 <i>La consigne de départ</i>	47
	2.6.4 <i>La fiche signalétique</i>	48
	2.6.5 <i>Le contexte entourant les entretiens</i>	48
	2.6.6 <i>Les difficultés rencontrées sur le terrain</i>	49
2.7	L'ANALYSE DES DONNÉES	50
2.8	LES LIMITES ET LES FORCES DE NOTRE ÉTUDE	51
CHAPITRE 3	L'EXPÉRIENCE VÉCUE PAR LES JEUNES LATINOS QUI FRÉQUENTENT LES GANGS DE RUE À MONTRÉAL	54
3.1	QU'EST-CE QU'UN GANG DE RUE?	56
3.2	LES GANGS DE RUE COMPOSÉS DE LATINOS À MONTRÉAL, AU MEXIQUE ET EN AMÉRIQUE CENTRALE : CE QU'EN PENSENT LES JEUNES	58
	3.2.1 <i>L'origine de la MS-13 et de la M-18</i>	59
	3.2.2 <i>Les « 13 » et les « 18 » à Montréal</i>	61
	3.2.2.1 <i>Qu'en est-il des liens avec les Bloods et les Crips ?</i>	61
	3.2.2.2 <i>Une imitation des gangs aux États-Unis et en Amérique Centrale</i>	63
	3.2.3 <i>La situation en Amérique Centrale et au Mexique, selon les jeunes</i>	66
	3.2.3.1 <i>La pauvreté : une explication des gangs en Amérique Centrale selon les jeunes</i>	66
	3.2.3.2 <i>Le niveau de violence</i>	69
	3.2.3.3 <i>Les tatous</i>	71
	3.2.3.4 <i>Le traitement policier et les lois</i>	73
3.3	LA FAMILLE, L'ÉCOLE ET LA RELIGION : TROIS SPHÈRES DE VIE DES JEUNES	76
	3.3.1 <i>La famille</i>	76
	3.3.1.1 <i>La famille avant tout</i>	76
	3.3.1.2 <i>Les relations familiales des jeunes</i>	78
	3.3.1.3 <i>Des relations familiales conflictuelles</i>	78
	3.3.1.4 <i>L'absence d'un parent</i>	80
	3.3.1.5 <i>Les parents savent-ils que leur enfant fréquente les gangs ?</i>	82
	3.3.2 <i>L'école</i>	84
	3.3.3 <i>La religion</i>	86

3.4	LES GANGS DE RUE : LES MOTIFS ET CIRCONSTANCES QUI AMÈNENT UN JEUNE À FRÉQUENTER LES GANGS DE RUE	88
3.4.1	<i>La séparation d'avec un proche ou mort d'un proche</i>	88
3.4.1.1	Le déménagement d'un proche	88
3.4.1.2	La mort naturelle d'un proche	89
3.4.1.3	Le meurtre d'un proche	89
3.4.2	<i>Le besoin d'argent</i>	91
3.4.3	<i>Le besoin de protection</i>	93
3.4.4	<i>Le besoin de reconnaissance et le respect</i>	94
3.4.5	<i>Une affiliation animée par un sentiment de vengeance</i>	95
3.4.6	<i>L'influence de la famille</i>	96
3.4.7	<i>L'influence des pairs</i>	98
3.4.8	<i>L'importance de représenter son quartier</i>	99
3.4.9	<i>Le plaisir de la fête</i>	100
3.4.10	<i>Le choix de ne pas devenir membre</i>	101
3.5	LES GANGS DE RUE : LES PREMIERS CONTACTS AVEC LES GANGS ET LE DÉBUT DE LA FRÉQUENTATION ..	102
3.5.1	<i>L'ignorance initiale</i>	103
3.5.2	<i>Normalisation de la fréquentation des gangs</i>	104
3.5.3	<i>L'endroit géographique et circonstances du premier contact avec les gangs menant à l'affiliation du jeune</i>	105
3.5.3.1	À Montréal	105
3.5.3.2	Dans son pays d'origine avant l'immigration ou lors d'un voyage	105
3.5.3.3	Le renvoi temporaire du jeune dans son pays d'origine	106
3.5.3.4	L'arrivée à Montréal ou le retour après un voyage dans son pays d'origine	107
3.6	LE GANG VU DE L'INTÉRIEUR : DE L'INITIATION À LA DÉSAFFILIATION	109
3.6.1	<i>L'initiation</i>	109
3.6.2	<i>La confiance entre les membres</i>	110
3.6.3	<i>La structure du gang, des petits aux grands</i>	111
3.6.3.1	Le gang unis ou divisé en cliques ?	111
3.6.3.2	La relation possible entre les cliques d'un même gang	113
3.6.3.3	La hiérarchie dans le gang	115
3.6.4	<i>Les activités du gang : délinquantes et non délinquantes</i>	116
3.6.5	Un moyen de plus en plus utilisé : Internet	118
3.6.6	<i>Les interactions entre les gangs</i>	120
3.6.6.1	Pourquoi se battre ?	120
3.6.6.2	Être seul vs être en groupe	122
3.6.6.3	Les conflits, de l'école aux fêtes de jeunes	123
3.6.7	<i>La rivalité entre les « 13 » et les « 18 »</i>	125
3.6.7.1	L'origine des conflits	125
3.6.7.2	La situation actuelle à Montréal	128
3.6.8	<i>Les interactions entre les jeunes et la police</i>	130
3.6.9	<i>Les filles dans les gangs: la perception qu'en ont les gars de gangs</i>	133
3.6.10	<i>L'expérience des jeunes dans les gangs à l'extérieur du pays</i>	139
3.6.11	<i>En route vers la désaffiliation</i>	142
3.6.11.1	La famille : une raison pour se désaffilier	142
3.6.11.2	La désaffiliation des gangs dans son pays d'origine	144
3.6.11.3	Et à Montréal ?	146
3.6.11.4	Garder un lien avec le gang malgré sa désaffiliation	147
3.6.11.5	Ne pas vouloir se désaffilier	149
3.7	LE FUTUR DE LA « 13 » ET DE LA « 18 » SELON LES JEUNES	149
3.7.1	À Montréal	150
3.7.2	En Amérique Centrale	152
3.8	COMPOSITION ETHNIQUE DES GANGS EN VOIE DE CHANGEMENT?	153
3.9	À MONTRÉAL, DES GANGS DE LATINOS OU DES LATINOS ANS LES GANGS ?	156

CONCLUSION	158
BIBLIOGRAPHIE.....	169
ANNEXE 1 : LE PORTRAIT DES JEUNES LATINOS PARTICIPANT À L'ÉTUDE	IX
ANNEXE 2 : GRILLE D'ENTREVUE	X
ANNEXE 3 : LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DES JEUNES PARTICIPANT À L'ÉTUDE.....	XI
ANNEXE 4 : FICHE SIGNALÉTIQUE.....	XII

Remerciements

Quelle belle aventure qui se termine !

Merci Marie-Marthe, vous avez cru en moi et en mon sujet dès notre première rencontre. Sans votre confiance, je n'aurais jamais pu suivre cette voie. Je tenais tellement à mon idée de départ et, grâce à vous, j'y crois toujours. Vous saviez toujours comment me démêler quand je venais vous voir. Dans l'espace de quelques minutes, le casse-tête se replaçait et je partais avec le sourire et un regain d'inspiration. Votre positivisme m'a beaucoup aidée à foncer !!!

Je voudrais remercier toutes les personnes qui ont participé directement et indirectement à ma collecte de données. Votre aide m'a été indispensable dans la réalisation de cette étude. Sans vous, je n'aurais jamais pu rencontrer les jeunes latinos qui ont participé à l'étude. Merci de m'avoir fait confiance et, surtout, d'avoir pris le temps pour recruter des jeunes.

Un merci tout spécial aux jeunes qui m'ont fait confiance et qui ont accepté de me livrer à cœur ouvert leur expérience en lien avec les gangs de rue. Évidemment, sans leur participation le présent mémoire n'aurait jamais vu le jour.

J'aimerais dire merci à mes amis - sans tous vous nommer pour n'oublier personne - pour votre écoute, vos encouragements et votre patience. Mélanie, merci d'avoir été là pour moi dans les bons et les mauvais moments et pour ta compréhension surtout. Sabine, mille mercis pour tout. Tu m'as tellement aidée dans la réalisation de ce mémoire, avec tes bonnes idées, tes relectures et tes encouragements quotidiens.

Un merci très spécial à mes parents et à Louis, Claire, Paul et Pascale, pour votre support inconditionnel. Vous êtes ce que j'ai de plus précieux. Merci !

Avant-propos



Cette carte de l'Amérique Centrale permettra au lecteur de se situer géographiquement durant la lecture du présent mémoire et d'envisager d'où viennent les jeunes latinos qui ont participé à l'étude. Peut-être qu'ainsi il sera possible de mieux comprendre leur propos.

Certains se demanderont pourquoi je m'intéresse aux jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, et plus spécialement aux deux gangs que sont la « 13 » et la « 18 ». Cette flamme s'est allumée lors de mon premier voyage humanitaire au Honduras, où la présence et la violence des « maras » (gang en espagnol) ne pouvaient passer inaperçues. La violence, en particulier, faisait la une des journaux locaux presque tous les jours. De ce fait, les « maras » étaient un des sujets au cœur des conversations de la population hondurienne et, surtout, leur plus grande peur.

Une partie de mon travail au Honduras consistait à accompagner une psychologue pour rencontrer les M-18 incarcérés dans la prison nationale Tamara, près de la capitale, Tegucigalpa. J'ai donc été exposée à la réalité des « maras », à leur langage, à leurs corps recouverts de tatous, aux signes corporels et aux graffitis qui leur permettaient de s'identifier entre eux et de marquer leur territoire. J'ai pu échanger avec les membres de gang, incluant un jeune nouvellement déporté par les États-Unis, sur leur expérience dans les gangs au Honduras, leur vie, leur condition en prison et sur les politiques gouvernementales mises en place pour tenter de contrôler le phénomène des « maras ». Les M-18 que j'ai rencontrés étaient toujours curieux de savoir si leur gang se retrouvait aussi à Montréal, question que je me suis moi-même posée à mon retour de voyage. Cette question fut, en fait, l'élément déclencheur du présent mémoire.

Introduction

Le phénomène des gangs de rue ne date pas d'hier. Des travaux retraçant la présence de gangs aux États-Unis remontent presque aussi loin que le début du 20^{ième} siècle, notamment avec l'étude de Trasher (1927). Ce phénomène, ou du moins sa visibilité, aurait toutefois pris de l'ampleur au début des années 1980, engendrant du même coup une montée de l'intérêt à son sujet de la part tant des autorités policières et judiciaires que des chercheurs et des intervenants psychosociaux, aux États-Unis et, ensuite, au Canada. La description du phénomène, dans les écrits principalement américains, se fait de plus en plus complète, abordant de très nombreux aspects concernant les gangs (leur fonctionnement, leur structure, leurs activités, ...) et leurs membres (leurs caractéristiques, leurs expériences autour et dans les gangs, ...).

Depuis les dernières années, les chercheurs québécois se sont aussi beaucoup intéressés au phénomène. Les rapports *Jeunesse et gang de rue* phases I et II (Hébert, Hamel et Savoie, 1997; Hamel, Fredette, Blais et Bertot, 1998) se placent en tête d'une longue liste de travaux s'intéressant à la réalité montréalaise des gangs de rue, leur configuration, leurs activités et leurs membres, que ce soit du point de vue des jeunes eux-mêmes ou des intervenants qui œuvrent auprès d'eux.

Les chercheurs américains ont, dans les dernières décennies, beaucoup étudié les Latinos dans les gangs de rue, les gangs formés principalement ou même exclusivement de Latinos étant, selon certains, les plus anciens aux États-Unis (Landre Miller et Porter, 1997; Haut et Quéré, 2001). Dans ce pays, les Latinos seraient le groupe ethnique le plus nombreux dans les gangs. Quelques auteurs, au Québec, (Douyon, 1996 ; Perreault et Bibeau, 2003) se sont aussi intéressés à la présence de membres issus de minorités ethniques dans les gangs, se concentrant plus spécifiquement sur les jeunes haïtiens. Mais, à notre connaissance, aucune étude québécoise ne porte spécialement sur les Latinos dans les gangs à Montréal.

Curieusement, les États-Unis, et plus précisément Los Angeles, seraient la terre natale des deux gangs de rue latinos aujourd'hui considérés comme les plus dangereux dans ce pays : la MS-13 et la M-18. Ces gangs seraient maintenant actifs au Mexique, dans tous les pays de l'Amérique Centrale, et même au Canada. Considérant l'ampleur qu'ont pris ces gangs aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale, et pressentant qu'ils sont aussi présents à Montréal, il nous semblait important d'étudier le phénomène des jeunes latinos dans les gangs tel qu'il s'y dessine actuellement afin, notamment, de tenter d'en prévoir l'évolution et, éventuellement, agir en conséquence.

Quelques chercheurs québécois ont déjà trouvé ou même sciemment inclus des jeunes latinos fréquentant les gangs à Montréal dans leur échantillon. Dans l'étude de Hamel et coll. (1998), les parents de cinq des 31 jeunes garçons interviewés provenaient d'un pays d'Amérique Latine tandis que Fournier (2003) et Désormeaux (2006) incluaient des jeunes latinos dans leurs échantillons. Aucune de ces études n'a par contre isolé, à un moment ou à un autre, les caractéristiques qui pourraient être propres aux Latinos dans les gangs, comme l'ont souvent fait les études américaines. Les résultats de ces études américaines sont, toutefois, difficilement transposables à la réalité des jeunes latinos membres de gangs dans la société montréalaise, étant donné les contextes sociaux qui caractérisent les villes américaines et celle de Montréal qui se révèlent, plus souvent qu'autrement, incomparables. Notre étude s'avère donc pertinente parce que l'état des connaissances sur le phénomène des Latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal paraît, sans contredit, encore fort embryonnaire.

La présente étude porte donc sur les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue de Montréal. Elle vise essentiellement à cerner, dans une optique compréhensive, l'expérience vécue par ces jeunes dans les gangs, selon leur point de vue, et à explorer leurs connaissances et perceptions des gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale. Elle permettra de situer l'expérience vécue par les jeunes latinos dans le contexte des gangs de rue à Montréal. Pour ce faire, nous avons rencontré 16 jeunes latinos qui fréquentent, ou qui ont fréquenté, les gangs de rue à Montréal, dans le cadre de 14 entretiens semi-directifs.

Le premier chapitre du présent mémoire, la recension des écrits, s'intéresse d'abord à l'ampleur du phénomène des gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale. Elle se centre sur les deux gangs qui nous intéressent plus spécialement dans le cadre de la présente étude, la MS-13 et la M-18, dressant le portrait de leur historique, de leurs structures, de leur organisation, de leurs activités ainsi que de la haine qui paraît régner entre les deux.

Le deuxième chapitre présente la démarche méthodologique suivie pour la réalisation de l'étude : justification du choix de l'approche qualitative et de l'entretien semi-directif comme mode privilégié de collecte des données, préparation du terrain, stratégie d'échantillonnage, présentation des jeunes participant à l'étude, déroulement des entretiens, analyse des données. Il y est aussi fait état des considérations éthiques entourant la réalisation d'une telle étude et des forces et limites de celle-ci.

Le troisième chapitre présente l'analyse des données recueillies lors des entretiens menés avec les jeunes latinos. Il débute par la définition que les jeunes donnent d'un gang de rue. Il dresse ensuite le portrait des activités des gangs de rue composés de Latinos à Montréal et en Amérique Centrale, du point de vue des jeunes interviewés. La prise en compte de trois sphères de vie des jeunes (la famille, l'école et la religion) permet, par la suite, de contextualiser l'expérience des jeunes interviewés dans les gangs, laquelle expérience est décrite en commençant par les motivations et circonstances qui amèneraient un jeune à fréquenter les gangs de rue, en passant par les premiers contacts avec les gangs et le début de la fréquentation, pour ensuite chercher à cerner l'expérience du gang de l'intérieur, à partir des yeux et du cœur des jeunes qui en vivent l'expérience, de l'initiation à la désaffiliation, le cas échéant. Nous clôturons ce chapitre en nous posant la question qui, en définitive, a donné naissance à ce mémoire, à savoir : à Montréal, trouve-t-on des gangs de Latinos ou des Latinos dans les gangs ? Tout au long de ce chapitre, nous mettons l'accent sur ce que pensent les jeunes de leur propre expérience et des activités de leur gang : la « 13 » ou la « 18 », ici et ailleurs.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, constitué de ces témoignages, voyons d'abord ce que des auteurs nous ayant précédée en avaient déjà dit.

Chapitre 1

Les Latinos et les gangs de rue : ce que nous savons

La présente étude sur les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal se veut exploratoire à visée compréhensive. La connaissance de la situation des Latinos qui fréquentent les gangs à Montréal se révèle en effet, sans contredit, encore fort embryonnaire tant dans les écrits que sur le terrain. Avant de débiter notre recension des écrits, nous avons exploré le terrain à Montréal par l'entremise de communications personnelles avec des intervenants clés dans le milieu d'intervention auprès des gangs¹, ce qui nous a conduit à confirmer la présence de Latinos dans les gangs à Montréal et, plus spécialement, la présence de deux gangs portant les mêmes noms que les gangs qui sèment la terreur en Amérique Centrale, au Mexique et aux États-Unis depuis plusieurs années, soient la MS-13 et la M-18. Les intervenants ont exprimé le désir d'en connaître davantage sur ces jeunes qui, selon leurs observations, se feraient de plus en plus nombreux sur la scène montréalaise.

Par la suite, face à une présence limitée de travaux sur les Latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, au Québec et dans le reste du Canada, nous nous sommes basée essentiellement sur des écrits américains pour bâtir notre recension d'écrits, tout en étant consciente que la situation peut être différente à Montréal en comparaison avec celle des États-Unis. Nous avons effectué des recherches dans différentes bases de données afin de répertorier les études et les auteurs importants sur le sujet des gangs de Latinos et de leurs membres (Moore, Garcia, Garcia, Cerda et Valencia, 1978 ; Zatz, 1987 ; Harris, 1988 ; Vigil, 1988, 1990, 2002 ; Vigil et Long, 1990 ; Moore, 1991 ; Belitz et Valdez, 1994 ; Suarez-Orozco, Suarez-Orozco, 1995a, 1995b ; Waters, 1999 ; Andino Mancias, Bussi Flores et Becker, 2002 ; Vigil et Yun, 2002 ; Valdez, 2003 ; Grascia, 2004 ; Zatz et Portillos, 2004 ; Faux, 2006). Nous avons recensé plusieurs études portant spécifiquement sur les gangs de rue en Amérique Centrale, principalement au Honduras, au Salvador et au Guatemala. Ces études n'ont pas été examinées dans un but comparatif, mais plutôt dans un but compréhensif, afin de mieux comprendre les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal en tenant compte de leur culture d'origine et de la situation des gangs en Amérique Centrale et au Mexique, là où se trouvent principalement les MS-13 et M-18.

¹ Ayant assuré une parfaite confidentialité aux intervenants qui nous ont épaulée dans la recherche de jeunes susceptibles de participer à notre étude, nous ne pouvons divulguer ici le nom des intervenants, ni même leur affiliation.

1.1 Le phénomène des gangs de rue : quelques définitions

1.1.1 Gangs de rue

Avant de présenter les définitions que nous avons retenues dans le cadre de cette étude, nous nous devons de mentionner l'absence de consensus qui entoure la définition des « gangs de rue » qui a toujours existé. Plusieurs auteurs ayant étudié les gangs de rue en font d'ailleurs encore récemment mention (Klein, 1995; Spergel, 1995; Decker et Van Winkle, 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997; Hébert et coll., 1997; Shelden, Tracy et Brown, 2001; Regoli et Hewitt, 2003; Delaney, 2006). Nous ne voulons pas entrer dans ce débat, mais plutôt présenter les critères et définitions que nous avons retenus pour circonscrire notre objet d'étude. Mais avant tout, il nous faut différencier quelques termes souvent employés dans les écrits pour qualifier les gangs de rue.

Ainsi, nous retrouvons les « bandes conflictuelles d'adolescents ou marginales » (Le Blanc, 1991; Le Blanc et Lanctôt, 1995) et plus couramment le terme « gang » (Hébert et coll., 1997; Tichit, 2003; Hamel, Cousineau et Fournier, 2004; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004). On distingue aussi les gangs criminalisés ou majeurs et les gangs émergents (Néron, 2004). Les gangs *criminalisés* se différencieraient des gangs *émergents* par leurs activités plus organisées et leurs buts essentiellement lucratifs. Les gangs *émergents* seraient composés d'adolescents plus jeunes, qui débutent dans l'activité, notamment délinquante, du gang. Hébert et coll. (1997) identifient aussi les *pseudogangs* qui s'adonnent à l'imitation des gangs mais ne présentent pas un danger apparent pour la société. Ce dernier groupe sera aussi abordé lorsque nous parlerons des *wannabes* prochainement.

Le phénomène des gangs de rue n'est pas un phénomène nouveau, le regroupement de jeunes à l'adolescence non plus (Shelden, Tracy et Brown, 2001). Le regroupement des jeunes serait d'ailleurs normal à l'adolescence et ferait partie de la structure développementale de ces derniers (Robert et Lascoumes, 1974, Short, 1990; Le Blanc, 1991). La délinquance étant aussi un processus de socialisation normal des adolescents (Le Blanc, 1991), cette délinquance se manifesterait essentiellement en groupe. Ceci étant dit, entre les groupes de jeunes expérimentant la délinquance, les gangs de rue et le crime organisé s'adonnant principalement à une criminalité lucrative, il existe une multitude de groupes qui se différencient les uns des autres par le type de criminalité qu'ils commettent, leur degré d'organisation et le niveau de dangerosité qu'ils présentent (Conseil jeunesse de Montréal (CJM), 2006). Selon Le Blanc (1994) on commencerait à parler de gangs de rue lorsqu'un regroupement de jeunes s'adonnerait régulièrement à des activités de délits plus importantes et lucratives.

La définition utilisée par le SPVM pour identifier un gang se formule ainsi :

Regroupement, plus ou moins structuré, d'adolescents ou de jeunes adultes, qui privilégie la force de l'intimidation du groupe et la violence pour accomplir des actes criminels dans le but d'obtenir du pouvoir et de la reconnaissance et/ou de contrôler des sphères d'activités lucratives. (SPVM, 2005 : 2)

Cette définition, que partage le SRCQ, s'attarde spécialement aux aspects structurels, fonctionnels et criminels des gangs. Le Service de renseignement criminel du Québec (SRCQ) énumère plus précisément six critères d'adhésions à un gang, lesquels étant aussi présentés par le Programme québécois de formation sur la prévention du phénomène des gangs (PQFPPG) (2007) :

- renseignement d'une source fiable ;
- rapport policier de surveillance confirmant que l'individu entretient des rapports avec des membres de gangs connus ;
- admission de l'individu quand à sa participation à des activités de gangs ;
- participation directe et indirecte à un délit de gang ;
- résultats d'un procès confirmant la participation à des activités de gang ;
- marques d'identification au gang, accomplissement de rituels, et utilisation de symboles distinctifs.

Pour qu'un jeune soit identifié comme membre de gangs de rue, il doit répondre à au moins trois critères, dont obligatoirement celui de la participation directe ou indirecte à un délit de gang.

Une autre définition dont nous tiendrons compte lors de cette étude est celle de *Jeunesse et gang de rue*, laquelle s'énonce comme suit :

Un gang réfère à une collectivité de personnes (adolescents, jeunes adultes et adultes) qui a une identité commune, qui interagit en clique ou en grand groupe sur une base régulière et qui fonctionne, à des degrés divers, avec peu d'égard pour l'ordre établi. En général, les gangs regroupent des personnes de sexe masculin dont plusieurs sont issues des communautés culturelles et ils opèrent sur un territoire, en milieu urbain et à partir de règles. À cause de leur orientation antisociale, les gangs suscitent habituellement dans la communauté des réactions négatives et, de la part des représentants de la loi, une réponse organisée visant à éliminer leur présence et leurs activités. (Hébert et coll. 1997)

Il s'agit là de définitions toutes faites dont nous nous sommes servies comme entrée en matière afin de préciser ce qui serait entendu par «°gang de rue°» et membres de gang en vue de la constitution de l'échantillon des jeunes que nous allions inviter à participer à notre étude. Nous avons, par ailleurs, en cours d'entretien, voulu explorer qu'elle était la définition des gangs de rue et des membres de gangs que se forgeaient les jeunes latinos qui fréquentent les gangs à Montréal, faisant l'hypothèse que leur définition teinterait nécessairement leur discours sur le phénomène et aussi le récit de leur expérience en rapport aux gangs. Nous leur avons donc demandé *leur définition* d'un gang de rue. La réponse à cette question sera abordée en début d'analyse.

1.1.2 Membres de gangs de rue

Depuis les dernières décennies, plusieurs auteurs ont tenté d'élaborer une typologie des membres de gangs sans, encore une fois, qu'on en soit arrivé à un consensus. Nous ne présenterons pas dans le présent ouvrage les différentes typologies existantes mais plutôt la typologie la plus souvent utilisée dans les écrits québécois et sur laquelle se basent aujourd'hui les intervenants pour mieux comprendre les types de membres de gangs de rue. Ainsi, fortement inspirée des travaux de Spergel (1995) et de la recension de Hébert et coll. (1997), nous retenons cette typologie comme le font plusieurs travaux québécois actuellement (CJM, 2006; PQFPPG, 2007). Celle-ci se découpe principalement en trois grands types de membres:

- *les membres du noyau dur* qui forment la clique centrale du gang et assurent son fonctionnement quotidien. Ce sont eux qui prennent les décisions et qui s'impliquent le plus activement dans les activités délinquantes ou criminelles. On estime à environ 10% la proportion des membres d'un gang faisant partie du noyau dur;
- *les membres périphériques* qui sont en relation étroite avec le noyau dur, mais qui participent de manière irrégulière aux activités criminelles du gang et possèdent un pouvoir décisionnel moindre;
- *les associés* qui sont habituellement sollicités par le gang pour leur accessibilité aux ressources pouvant répondre à un besoin spécial du gang. Ils ne sont pas identifiés comme des membres du gang et peuvent être en relation avec plusieurs gangs.

Selon Hamel et coll. (1998), selon leur rang, les jeunes garçons peuvent, à l'intérieur du gang, planifier ou organiser différentes activités délinquantes ou autres. Ils peuvent aussi occuper différents rôles allant du trésorier qui voit à la gestion des recettes des délits, à l'éclaireur qui permet d'en connaître davantage sur les autres gangs cohabitant dans le quartier, à l'intermédiaire dans diverses transactions illicites, au conducteur de voiture lors de la commission de délits ou, encore, au «provocateur» de bagarres.

Le CJM (2006 : 2) cite une définition d'un membre de gang de rue. Il s'agirait :

(d'un) jeune impliqué à un certain niveau dans les activités criminelles ou violentes d'un gang de rue dans le but d'obtenir une rétribution (appartenance, argent, pouvoir, protection ou service)².

Les jeunes dans les gangs sont habituellement âgés entre 14 et 25 ans (Hébert et coll., 1997). Selon le CJM (2006) cette étendue d'âge se serait toutefois élargie entre 12 à 30 ans dans les dernières années, 70% à 80% des jeunes de gangs étant néanmoins toujours constitués des mineurs. Le CJM (2006) rappelle aussi que chez 80% des jeunes, l'adhésion aux gangs serait transitoire et d'une durée moyenne de deux ans, ce qu'avait déjà signalé Hébert et coll. (1997).

Selon Gordon (1995), les gangs attirent un nombre considérable de jeunes *wannabes* qui vont montrer leur intérêt pour le gang par leur habillement et leur comportement d'imitation, afin de pouvoir éventuellement se joindre au gang. Cet auteur canadien signale l'impact que peuvent avoir les groupes *wannabes* sur le monde extérieur : « The *wannabe* groups will often create the impression that a particular street gang is an enormous, ubiquitous, and quite fearful entity when, in fact, it is not » (Gordon, 1995 : 313). Ceci voudrait dire qu'il ne faut pas tenir compte de la présence des jeunes *wannabes* pour évaluer l'ampleur réelle du phénomène, puisque ces jeunes ne font pas réellement partie d'un gang mais en font plutôt une imitation.

1.1.3 Les jeunes latinos et les termes qualifiant les jeunes latinos membres de gangs de rue

Le terme « latino » est utilisé largement pour nommer les individus provenant d'un pays de l'Amérique Latine (Harris, 1988; Suarez-Orozco et Suarez-Orozco, 1995a).

Dans les écrits, plusieurs termes sont employés pour désigner les Latinos en lien avec les gangs de rue : « pachuco », « chicano », « cholo », « mara », « marero », « pandilla » et « pandillero ».

Le terme « pachuco » serait le surnom le plus ancien donné aux Mexicains membres de gangs de rue au tournant du 20^e siècle, étant synonyme de « voyou » (Haut et Quéré, 2001).

² Les auteurs de cette définition citée par le Conseil jeunesse de Montréal sont : Geneviève Girard et Karine Tétreault, *Rapport de mi-projet : Travail de rue, gang de rue, un lien incontournable ?* Montréal, Société de criminologie du Québec pour la Direction de la prévention et de la lutte à la criminalité, ministère de la Sécurité publique, p. 33.

Le terme « chicano » sert pour sa part à désigner un Mexicain établi aux États-Unis (Vigil, 1988). Il est utilisé dans la majorité des recherches pour identifier les gangs de rue mexicains vivant aux États-Unis. On parle ainsi des « chicano gangs » (Harris, 1988; Vigil, 1988).

Le terme « cholo » est le nom qu'on a donné aux membres des « chicano gangs » (Vigil, 1988). Par contre, un « cholo » n'est pas nécessairement un membre de gang. (Covey et coll., 1997). Ce terme peut aussi désigner un Latino qui se retrouve entre deux cultures (Vigil, 1990) ou en transition culturelle (Harris, 1988).

Enfin, en Amérique Latine, on se réfère aux jeunes membres de gangs de rue par les termes « mara » ou « pandilla » qualifiant un gang de rue et « marero » ou « pandillero » qualifiant un membre de gangs de rue (Andino Mancias et coll., 2002).

Dans le cadre de la présente étude, nous utiliserons principalement le terme « cholo », surtout lorsque nous parlerons du style vestimentaire « cholo », ainsi que les termes « pandilla » et « pandillero » puisque ceux-ci sont plus neutres que les termes « mara » et « marero » qui sont plus souvent utilisés en Amérique Centrale et par les MS-13 principalement.

Les auteurs ne s'entendent par ailleurs pas sur un terme commun à utiliser pour nommer les Latinos, valant entre les « Hispanophones », « Latinos » ou « Chicanos » (Delaney, 2006). Nous utiliserons principalement le terme « Latino » parce que, suite aux rencontres avec les jeunes ayant participé à notre étude, nous avons réalisé que ce terme était surtout celui qu'utilisent les jeunes montréalais provenant de l'Amérique Latine pour s'identifier.

1.2 L'ampleur du phénomène des gangs de rue

1.2.1 Aux États-Unis

Malgré qu'on puisse retracer des travaux faisant état de la présence des gangs de rue aux États-Unis remontant presque aussi loin qu'au tournant du 20^e siècle (Buenker, 1973), c'est, en fait, depuis le début des années 1980 que le phénomène des gangs de rue paraît prendre de l'ampleur et fait parler de lui dans les médias étasuniens (Shelden et coll., 2001), l'ampleur réelle du phénomène demeurant toutefois méconnue (Spergel, 1995). On note aussi, à la même époque, une montée de l'intérêt des autorités et des chercheurs pour le phénomène des gangs de rue (Shelden et coll., 2001).

Miller (2001), en 1980, dénombrait pas moins de 2 000 gangs aux États-Unis comptant plus de 100 000 membres. En 1998, le *National Youth Gang Survey* estimait pour sa part le nombre de gang actifs aux États-Unis à 28 700 regroupant 780 200 membres (Howell, 1998, 2000). En 2002, dans le cadre d'un autre sondage (Egley et Major, 2004), les auteurs estimaient qu'il y avait 21 500 gangs comptant 731 500 membres de gangs actifs aux États-Unis, le nombre, tant de gangs que de membres de gangs, paraissant à la baisse depuis 1998.

Les grandes fluctuations que nous observons dans l'estimation du nombre de gangs de rue et de membres de gangs de rue entre 1980 et 2002, laissent entrevoir qu'il y aurait eu, entre 1980 et 1998, une augmentation considérable du phénomène des gangs de rue. On ne sait par ailleurs pas si la baisse observée entre 1998 et 2002 se maintiendra, ni même si elle est réelle puisque le phénomène demeure, tout de même, difficilement mesurable, les définitions de ce qu'est un gang de rue et les méthodes utilisées pour mesurer le phénomène se révélant propres à chaque sondage (Hébert et coll., 1997). La conclusion qui s'impose est plutôt qu'il n'existe pas d'estimé véritablement sûr de l'ampleur du phénomène aux États-Unis, ce qui est aussi le cas partout ailleurs.

1.2.2 Au Canada

Le Canada n'échapperait pas au phénomène des gangs de rue. Il existe toutefois très peu de chiffres établissant l'ampleur de celui-ci (Mathews, 2000). Selon un rapport publié par la Gendarmerie royale du Canada (GRC, 2006), en 2002, on retrouvait 434 bandes de jeunes comptant environ 7000 membres actifs au Canada. La situation des gangs de rue au Canada serait donc loin de celle constatée aux États-Unis et ne semblerait pas vouloir s'en approcher (Gordon, 1995), malgré la croyance populaire voulant qu'il y ait eu une augmentation du phénomène aux cours des dernières années au Canada.

À Montréal, entre 1989 et 2004, les chiffres montrent plutôt une faible baisse du nombre de gangs de rue répertoriés dans la métropole. En fait, en 1989, le SPVM comptait 27 gangs sur son territoire. En 2004 ce chiffre serait descendu à 25 gangs (Conseil jeunesse de Montréal, 2006). Dans ces mêmes années, c'est le nombre de membres de gangs qui aurait plutôt fait un bond magistral, passant de 314 à 1 250. Selon le Conseil jeunesse de Montréal (2006 : 13), cette augmentation du nombre de membres de gang témoignerait « d'un raffinement dans l'organisation de ces groupes ». L'ampleur réelle du phénomène est toutefois, encore ici, difficilement mesurable.

1.3 Les gangs de rue composés de Latinos : historique et ampleur du phénomène

Historiquement, et curieusement, les gangs de rue composés de Latinos proviendraient des États-Unis (Vigil, 1988, 1990; Vigil et Long, 1990; Landre et coll., 1997; Waters, 1999; Haut et Quéré, 2001; Sheldon et coll., 2001; Andino Mancias et coll., 2002; Grascia, 2004; Revelli, 2004; Balencie et de la Grange, 2005; Delaney, 2006, Faux, 2006). Nous commencerons donc par aborder l'ampleur des gangs de rue composés de Latinos aux États-Unis avant d'examiner l'ampleur du phénomène en Amérique Centrale et au Mexique, puis au Canada et à Montréal.

1.3.1 Aux États-Unis

Les Hispanophones sont le plus gros groupe minoritaire aux États-Unis. À l'intérieur de ce groupe, les trois sous-groupes les plus représentés, en ordre décroissant, sont les Mexicains-Américains, les Cubains-Américains et les Puerto Ricains (Delaney, 2006).

L'intérêt pour les gangs de rue composés de Latinos n'est pas un phénomène, à proprement parler, nouveau aux États-Unis. Différents auteurs s'y sont toutefois plus spécifiquement intéressés au cours des vingt dernières années (Harris, 1988; Vigil, 1988, 1990, 2002; Vigil et Long, 1990; Suarez-Orozco, Suarez-Orozco, 1995a, 1995b; Vigil et Yun, 2002). D'autres auteurs (Landre et coll., 1997; Haut et Quéré, 2001) mentionnent que les gangs mexicains seraient les plus anciens aux États-Unis, apparaissant vers le début du XX^e siècle. Pourtant, dans son étude, Thrasher (1927) n'a pas répertorié la présence de gangs composés de Latinos à Chicago.

Tout au long du XX^e siècle, les États-Unis ont accueilli quelques grandes vagues d'immigrants mexicains, la première après la révolution mexicaine dans les années 1920 et la seconde commençant durant la deuxième guerre mondiale et s'étendant de 1940 à 1964 et, par la suite, de 1969 à la fin des années 1970 (Vigil, 1988; Waters, 1999). Les États-Unis ont aussi connu une grande vague d'immigration provenant de l'Amérique Centrale, majoritairement des Salvadoriens, dans les années 1980 (Balencie et de la Grange, 2005). Durant ces années, l'Amérique Centrale était aux prises avec des guerres civiles au Salvador, au Guatemala et au Nicaragua. Les nouveaux immigrants s'installaient, en majorité, dans les régions urbaines du sud de la Californie, principalement à Los Angeles (Vigil : 1988, Balencie et de la Grange, 2005) et à Washington (Grascia, 2004).

Pour Vigil (1990), les jeunes mexicains, spécialement ceux de la seconde génération qui se considéraient comme des Américains, se seraient initialement regroupés en réaction au racisme. Un point tournant des gangs mexicains aux États-Unis pourrait être situé durant la deuxième guerre mondiale avec les émeutes des « Zoot suits » (Vigil, 1990; Shelden et coll., 2001) en réaction aux sentiments anti-mexicains des Anglo-américains, causant une énorme friction entre les Mexicains et les Américains (Vigil, 1990).

Selon une étude menée en 2004 par le *Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention* (OJJDP), les Hispanophones/Latinos serait le groupe ethnique le plus représenté dans les gangs aux États-Unis comptant pour 49%, suivi par les Africains-Américains (37%), les Blancs (8%), les Asiatiques (5%) et ceux d'autres nationalités (1%) (Snyder et Sickmund, 2006).

Les gangs de rue composés de Latinos auraient pris de l'expansion dans les années 1980 avec la nouvelle vague d'immigration provenant de l'Amérique Centrale et du Mexique (Haut et Quéré, 2001). Aujourd'hui, il est reconnu que les gangs de rue composés de Latinos sont bien établis aux États-Unis, spécialement dans le sud de la Californie et dans les états du Texas et de l'Arizona (Delaney, 2006 : 139), trois états situés à la frontière du Mexique. Selon l'estimation qu'en fait Garcia (2004), la M-18 et la MS-13 sont deux des plus importants gangs de Latinos qui s'y retrouvent et seraient tous deux sous l'influence des « Sureño »³.

Depuis leur début aux États-Unis, les conflits entre les M-18 et les MS-13 se sont diffusés à travers les États-Unis (Grascia, 2004), dans les différents pays de l'Amérique Centrale (Andino Mancias et coll., 2002), au Mexique et au Canada (Revelli, 2004; Delaney, 2006). Suite à cette expansion, ces gangs restent les deux « pandillas » dominants aux États-Unis et en Amérique Centrale (Balencie et de la Grange, 2005), particulièrement au Salvador, au Guatemala et au Honduras (Walker, 1999-2006).

1.3.2 En Amérique Centrale et au Mexique

Dans les dernières décennies, certains pays de l'Amérique Centrale ont été marqués par des guerres civiles qui ont amené un grand mouvement de population vers les États-Unis dans les années 1980. Ces guerres civiles ont pris fin avec des accords de paix en 1990 au Nicaragua, en 1992 au Salvador, et en 1996 au Guatemala (Arana, 2001).

³ Les « Sureños » est une alliance de gangs hispaniques dans le sud de la Californie formée dans les années 1960 dont les rivaux sont les « Norteños », présents dans le nord de la Californie. (Walker, 1999-2006)

Actuellement, le problème de criminalité dans les pays de l'Amérique Centrale et au Mexique serait essentiellement généré par les différentes « pandillas ». Pour expliquer l'existence de ces gangs, on évoque surtout des raisons sociales et économiques propres à ces pays (Andino Mancias et coll., 2002), mais elle serait aussi en lien avec la déportation, par les États-Unis, de jeunes immigrants latinos possédant un casier judiciaire dans leur pays d'origine (Haut et Quéré, 2001; Andino Mancias et coll., 2002). En 1992, les États-Unis prévoyaient l'expulsion vers leur pays d'origine de jeunes appartenant à un gang de rue et ayant été reconnus coupables d'un acte criminel (Balencie et de la Grange, 2005). Seulement entre 1993 et 1994, plus de 500 Salvadoriens furent renvoyés dans leur pays en vertu de cette disposition. Il en fût de même des Guatémaltèques et des Honduriens. Ces jeunes, parlant parfois à peine l'espagnol, ont été remis à une société qui sortait d'une dizaine d'années de guerre civile et qui était en reconstruction (Balencie et de la Grange, 2005).

Ces déportations auraient contribué à agrandir le réseau des « pandillas » qui occuperaient maintenant un territoire dépassant les frontières des États-Unis. Selon une étude sur les « pandillas » au Honduras, dirigée par Andino-Mancias et coll. (2002), les gangs de rue actifs en Amérique Centrale s'inspireraient, pour un grand nombre, des modèles provenant des États-Unis.

Les « pandillas » seraient principalement actifs au Salvador, au Honduras et au Guatemala. Selon Balencie et de la Grange (2005), le Salvador a été le premier pays de l'Amérique Centrale à être touché par le phénomène des « pandillas ». Curieusement, le Honduras, ayant été épargné des guerres civiles s'arrêtant à ses frontières⁴ (au Salvador, au Guatemala et au Nicaragua), est le pays le plus pauvre et, du fait même, le plus ébranlé par le phénomène des « pandillas ». Le Guatemala, le pays le moins touché des trois par le phénomène des « pandillas », commencerait néanmoins à être de plus en plus affecté par ce problème.

Toujours selon Balencie et Grange (2005), pour ce qui est des autres pays hispanophones touchés par le phénomène de « pandillas », le sud du Mexique serait surtout contrôlé par la M-18. Le Nicaragua et le Costa Rica seraient, quant à eux, relativement épargnés par le phénomène. Finalement, le Panama serait aussi touché étant donné sa proximité avec la Colombie. Il se révèle, par conséquent, la porte d'entrée de la drogue en provenance de la Colombie vers l'Amérique Centrale et l'Amérique du Nord.

⁴ Voir la carte de l'Amérique Centrale en avant-propos.

Dans les trois pays les plus touchés, le Salvador, le Honduras et le Guatemala, on compterait environ 200 000 membres de gangs de rue dont 60 000 appartiendraient à la MS-13 ou à la M-18. Le Honduras, à lui seul, compterait 100 000 membres. Selon les estimés, les nombres peuvent toutefois varier considérablement (Balencie et de la Grange, 2005). Selon Andino Mancias et coll. (2002), la revue d'information *The Economist* (2004) et Walker (1999-2006), il y aurait plutôt 36 000 « pandillas » actifs au Honduras.

Tout ceci pour dire qu'il est finalement très difficile d'évaluer l'ampleur réelle du phénomène des « pandillas » en Amérique Centrale.

1.3.3 À Montréal

Avant d'aborder l'ampleur du phénomène des gangs de rue composés de Latinos à Montréal, nous avons voulu dresser un portrait des taux d'immigration des Latinos à Montréal depuis 1981. Pour ceci, nous avons consulté les données de la Région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal, disponibles sur le site Internet de Statistique Canada, recensement 2001⁵. Selon le RMR de Montréal, la ville compterait 47 380 immigrants étant nés en Amérique Centrale et du Sud, soit 7,6% de la population totale d'immigrants dans la RMR de Montréal. Si on regarde plus spécifiquement les immigrants en provenance de l'Amérique Centrale, on constate qu'il y en a eu 8 690 durant la période de 1981 à 1990 et 9 650 entre 1991 et 2001. Ces chiffres représentent respectivement 41,0% et 45,5% de la totalité des immigrants en provenance de l'Amérique Latine (le total étant de 21 200) dans la RMR de Montréal. Dans l'ensemble des immigrants de l'Amérique Centrale et du Mexique, le Salvador (39,6%) est le pays le plus représenté, suivi du Mexique (20,6%), du Guatemala (19,4%), du Honduras (8,2%), du Nicaragua (6%), du Panama (3,3%), du Costa Rica (2,7%) et, finalement, du Belize (0,2%). Ces chiffres, n'incluent pas les jeunes d'origine centre-américaine qui sont nés au Canada. Enfin, en 2001, la RMR de Montréal comptait 53 155 Latino-Américains, toutes générations confondues, correspondant à 1,6% de sa population totale⁶.

La situation des Latinos qui fréquentent les gangs au Canada passe plus ou moins inaperçue dans les recherches canadiennes. Seuls quelques auteurs ont mentionné l'existence de ces gangs à Montréal (Blondin, 1993; Cousineau, Desmarais, Hamel 2002; Mourani, 2006) et à Vancouver (Gordon, 2001). Comme le mentionne l'article de Revelli (2004), la M-18 et la MS-13 seraient actifs au Canada, mais sans qu'on connaisse l'ampleur réelle du phénomène dans le pays.

⁵ <http://www12.statcan.ca/francais/census01/home/Index.cfm>

⁶ Cette statistique inclut les jeunes québécois d'origine Latino qui sont nés au Canada.

En 1993, Blondin mentionnait que les gangs composés de Latinos se trouvaient principalement dans le quartier Côte-des-Neiges et dans le nord de Montréal. La population latino-américaine à Montréal serait, pour sa part, plus élevée dans le centre-est de l'île, particulièrement, en ordre décroissant, dans : Saint-Michel Nord, Saint-Michel Sud, Villeray, Saint-Léonard et dans Parc Kent⁷.

Un *groupe de discussion sur les jeunes et le phénomène des gangs*, tenu à Montréal en 2002 dans le cadre d'une tournée provinciale pilotée par le ministère de la Sécurité publique du Québec visant à faire le point sur les gangs, laisse entendre que : « certains gangs de Montréal auraient des liens avec des gangs latino-américains, particulièrement pour s'approvisionner en armes » (Cousineau, Hamel et Desmarais, 2002 : 6). Blondin (1993 : 97) mentionnait aussi que : « les plus vieux (membres de gangs), bien structurés, ont gardé des contacts avec leur pays ». De son côté, Mourani (2006) considère que la MS-13 et la M-18 à Montréal sont encore trop émergents pour les inclure dans la cartographie des gangs qu'elle présente dans son livre.

En somme, s'il existe des gangs qui s'identifient comme M-18 et MS-13 à Montréal, il n'existe, par contre, pas de chiffres véritablement fiables concernant l'ampleur du phénomène des gangs de rue à Montréal, et encore moins sur la proportion de Latinos qui y adhèrent.

1.4 La M-18 et la MS-13

1.4.1 La M-18

Historiquement, le gang « 18th Street » était formé de Mexicains en réaction au *Clanton Street Gang*, un gang formé de Mexicains-Américains provenant de la seconde génération d'immigrants qui n'acceptaient pas les nouveaux immigrants hispanophones dans leurs rangs. Le *18th Street Gang*, aussi connu sous le nom de la « Dieciocho », en espagnol 18, *Calle 18*, la *Mara 18* ou la M-18, accueillait les nouveaux immigrants, souvent des Centre-Américains clandestins, qui étaient rejetés par le Clanton Street Gang (Haut et Quéré, 2001; Revelli, 2004; Delaney, 2006). Pour Haut et Quéré (2001), Revelli (2004) et Delaney (2006), la M-18 a vu le jour dans la deuxième moitié des années 1960 dans la zone connue sous le nom de *Pico-Union*, sur la 18^e avenue à Los Angeles, d'où l'origine de son nom.

⁷ Statistique Canada, recension 2001, atlas d'immigration.

Ce gang aurait pris de l'expansion dans les années 1980, lors de la vague d'immigration provenant d'Amérique Centrale provoquée par les guerres civiles dans ces pays. Les nouveaux immigrants se réfugiaient alors auprès des M-18 pour trouver aide et protection (Haut et Quéré, 2001).

La M-18 serait aujourd'hui le plus important et le plus meurtrier des gangs en Californie (Haut et Quéré, 2001) comptant plus de 20 000 membres à Los Angeles seulement (Vigil, 2002; Delaney, 2006). Le gang serait présent dans au moins 35 états des États-Unis (Haut et Quéré, 2001), mais aucun chiffre quant à son ampleur au niveau national n'a pu être trouvé dans les diverses études consultées. Les membres de la M-18 auraient aussi des liaisons avec la Mexican Mafia⁸ ou EME, un gang très actif dans les prisons à travers les États-Unis (Delaney, 2006). Les membres de la M-18 peuvent être reconnus par leurs tatous qu'ils portent à la grandeur du corps, indiquant d'une façon ou d'une autre le chiffre 18 ou XVIII (Delaney, 2006).

1.4.2 La MS-13⁹

Le plus grand rival des M-18 est la « Mara Salvatrucha » ou MS (Haut et Quéré, 2001; Grascia, 2004; Revelli, 2004), aujourd'hui aussi reconnue par le chiffre 13 ou MS-13, ce chiffre représentant la 13^e lettre de l'alphabet, le « M », indiquant son association avec les « EME » cité plus haut (Grascia, 2004). Durant la guerre civile du Salvador (1981-1992), environ un million de Salvadoriens ont fuit leur pays pour les États-Unis, ceci représentant 1/6 de la population Salvadorienne à cette époque (Grascia, 2004; Wenner, 2004). Comme le relate Grascia (2004), parmi ces nouveaux réfugiés, on comptait des garçons aussi jeunes que 11 ou 12 ans qui avaient été entraînés comme soldats, sachant donc manier des armes ou des explosifs. Le gang des MS-13, initialement composé de Salvadoriens, serait né dans ces années d'immigration massive (au début des années 1980). Certains liens ont été établis dans le passé entre la MS-13 et le groupe paramilitaire *Farabundo Marti National Liberation Front* ou « FMNL » (Grascia, 2004; Delaney, 2006).

⁸ La « Mexican Mafia » est un gang principalement composé de Mexicains-Américains se trouvant dans les prisons fédérales aux États-Unis (Walker, 1999-2006).

⁹ Le *LA times* présente un reportage sur les MS-13 qui nous amène à l'intérieur des prisons du Salvador : <http://www.latimes.com/news/nationworld/world/la-me-gang30oct30,1,4591302,full.story?coll=la-util-nationworld-world>

Le gang MS-13 est aussi reconnu comme étant un des gangs les plus violents aux États-Unis (Vigil, 2002; Grascia, 2004), s'expliquant en partie par la présence initiale de jeunes qui avaient reçu leur entraînement militaire durant la guerre civile au Salvador (Grascia, 2004). Aujourd'hui, la MS-13 ne serait plus uniquement composée de Salvadoriens, mais plutôt de jeunes provenant majoritairement de pays hispanophones. Leur présence a été rapportée dans au moins 27 états américains (Grascia, 2004), mais l'ampleur de ce gang au niveau national n'est pas documentée. Ses membres peuvent se tatouer les lettres « MS », « Mara Salvatrucha », le chiffre « 13 » ou « XIII » partout sur le corps (Walker, 1999-2006; Grascia, 2004) et s'identifient par les deux couleurs qui se retrouvent sur les drapeaux de la majorité des pays de l'Amérique Centrale : le bleu et le blanc (Grascia, 2004).

1.4.3 Les structures de la M-18 et de la MS-13

Les structures des deux gangs mentionnés dans cette étude se ressemblent étrangement. En fait, tant les M-18 que les MS-13, aux États-Unis, ne seraient pas centralisés autour d'un seul chef (Haut et Quéré, 2001; Grascia, 2004) et en Amérique Centrale non plus (Faux, 2006). Ces gangs seraient composés de plusieurs *cliques* pouvant avoir des contacts entre elles. Les *cliques* seraient plus ou moins organisées et dirigées par quelques membres, habituellement les plus vieux du gang (Covey et coll., 1997; Grascia, 2004), et seraient divisées par groupes d'âge comprenant des tranches d'environ deux ans (Covey et coll., 1997, Regoli et Hewitt, 2003). En fait, les jeunes pourraient passer d'un gang à l'autre à mesure qu'ils vieillissent. Ces jeunes viendraient souvent du même quartier ou des environs (Spergel, 1990). Dans son étude sur des gangs de rue Mexicains-Américains à Los Angeles, Moore (1991) mentionne que les gangs se développeraient effectivement en une structure hiérarchisée selon l'âge des jeunes, et que les plus jeunes créeraient leur propre *clique* afin de tenter de faire leur place dans le monde des gangs.

Les gangs en Amérique Centrale prendraient de plus en plus la forme de leurs modèles étatsuniens, les différentes cliques s'associant entre elles pour former des liens plus serrés et étendant ces liens à d'autres groupes criminels déjà existants sans toutefois les nommer (Balencie et de la Grange, 2005).

De fait, la structure horizontale se réfère à la liaison entre différents gangs à cause de l'emplacement de leur territoire ou à la combinaison de différents gangs pour créer des alliances ou confédérations¹⁰. Spergel (1990) mentionne que la structure horizontale des gangs est la structure la plus commune et serait encore davantage préconisée, entre autres, chez les jeunes hispanophones se regroupant en Californie. Jankowski (1991), quant à lui, est d'avis que ce serait la structure mixte, soit celle à la fois verticale et horizontale qui serait la plus commune.

1.4.4 La M-18 et la MS-13 : la haine qui règne entre les deux

Partout où ces gangs existent, s'observe une guerre inconditionnelle entre les M-18 et les MS-13. Selon Rivelli (2004 : 18), « *le conflit est totalement irrationnel, dépourvu du moindre argument racial, religieux ou idéologique, mais d'autant plus irréductible qu'aux yeux de ses membres, il fonde en grande partie la légitimité de la bande* ».

Dans son livre sur les « pandillas » en Amérique Centrale, Faux (2006) mentionne pourtant que ces deux groupes présentent beaucoup plus de similitudes que de différences : ils honorent les mêmes valeurs, proviennent des mêmes milieux, adoptent les mêmes fonctionnements. Pour l'auteur, leur rivalité serait uniquement fondée sur la défense de leur territoire.

Il est difficile de remonter au début de cette histoire de haine. Pendant que certains prétendent que ces deux gangs auraient eu des liens dans les années 1980 lorsque la MS-13 s'est formée à Los Angeles (Delaney, 2006), d'autres mentionnent que leur rivalité existe depuis la formation de la MS-13; et a pour objet le gain de territoire (Vigil, 2002). Comme nous l'avons vu précédemment, ces gangs seraient tous deux en relations avec le gang en prison appelé « EME » et seraient aussi tous les deux sous l'influence « Sureño » (Grascia, 2004). La rivalité entre les deux groupes paraît d'autant plus curieuse que les gangs se trouvant sous l'influence « Sureño » sont habituellement alliés. Nous verrons tout au long de cette étude que, même à Montréal, les « M18 » et les MS-13 sont des rivaux qui s'affrontent régulièrement.

¹⁰ Par exemple les « Sureños » et les « Norteños » que nous avons mentionnés précédemment.

1.5 Les gangs de rues : quelques concepts

1.5.1 L'hétérogénéité dans les gangs de rue : une transformation observée

Il semble intéressant de souligner quelques transformations récemment observées du phénomène de gangs de rue et de se demander si ceux composés essentiellement de Latinos suivent les tendances de ces transformations.

Au Québec, particulièrement à Montréal, les vagues d'immigration massive des années 1970 et 1980 auraient favorisé la formation de groupes de jeunes en réaction au racisme dont ils étaient victimes afin de se défendre et de se protéger (Hamel et coll., 1998). Les groupes étant relativement homogènes au plan ethnique, ils auraient commencé à se battre entre eux créant des rivalités interculturelles (Hamel et coll., 1998). Mais le phénomène des gangs de rue, au Québec, aurait subi d'importantes transformations depuis les dernières années: « actuellement, les gangs se formeraient moins en regard de l'ethnie qu'en fonction d'un certain territoire qu'on cherche à s'approprier et à contrôler » (Hamel et coll., 1998 : 16). Ceci étant dit, les gangs seraient maintenant plus hétérogènes dans leur composition (Douyon, 1995; Hamel et coll., 1998; Gordon, 2001, Conseil jeunesse de Montréal, 2006). Les rivalités se concrétiseraient davantage pour défendre un territoire, principalement pour des fins lucratives (Hamel et coll., 1998), les gangs s'adonnant désormais sur une plus vaste échelle à la vente de stupéfiants et au proxénétisme (Hébert et coll., 1997; Perreault et Bibeau, 2003). Malgré cette hétérogénéité apparemment grandissante, selon la recherche de Hamel et coll. (1998) effectuée auprès de 31 jeunes membres ou ex-membres de gang de rue à Montréal, tout en ouvrant la porte à des membres d'autres origines ethniques, les gangs de rue seraient toujours composés de représentants d'une origine ethnique dominante. Ce propos est partagé par Gordon (2001) qui mentionne que de se référer à un gang de rue comme étant d'un groupe ethnique, par exemple les gangs asiatiques, est trompeur car les gangs seraient hétérogènes tout en étant majoritairement composés de membres provenant de la même communauté culturelle. Enfin, il resterait encore aujourd'hui certains gangs ethnoculturellement homogènes (Mathews, 2000). Le portrait serait donc divers.

Cette même tendance à l'hétérogénéisation grandissante des gangs de manière générale s'observerait aussi dans les gangs de rue actifs aux États-Unis. Entre autres, la M-18, un gang initialement latino seraient maintenant composés de plusieurs origines ethniques différentes (Haut et Quéré, 2001). La MS-13 serait un gang plus homogène, composé principalement de jeunes provenant des différents pays hispanophone (Grascia, 2004).

1.5.2 La notion de territoire

Les gangs auraient, pour la plupart, un territoire qu'ils doivent protéger. Il s'agit d'ailleurs d'un élément des définitions des gangs vues précédemment. Knox (1993) mentionne que la défense de son territoire serait particulièrement importante au début de la formation du gang quand celui-ci tente d'en établir les limites aux fins des activités criminelles du gang, comme la distribution de drogues. Dans la même ligne de pensée, Delaney (2006 : 111) souligne le lien entre la notion de territoire et celle du besoin de reconnaissance : « The simple activity of hanging out [...] provides physical evidence of their existence and establishing turf ». Selon cet auteur, la présence physique des jeunes dans un endroit serait un signe de leur appropriation du territoire en question.

Selon l'étude de Decker et Van Winkle (1996), le territoire serait important pour des raisons symboliques. Ces raisons peuvent être que le gang a pris naissance dans ce territoire, que les membres y habitent et ne veulent pas s'en faire expulser, pour des raisons de respect ou pour des fins lucratives. Hamel et coll. (1998) notent que la formation d'un gang en fonction d'un territoire est une transformation récente du phénomène des gangs de rue qui se formaient plutôt, antérieurement, en fonction de l'origine ethnique de leurs membres.

1.5.3 Le processus migratoire

Le processus migratoire des jeunes latinos ou de leur famille, ainsi que des gangs ou de leurs membres sont des aspects à prendre en considération dans le cadre de la présente étude puisque plusieurs jeunes ont vécu l'immigration. Les jeunes qui ont été interviewés proviennent soit de la première ou de la deuxième génération d'immigrants. Donc, ils font partie d'un groupe d'immigrants relativement nouveau au Canada et plus spécifiquement à Montréal.

1.5.3.1 Le concept des générations

La signification du concept des générations chez les Latinos immigrants aux États-Unis est abordé par plusieurs auteurs (Vigil, 1988, 1990; Suarez-Orozco et Suarez-Orozco, 1995b; Waters, 1999). La première génération d'immigrants latinos verrait l'immigration comme la chance d'améliorer ses conditions de vie et celles de sa famille restée dans le pays d'origine, ceci en lui envoyant de l'argent. Malgré les difficultés que ces nouveaux arrivants latinos vivent, ils en retireraient le bénéfice de savoir que l'argent qu'ils envoient fait la différence pour leur famille.

Vigil (1990), de son côté, mentionne que les jeunes immigrants de première génération réagiraient habituellement rapidement aux gangs à leur arrivée en pays d'accueil, soit en les évitant ou en y adhérant.

Les enfants d'immigrants, la seconde génération, n'auraient pas le même cadre de référence que leurs parents face à leur pays d'origine (Suarez-Orozco, Suarez-Orozco, 1995b). Ils se retrouveraient plutôt entre deux cultures, ne sachant pas toujours comment vivre avec ce conflit de culture. Les gangs de rue latinos aux États-Unis seraient d'ailleurs davantage un phénomène de deuxième génération (Vigil, 1988). Cette génération, en réaction aux conflits identitaires, opterait en effet pour une assimilation complète de la culture hôte et rejetterait la culture hispanique (Vigil, 1988; Suarez-Orozco, Suarez-Orozco, 1995b).

Les personnes issues de la troisième génération sembleraient mieux s'intégrer socialement que ceux des générations précédentes (Douyon : 1995; Waters : 1999). Cette génération d'immigrants est en effet absente de notre étude. Ceci pourrait toutefois tenir au fait qu'il y a peu d'immigrants latinos de troisième génération dans les gangs à Montréal tout simplement parce qu'on en trouve encore peu à Montréal.

1.5.3.2 La migration des gangs et de ses membres

La migration des gangs est un phénomène relativement peu documenté. Ce concept est utilisé dans le contexte où il y a un déplacement des membres d'un gang d'une ville à une autre, ceux-ci pouvant se joindre à un gang existant ou continuer leur gang dans un nouvel emplacement. Maxson (1998) mentionne que la migration peut prendre différentes formes : la relocalisation temporaire (visite de membres de la famille ou d'amis), de courts séjours à des fins criminelles spécifiques, des séjours prolongés pour échapper aux gangs de sa ville, un déménagement, un placement ou une détention ordonnée par la Cour. Il est toutefois difficile de faire le lien entre la hausse des gangs de rue dans différentes villes et la migration des gangs, indiquent Maxson, Woods et Klein (1996). Finalement, la majorité des migrations de gang seraient dues au déménagement de la famille d'un jeune membre influent du gang dans une autre ville (Maxson, 1998).

1.5.3.3 La déportation des membres de gang dans leur pays d'origine

Nous l'avons vu précédemment, depuis le début des années 1990, les États-Unis auraient recours à la déportation pour renvoyer les Latinos membres de gangs de rue ayant été reconnus coupables d'un acte criminel dans leur pays d'origine (Balencie et de la Grange, 2005). Perreault et Bibeau (2003) notent la présence de la même pratique au Canada, notamment envers les membres de gang de rue d'origine haïtienne.

Suite à ces déportations, certains auteurs enregistrent un lien entre la déportation des membres de gangs de rue dans leur pays d'origine et les contacts que peuvent avoir les jeunes criminalisés au Canada avec leur pays d'origine afin d'élargir leur réseau d'activités criminelles désormais devenu international (Douyon, 1996; Perreault et Bibeau, 2003). Selon Perreault et Bibeau (2003), les Haïtiens criminels qui sont déportés du Canada seraient nombreux à revenir illégalement, mais cette fois avec un bagage criminel encore plus riche et international, ayant œuvré à des activités illégales dans leur pays et étant revenus au Canada en passant par les États-Unis. Ainsi, la déportation ne ferait pas que déplacer le problème de la criminalité dans le pays d'origine des déportés, mais elle permettrait « d'étendre et de fortifier les réseaux locaux et internationaux des bandes » (Perreault et Bibeau, 2003 : 143).

1.6 Les motivations pouvant mener les jeunes latinos à s'affilier aux gangs de rue

Les multiples études sur les Latinos dans les gangs aux États-Unis ont souvent porté sur le rôle important que jouent les traits culturels sur la vie des jeunes, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du gang (Covey et coll., 1997). La section suivante portera sur les motivations pouvant influencer un jeune latino à se joindre aux gangs de rue. Notons que ces motivations ne diffèrent pas nécessairement des motivations des jeunes membres de gangs de rue en général.

1.6.1 Le besoin d'argent

Le besoin d'argent est souvent noté comme l'une des motivations prédominantes pour se joindre aux gangs que le jeune soit Latino ou d'une autre appartenance ethnique (Jankowski, 1991; Klein, 1995; Hamel et coll., 1998), les gangs procurant aux jeunes un revenu stable ainsi que la possibilité de subvenir aux besoins de leur famille (Jankowski, 1991). Le besoin de faire de l'argent rapidement, pour différentes raisons, peut être également une motivation pour le jeune car elle lui permettrait d'atteindre un certain statut social (Cousineau, Hamel et Fournier, 2005).

Hamel et coll. (2004b) mentionnent, d'un autre côté, que les besoins fondamentaux, entre autres de protection, d'appartenance et de valorisation seraient à priori plus importants dans les motifs d'affiliation que les bénéfices financiers qu'apportent les gangs.

1.6.2 Les besoins de reconnaissance et de protection

Plusieurs besoins fondamentaux sont évoqués par les chercheurs pour expliquer les motivations des jeunes à s'affilier aux gangs de rue. Ainsi, les jeunes se joindraient aux gangs pour répondre à un besoin de reconnaissance (Vigil, 1988; Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Perreault et Bibeau, 2003; Delaney, 2006), ce besoin étant évoqué par l'ensemble des 31 jeunes participant à l'étude de Hamel et coll. (1998). Le besoin de reconnaissance peut se traduire par l'adoption du style du gang par le jeune pour qu'il soit reconnu comme en faisant partie (Delaney, 2006).

Les jeunes latinos, afin de s'identifier aux gangs, adhèreraient à un style spécifique surnommé « cholos » (Vigil, 1990). Initialement, les « cholos » étaient les jeunes immigrants mexicains de deuxième génération aux États-Unis qui, face à l'exclusion, ont formé une « microculture » afin de préserver leur identité mexicaine menacée dans leur pays d'accueil (Haut et Quéré, 2001). Encore aujourd'hui, cette identité de « cholo » persiste. Les jeunes latinos dans les gangs seraient attirés par cette image de « cholo » ou de « loco »¹¹ qui leur permettrait de s'identifier entre eux (Vigil, 1988). Les jeunes « cholo » se reconnaîtraient par leur style vestimentaire, mais aussi par les surnoms qu'ils se donnent, les tatous les identifiant à leur gang, les graffitis qu'ils font, les signes de mains et leur langage distincts (Vigil et Long, 1990 ; Haut et Quéré, 2001). Aux États-Unis et en Amérique Centrale, les membres se font souvent tatouer trois points prenant la forme d'un triangle, habituellement sur le haut de la main entre le pouce et l'index, chaque point représentant un mot de l'expression « la vida loca » (la vie folle en français) (Covey et coll., 1997). Le style « cholo » conduirait à une certaine uniformité dans l'apparence des membres de gangs latinos. (Vigil et Long, 1990). Nous devons toutefois émettre certaines réserves au vu de l'étiquetage des jeunes basé sur leur style, car nous avons vu précédemment que les *wannabes* peuvent adopter le style « cholos » sans toutefois être un membre de gang (Covey et coll., 1997).

¹¹ « Fou » en espagnol

Un autre besoin fondamental qui fait en sorte que les jeunes rejoignent les gangs de rue pourrait être le besoin de protection (Jankowski, 1991; Klein, 1995; Spergel, 1995; Landre et coll., 1997; Hamel et coll., 1998; Reiboldt, 2001; Shelden et coll., 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Cousineau et coll., 2005; Delaney, 2006). Les jeunes se sentent plus en sécurité face aux attaques susceptibles d'être initiées par les autres gangs ou membres de gangs lorsqu'ils se joignent eux mêmes aux gangs. Perreault et Bibeau (2003 : 109) établissent un lien entre le besoin de protection et le fait que le gang est perçu comme une « famille » par ses membres :

Ce besoin de protection est également ce qui confère à la gang son caractère familial. La gang constitue un refuge au sein de l'espace public au même titre qu'une famille qui se doit de prendre soin des siens. Bien que l'idée de devoir se protéger est plus souvent associée à la menace que représentent les autres gangs, la notion de protection a en fait de multiples connotations. Le jeune pourra vouloir se protéger de sa famille, comme il pourra chercher à renforcer ses défenses personnelles pour affronter les aléas de la vie quotidienne.

Spergel (1995) signale l'irrationalité de ce sentiment de sécurité, étant donné que les membres de gangs seraient plus victimisés que les non membres et que les activités criminelles ou même *sociales* du gang les mettraient souvent en danger.

1.6.3 Le respect et l'honneur

Les gangs de rue latinos seraient basés sur les prémisses de l'honneur des membres et du respect pour la famille (Landre et coll., 1997). Le respect serait ce qui est le plus important pour les jeunes dans les gangs selon Delaney (2006). Cet auteur mentionne qu'il serait primordial pour les jeunes de gangs d'obtenir le respect des autres membres de leur gang et de ne pas respecter les membres de gangs adverses. En corollaire, des jeunes pourraient s'affilier aux gangs afin d'obtenir le respect de leur personne (Perreault et Bibeau, 2003; Désormeaux, 2006). Pour ce faire, ils peuvent semer la terreur autour d'eux. Ils perçoivent qu'il faut gagner le respect et être prêt à le protéger (Jankowski, 1991).

S'ajoutant au respect, selon Jankowski (1991), l'honneur a une signification particulière pour les Latinos dans les gangs qui les différencierait des membres d'autres gangs. Chez les Latinos, l'affiliation à un gang serait une occasion honorable. Une fois entré dans le gang, les adhérents seraient amenés à se battre pour défendre leur honneur et l'honneur de leur famille et de leurs amis. Relié à l'honneur, « blood in, blood out » est un slogan populaire chez les Latinos dans les

gangs, dont on a tiré le titre d'un film Hollywoodien sur les gangs de rue latinos à Los Angeles¹². Ce slogan signifie que tu dois tuer pour entrer dans le gang et mourir pour en sortir : « devenu membre, il s'engage à être fidèle jusqu'au bout à sa nouvelle famille qu'il ne sera pas question pour lui de quitter sauf à se condamner à mort » (Balencie et de la Grange, 2005 : 433). À cause de leur honneur, ces jeunes seraient prêts à mourir ou tuer pour leur gang (Belitz et Valdez, 1994).

1.6.4 Défendre son territoire : l'importance du « barrio »

Le concept de « quartier », ou « barrio » en espagnol, n'est pas étranger aux Latinos, loin de là. Aux États-Unis, les gangs de rue latinos s'organiseraient en effet, habituellement, par quartiers (Vigil et Long, 1990). Ces gangs mettraient beaucoup d'emphasis sur la protection de leur territoire. Il ne serait toutefois pas nécessaire pour les membres de vivre dans le « barrio » pour le défendre. Covey et coll. (1997) mentionnent qu'un déménagement de la famille, par exemple, ne signifierait pas automatiquement une coupure du jeune d'avec le gang auquel il appartenait dans son ancien « quartier ».

Les conflits entre les gangs latinos s'expliqueraient aussi souvent par la loyauté que chaque gang éprouve envers son « barrio » (Delaney, 2006). Le « barrio » serait aussi relié à l'honneur du gang, ses membres se montrant prêts à mourir pour défendre l'honneur de leur « barrio » (Landre et coll., 1997). Enfin, des auteurs signalent qu'il n'est pas rare qu'un gang délimitera son territoire en faisant des « placas » ou graffitis sur ses murs (Covey et coll., 1997 ; Landre et coll., 1997). Ceci n'est toutefois pas propre aux gangs latinos.

1.6.5 L'influence de membres de la famille

La famille peut tantôt se révéler un facteur de risque conduisant à l'affiliation aux (Vigil, 1988; Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et coll., 1998; Thornberry, 1998; Landre et coll., 2001), tantôt apparaître comme un facteur de protection faisant que le jeune ne sera pas tenté de se joindre aux gangs (Knox, 1993; Reiboldt, 2001).

En premier lieu, le fait pour un jeune qu'un membre de sa famille soit déjà dans les gangs pourrait l'influencer ou le décourager de s'y joindre à son tour (Decker et Van Winkle, 1996).

¹² Blood in Blood out : Bound by Honor (1993).

Par ailleurs, Reiboldt (2001), dans son étude ethnographique réalisée auprès de trois familles Mexicaines Américaines pauvres de Los Angeles, mentionne que, pour un des jeunes interviewés, l'influence des parents, particulièrement du père, fut le facteur de protection le plus important l'amenant à ne pas se joindre aux gangs.

De leur côté, Decker et Van Winkle (1996) mentionnent que les jeunes dans les gangs préfèrent généralement cacher leur adhésion aux gangs aux membres de leur famille, spécialement à leur mère et à leur fratrie plus jeune. Ceci peut être soit pour ne pas inquiéter la mère, pour ne pas perdre le respect de la famille ou pour éviter les sanctions des parents.

Pour les Latinos, la tradition familiale serait un facteur important pour les jeunes qui ont grandi avec les gangs. Ces derniers peuvent ainsi choisir de se joindre au gang en considérant que c'est leur obligation familiale ou sociale (Jankowski, 1991). Certains gangs latinos auraient en effet une forte structure intergénérationnelle (Vigil, 1988; Regoli et Hewitt, 2003). Dans leur cas, l'influence de la famille (Harris, 1988), jusqu'à la famille élargie (Harris : 1988; Suarez-Orozco et Suarez-Orozco : 1995a, 1995b) paraît en effet être un déterminant du cheminement des jeunes. La tradition culturelle orientée vers la solidarité familiale se révèle être un facteur de contrôle et d'influence visant soit à protéger les jeunes de la déviance ou des gangs (Rodriguez et Zayas, 1990) ou, au contraire, à les inciter à se joindre aux gangs. La menace de déshonneur et d'humiliation que fait peser la famille amènera les jeunes à se soumettre au contrôle familial, dans l'un ou l'autre sens qui est encouragé.

1.6.6 Le gang comme une nouvelle famille

Chez certains jeunes, latinos ou autres, le gang peut être perçu comme une nouvelle famille (Jankowski, 1991; Mathews, 1993; Spergel, 1995; Gordon : 2001; Reiboldt, 2001), surtout lorsque les situations familiales et sociales auxquelles ils sont confrontés sont difficiles (Cousineau et coll., 2005). Perreault et Bibeau (2003 : 103-104) expliquent :

Cette image découle de l'idée que la gang est un lieu où l'on est compris pour ce que l'on est et où il est possible de résoudre ses problèmes entre pairs. La réciprocité et l'entraide qui caractérisent la famille sont ainsi reprises pour représenter la dynamique interne de la bande. La définition de la gang comme famille est aussi liée à l'idée que la gang constitue la meilleure réponse aux problèmes familiaux que vivent les jeunes.

Dans le même sens, Cousineau et coll., (2005) mentionnent qu'en termes d'émotions, les jeunes ressentiraient un fort sentiment d'appartenance envers leur gang, considéré leur seconde famille. Ces auteures ajoutent que la confiance régnant entre ses membres, le gang deviendrait un lieu de confidences.

Hamel et coll. (1998), de leur côté, mentionnent que le gang joue probablement plus souvent le rôle de complément de la famille que celui de substitut à cette dernière, puisque les jeunes membres de gangs, interviewés dans le cadre de leur étude sont nombreux à soutenir qu'ils choisiraient la famille au détriment du gang s'ils devaient faire un choix entre les deux. De même, dans une étude menée par Decker et Van Winkle (1996), sur un échantillon de 82 jeunes, 73% ont répondu qu'ils choisiraient leur famille avant leur gang. Les deux premières raisons évoquées par les jeunes pour justifier leur choix sont : parce que la famille tient plus à eux (50% de ceux qui ont dit choisir leur famille avant leur gang) et parce que les relations de sang sont plus importantes que l'affiliation à un gang (43%).

1.6.7 L'influence des pairs

Les jeunes peuvent aussi se joindre aux gangs par l'entremise de liens d'amitié (Spergel, 1995; Hamel et coll., 1998). Dans l'étude de Hamel et coll. (1998), sur un échantillon de 31 jeunes de gang, 96,8% ont mentionné avoir joint les gangs à cause de l'influence d'un ami. Ces jeunes ont souvent l'impression d'avoir rencontré de « vrais amis » parmi les membres de gangs (Cousineau et coll., 2005). Dans le livre de Perreault et Bibeau (2003), un gang de rue est d'abord qualifié comme un groupe d'amis.

Thornberry (1998) souligne qu'il y aurait une forte relation entre l'influence de pairs déviants et l'adhésion aux gangs. Les jeunes qui passent beaucoup de temps non supervisé avec des pairs déviants ont plus de probabilités de se joindre aux gangs dans le futur. Cette même association entre les pairs déviants et l'adhésion aux gangs est faite par Esbensen et Deschenes (1998). Il apparaît aussi qu'un jeune éprouvant un sentiment d'appartenance au gang succombera beaucoup plus facilement à la pression de ses pairs l'incitant à s'impliquer dans des activités délinquantes (Gobeil, 1994; Reiboldt, 2001). Toutefois pas tous les jeunes qui commettent des actes de délinquance à plusieurs sont membres de gangs, en tant que telles.

1.6.8 Le plaisir et l'excitation

Mises à part toutes les autres motivations énoncées jusqu'à présent, les jeunes pourraient se joindre aux gangs pour le simple plaisir et pour faire la fête (Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Hamel et coll., 2004b; Cousineau et coll., 2005). C'est en faisant la fête que les jeunes ont l'impression de se faire de vrais amis (Spergel, 1995). Chez les Latinos, l'image qui associe le gang aux fêtes et au plaisir attireraient les jeunes même si les autres activités des gangs, particulièrement la violence, seraient de nature à plutôt les en éloigner (Vigil et Long, 1990).

Les activités des gangs apporteraient aussi beaucoup d'excitation aux membres. Les jeunes dans les gangs rechercheraient le « rush d'adrénaline », l'excitation ou l'aventure dans leur activités avec le gang (Landre et coll., 2001; Hamel et coll., 2004b; Cousineau et coll., 2005; Delaney, 2006).

1.7 L'expérience des jeunes au sein des gangs de rue

L'expérience des jeunes au sein de gangs de rue est une dimension relativement peu connue des chercheurs, bien que des travaux récents aient permis d'en dresser un portrait de plus en plus complet (Hamel et coll., 1998 ; Perreault et Bibeau, 2003 ; Cousineau et coll., 2005). Le quartier qui affiche la présence de gangs serait un lieu propice aux premiers contacts des jeunes avec les gangs (Hamel et coll., 1998), mais ces premiers contacts se feraient plus souvent à l'école, généralement par l'intermédiaire d'un ami selon Hamel et ses collaboratrices (1998). Ces auteures mentionnent qu'il n'est toutefois pas rare que ce premier contact se fasse très tôt dans la vie du jeune par l'entremise d'un membre de sa famille immédiate ou élargie.

L'expérience d'un jeune dans les gangs peut être, à la fois, une véritable histoire d'amour et une expérience traumatisante. Hamel et coll. (2004a) mentionnent que les jeunes membres de gangs qu'elles ont rencontrés ont insisté sur « le bonheur qu'ils ont éprouvé de se sentir appuyés, compris et respectés » au sein des gangs. Ce qui laisse entendre que l'expérience de ces jeunes n'en est pas uniquement une de violence et de criminalité (Hamel et coll., 2004b). De ce fait, les membres d'un gang passeraient la majeure partie de leur temps à simplement « chiller » ensemble dans divers endroits publics (O'Bireck, 1996).

Nous avons voulu explorer ce que les jeunes latinos vont chercher à travers leur expérience « de gang ».

1.7.1 L'initiation

Les rites d'initiations pour entrer dans les gangs différencieraient d'un gang à l'autre, mais consisteraient souvent dans le fait que plusieurs membres battraient la nouvelle recrue au centre du cercle qu'ils forment pour un temps prédéterminé (Delaney, 2006). Ce ne serait cependant pas tous les jeunes qui se feraient initier pour entrer dans le gang (Hamel et coll., 1998; Fournier et coll., 2004, Désormeaux, 2006). Par ailleurs, l'initiation serait une opportunité pour les futurs membres de prouver au gang leur « masculinité », leur désir réel de se joindre au gang, leur force et leur loyauté au gang (Vigil et Long, 1990). Ces rites d'initiation testeraient aussi la peur et le courage des nouvelles recrues (Hamel et coll., 1998).

1.7.2 La désaffiliation

Hamel et coll. (1998) relèvent des raisons qui emmèneraient les jeunes à quitter leur gang. Selon ces auteures, la sortie du gang pourrait être engendrée par une arrestation ou un placement du jeune en centre jeunesse, mais elle ne sera définitive que lorsque le jeune sera prêt à quitter le gang lui-même. Les auteures évoquent aussi des raisons de protection, les dangers vécus dans les gangs pouvant être plus élevés que ce que le jeune vivaient avant d'y être affilié, et ce, même si la raison qui aurait motivé l'affiliation au gang était, au départ, la recherche d'une forme de protection. La famille peut aussi avoir un impact important sur la décision du jeune de quitter le gang surtout si son adhésion aux gangs a détérioré considérablement ses liens, qu'il juge importants, avec sa famille. Donc ce jeune sortira des gangs pour ne pas perdre sa famille. Il est aussi possible que les jeunes vivent des situations de violences extrêmes venant bouleverser leur vision des gangs, et engendrant le début du processus de désaffiliation (Hamel et coll., 1998; Hamel et coll., 2004b).

Cousineau et coll. (2005), à l'instar d'autres auteurs, ajoutent deux autres raisons évoquées par les jeunes pour quitter le gang. La première est la rencontre d'une personne significative, pouvant être un membre de la famille mais aussi une autre influence positive : une blonde, un intervenant ou un « héro » à qui ont veut plaire ou qu'en veut imiter. En second lieu, le jeune peut éprouver sentiment que c'est tout simplement le temps qu'il prenne sa vie en main.

La désaffiliation du jeune de son gang peut aussi se faire complètement ou partiellement. Avec le temps, en effet, l'engagement d'un membre peut changer, par exemple s'il fonde une famille ou s'il se trouve un emploi. Il est alors possible pour ce jeune de développer un double engagement, à la fois envers le gang et envers la société conventionnelle (Covey et coll., 1997). Une telle situation n'est toutefois pas facile à vivre étant donné l'écart qui sépare le mode de fonctionnement et les valeurs des deux mondes.

La désaffiliation peut pour plusieurs être comparée à un deuil soulignent Hamel et coll. (2004a). Les jeunes peuvent se rappeler de leur expérience dans les gangs comme en étant une de fierté ou de nostalgie tout en ressentant le vide que cause leur éloignement des membres du gang. Un sentiment d'insécurité et la peur de représailles des membres de son gang ou des gangs adverses peuvent aussi envahir le jeune qui se dissociera des gangs (Hamel et coll., 2004a).

Enfin, la police peut constituer un obstacle pour le jeune qui décide de quitter les gangs, car elle n'est pas nécessairement au courant de son effort de désaffiliation et, ceci étant, continuera à le considérer actif dans les gangs et à le pourchasser (Hamel et coll., 1998).

1.8 Les particularités de notre étude

La réalisation de la recension des écrits a permis de constater que, malgré l'abondance des écrits américains sur la question et l'intérêt marqué que portent les chercheurs aux Latinos dans les gangs aux États-Unis, l'état des connaissances sur le phénomène des Latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal se révèle beaucoup plus embryonnaire. Ceci s'explique peut-être par le fait, qu'aux États-Unis, les gangs de Latinos, spécifiquement la MS-13 et la M-18, sont bien établis (Delaney, 2006) et que les Latinos y seraient le groupe ethnique le plus représenté dans les gangs (Snyder et Sickmund, 2006), ce qui n'apparaît pas être le cas à Montréal. Ceci n'enlève rien à l'intérêt de réaliser une étude sur les Latinos qui fréquentent les gangs à Montréal, bien au contraire, car tout ou presque en effet reste à découvrir.

Étant donné les transformations récentes des gangs de rue à Montréal, notamment au plan ethnique, observées tant par les chercheurs que par les intervenants, à savoir que les gangs de rue à Montréal deviendraient de plus en plus hétérogènes, il devient pertinent de se demander si les Latinos suivent cette vague de changement ou s'ils auraient plutôt tendance à se maintenir entre eux. À ce sujet, nous avons vu que la M-18 aux États-Unis deviendrait de plus en plus hétérogène (Haut et Quéré, 2001) mais que la MS-13 resterait relativement homogène, étant principalement composée de jeunes provenant de pays hispanophones (Grascia, 2004). Qu'advient-il donc des « 13 » et des « 18 » à Montréal?

La pertinence de notre étude, qui se veut exploratoire à visée compréhensive, ne saurait être niée étant donné le peu que nous savons sur les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. Devant ce manque de connaissances, même primaires, il nous est apparu qu'aborder ces jeunes directement et écouter ce qu'ils avaient à dire au sujet de leur réalité s'imposait. Nous cherchions ainsi à connaître les motifs et circonstances qui conduisent ces jeunes latinos à fréquenter ou à se joindre aux gangs de rue à Montréal et à connaître l'expérience vécue par eux en lien avec les gangs de rue à Montréal, des premiers contacts avec les gangs à la désaffiliation de ceux-ci, le cas échéant. Nous visions aussi à mettre l'expérience des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal en contexte, en tenant compte des différentes sphères de la vie du jeune (famille, amis, école, église...). Enfin, nous cherchions à connaître les perceptions des jeunes latinos quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et Centrale afin d'appréhender dans quelle mesure ces perceptions teinteraient leur propre expérience des gangs de rue. Notre prétention est que cette étude pourra certainement se révéler utile pour les intervenants qui côtoient ces jeunes, autant dans le milieu communautaire, scolaire, institutionnel que policier, ne serait-ce qu'en permettant de mieux les connaître.

Chapitre 2

Démarche méthodologique

Ce second chapitre présente la démarche méthodologique utilisée pour la réalisation de notre étude. L'objectif général ainsi que les objectifs spécifiques de l'étude y sont précisés suivis de la justification du choix de l'approche qualitative et de l'entretien semi-directif comme mode privilégié de collecte de données. En troisième lieu, nous abordons la préparation et le choix du terrain de recherche ainsi que la stratégie d'échantillonnage et le portrait des jeunes latinos ayant finalement accepté de participer à notre étude. Nous traitons ensuite du déroulement des entretiens et de l'analyse des données que nous leur avons appliquée, pour finir en soulignant les limites et les forces de notre étude.

2.1 Les objectifs de la recherche

L'objectif général de cette étude est de comprendre les expériences vécues par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, selon leur point de vue, et d'explorer leurs perceptions quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale.

L'objectif général se découpe en quatre objectifs spécifiques. Il s'agit de :

- connaître les motifs et circonstances qui conduisent les jeunes latinos à fréquenter ou à se joindre aux gangs de rue à Montréal;
- connaître l'expérience vécue par les jeunes latinos, en lien avec les gangs de rue à Montréal, des premiers contacts à la désaffiliation, le cas échéant;
- mettre l'expérience des jeune latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal en contexte, en tenant compte des différentes sphères de la vie du jeune que sont la famille, les amis, l'école, et la religion;
- explorer les perceptions qu'ont les jeunes latinos des gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale afin d'appréhender si et dans quelle mesure ces perceptions pourraient teinter plus ou moins fortement leur discours sur les gangs de rue composés de Latinos à Montréal.

2.2 La justification du choix de l'approche qualitative et de l'entretien semi-directif

Notre étude fait preuve d'innovation en abordant spécifiquement, pour la première fois à notre connaissance, la situation des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. Cette réalité étant fort peu connue, l'utilisation d'une approche qualitative nous est apparue s'imposer.

Selon Angers (1996), l'utilisation de méthodes qualitatives est justifiée lorsqu'on étudie un phénomène difficilement quantifiable ou, encore, largement méconnu. Aussi, dans une visée exploratoire, la recherche qualitative est-elle priorisée, car elle permet de se familiariser avec les acteurs sociaux et leurs perceptions de leur situation (Deslauriers et Kirisit, 1997). En d'autres mots, les méthodes qualitatives permettent : « de rendre compte du point de vue des acteurs sociaux et d'en tenir compte pour comprendre et interpréter leur réalité » (Poupart, 1997 : 175). Parmi les méthodes de collecte d'information développées en lien avec l'approche qualitative, l'entretien sert plus spécialement les fins de notre étude en permettant d'explorer en profondeur la réalité des acteurs sociaux, ici les jeunes latinos-membres de gangs de rue, selon leur propre point de vue. Selon Poupart (1997 : 181), dans l'entretien de type qualitatif :

L'interviewé est vu comme un informateur clé susceptible précisément « d'informer » non seulement sur ses propres pratiques et ses propres façons de penser, mais aussi, dans la mesure où il est considéré comme « représentatif » de son groupe ou d'une fraction de son groupe, sur les diverses composantes de sa société et sur ses divers milieux d'appartenance.

En fait, nous considérons qu'il n'y a personne de mieux placé que les jeunes latinos qui fréquentent eux-mêmes les gangs de rue à Montréal pour nous permettre d'explorer et de tenter de comprendre leur réalité.

Poupart (1997) mentionne que l'entretien de type qualitatif permet de rester fidèle à la réalité de l'interviewé et d'enrichir le matériel d'analyse et le contenu de la recherche grâce à sa souplesse qui permet à l'acteur social d'introduire de nouveaux thèmes qui sont importants pour lui alors qu'ils n'étaient pas connus du chercheur à l'origine.

L'entretien plus spécifiquement privilégié dans le cadre de notre recherche est l'entretien semi-directif qui « facilite l'expression de l'interviewé en l'orientant vers des thèmes jugés prioritaires pour l'étude tout en lui laissant une certaine autonomie » dans la direction de la *conversation* (Guibert et Juimel, 1997). Ceci permet au chercheur de laisser l'interviewé s'exprimer assez librement tout en lui permettant d'introduire, éventuellement, des thèmes prédéfinis si le jeune ne les aborde pas de lui-même au cours de l'entretien, et que ceux-ci sont jugés indispensables à la réalisation de l'étude. Aussi, la souplesse et l'ouverture de l'entretien de type qualitatif permettent, par moment, aux interviewés de faire eux-mêmes des liens entre les différents aspects abordés.

L'intervieweur, lors d'entretien de type semi-directif, doit faire en sorte de faciliter l'expression de l'interviewé en étant attentif à l'autre (Guibert et Juimel, 1997) et en gagnant sa confiance, ceci afin de l'amener à prendre l'initiative du récit (Poupart, 1997). Dans le cadre de notre recherche, l'entretien de type semi-directif aura permis aux jeunes latinos de s'exprimer sur les différents thèmes au cœur l'étude, en mettant de l'avant leurs propres balises.

La stratégie utilisée dans le cadre de notre étude devait permettre d'explorer en profondeur un phénomène qui reste, à ce jour, encore peu connu des spécialistes des gangs à Montréal. Les jeunes latinos ont fait preuve d'une grande générosité en s'ouvrant à nous au cours des entretiens que nous avons menés avec eux. Ils nous ont donné l'opportunité d'en connaître plus sur ce qu'ils vivent dans les différentes sphères de leur vie, incluant leurs expériences en lien avec les gangs de rue à Montréal. Nous avons aussi eu la chance d'explorer leurs perceptions et connaissances des gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale.

2.3 La préparation du terrain

2.3.1 La rencontre d'intervenants spécialisés

Nous avons choisi de rencontrer des intervenants sur le terrain afin de nous guider dans l'élaboration de notre stratégie de collecte de données. Les intervenants clés étaient notre porte d'entrée dans un milieu difficile en vue d'explorer une problématique peu connue. Puisque nous n'avions, au départ, aucune information sur les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, les intervenants travaillant avec ces jeunes nous paraissaient les mieux placés pour nous donner des pistes pouvant conduire à la constitution de notre échantillon.

Nous avons rencontré un intervenant dans le milieu scolaire, un policier, un travailleur de rue et un intervenant en centre jeunesse. Ces quatre intervenants nous ont donné un premier aperçu de la situation des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal en nous présentant ce qu'ils savaient à ce sujet, leurs préoccupations et leurs hypothèses. Ces informations nous ont aidée à bâtir une grille d'entrevue qui allait servir de support aux entretiens. Certains intervenants présentaient aussi un intérêt pour notre recherche parce qu'eux mêmes avaient plusieurs questionnements concernant les jeunes latinos et qu'ils en connaissaient, tout compte fait, assez peu à leur sujet.

Les entrevues avec les intervenants se faisaient dans l'informel sous forme de discussions. Nous avons, par la suite, gardé contact avec les intervenants afin qu'ils soient nos ponts vers les jeunes latinos qu'on allait interviewer. Nous référons ici à une forme d'échantillonnage par tri-expertisé qui sera élaboré un peu plus loin.

2.3.2 Le choix du terrain

Dès le début de notre recherche, nous avons fait face à des contraintes quant au choix du terrain. Nous voulions initialement rencontrer des jeunes latinos admis au Centre jeunesse de Montréal-Institut universitaire (CJM-IU) en vertu de la *Loi sur la protection de la jeunesse* (LPJ) et de la *Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents* (LSJPA). Cette option nous a rapidement été refusée étant donné le grand nombre d'études menées auprès des jeunes membres de gang au CJM-IU au moment même où se tenait notre étude et, par conséquent, la saturation du terrain. Nous n'avons donc jamais enregistré de demande formelle afin d'obtenir l'autorisation de rencontrer les jeunes latinos en centre jeunesse. Nous, nous sommes plutôt tournée vers un échantillon entièrement constitué de jeunes rencontrés dans la collectivité. En consultant les données du recensement fait par Statistique Canada, en 2002, nous avons réalisé que les populations latinos se concentraient davantage dans certains quartiers de Montréal, soit : Villieray, Saint-Michel et Saint-Léonard. Ces endroits nous étaient par ailleurs accessibles compte tenu des intervenants mis au courant de notre recherche qui avaient accepté d'y collaborer en servant de contacts entre nous et les jeunes latinos répondant à nos critères échantillonnaires. D'autres quartiers nous intéressaient aussi, mais ils se sont avérés moins accessibles encore une fois dû à la saturation du terrain et aussi au manque d'intérêt manifesté par les intervenants et les jeunes approchés.

2.4 La stratégie échantillonnaire

2.4.1 Les critères d'échantillonnage

Compte tenu de la faible accessibilité aux jeunes latinos liés aux gangs de rue à Montréal, nous ne pouvions pas retenir de critères d'échantillonnages trop précis. Nous avons conséquemment choisi de nous limiter à des critères généraux afin de pouvoir inclure le plus de jeunes possibles dans notre échantillon.

Premièrement, nous entendons par « jeune latino » un jeune qui est né, ou dont les parents sont nés dans un pays hispanophone de l'Amérique Latine¹³. Nous avons retenu trois critères d'échantillonnage : le sexe, l'âge et le statut du jeune quant aux gangs « 13 » et « 18 ». Les jeunes latinos interviewés devaient être des garçons âgés de 14 ans et plus (14 ans étant l'âge minimum à partir duquel le consentement des parents n'est plus requis pour assurer leur participation à l'étude). Ceux-ci pouvaient fréquenter les gangs de rue, être membres actifs ou désaffiliés des gangs, spécifiquement la « 13 » ou la « 18 »¹⁴, selon leur auto-révélation. Finalement, les jeunes devaient accepter de participer à notre recherche de manière volontaire et pouvait s'en retirer à tout moment. Un formulaire de consentement était présenté au jeune et signé par lui afin de s'assurer de la bonne compréhension des buts, des modalités de réalisation et des visées de la recherche (voir formulaire en annexe). De notre côté, nous assurions l'anonymat de leur participation et la confidentialité de leur propos.

2.4.2 Les techniques d'échantillonnage

Les jeunes latinos membres de gangs de rue n'étant pas des jeunes très accessibles sur le terrain, nous savions que nous devions les rencontrer par l'entremise des intervenants qui les côtoyaient. Notre échantillon allait dès lors être non probabiliste, car nous n'allions pas avoir la liberté de véritablement choisir au hasard les jeunes latinos à interviewer. Nous devions nous limiter aux jeunes qui nous étaient présentés et qui acceptaient volontairement de participer à notre recherche.

Nous avons décidé d'utiliser deux techniques d'échantillonnages non probabilistes. La première, le « tri-expertisé » (Angers, 1996), qui passe par des « spécialistes » nous donnant accès à la population désirée. Dans notre recherche, ceci voulait dire que nous allions rencontrer des jeunes latinos par l'entremise de six intervenants en milieu communautaire, scolaire ou policier travaillant directement avec eux. La deuxième technique employée est celle par « boule de neige » (Angers, 1996; Pires, 1997), c'est-à-dire que quelques individus de la population visée nous ont permis d'en rencontrer d'autres qui correspondaient aux critères d'échantillonnages recherchés. Donc, quatre jeunes latinos participant à notre étude nous ont été présentés par d'autres jeunes de notre échantillon.

¹³ Même si nous n'avons exclu aucun pays hispanophone d'emblée, tous les jeunes ayant participé à notre étude, sauf deux, un Péruvien et un Mexicain, sont d'origine Centre-américaine (Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa Rica ou Panama).

¹⁴ Nous n'avons pas limité ce critère d'échantillonnage uniquement à la « 13 » et la « 18 », mais il s'est avéré que tous les jeunes latinos que nous rencontrions sur le terrain s'identifiaient à l'un de ses deux gangs.

2.5 Présentation des jeunes ayant participé à l'étude

2.5.1 Le profil des jeunes latinos participant à l'étude

Dans le cadre de cette étude, nous avons rencontré 16 jeunes latinos et réalisé 14 entretiens, le premier ayant regroupé trois jeunes en même temps. Au moment des entretiens, les jeunes étaient âgés entre quatorze et vingt-deux ans, la moyenne d'âge se chiffrant à 17,4 ans. Les parents des jeunes provenaient de différents pays d'Amérique Latine. Les parents de cinq jeunes provenaient du Salvador, trois autres du Guatemala et cinq de chacun des pays suivants : Honduras, Panama, Mexique, Costa Rica et Pérou. Les parents des trois derniers jeunes provenaient de deux pays différents. Dans le cas du premier jeune, son père venait des États-Unis et sa mère du Panama. Le père du deuxième était du Guatemala et sa mère du Nicaragua tandis que le père du troisième était du Salvador et sa mère du Guatemala.

Pour ce qui est des jeunes eux-mêmes, six sont nés au Québec, neuf dans un pays d'Amérique Latine (trois au Salvador, deux au Guatemala, un au Honduras, un au Costa Rica, un au Pérou et un au Mexique). Un jeune est né aux États-Unis. Douze des jeunes sont citoyens canadiens, trois sont résidents permanents du Canada et un dernier a toujours un statut de réfugié.

Les parents de neuf jeunes étaient séparés ou divorcés au moment où nous les avons rencontrés alors que les parents des sept autres étaient toujours mariés. Quatorze jeunes ont mentionné avoir ou avoir eu de la famille dans les gangs (trois à Montréal, sept dans leur pays d'origine et quatre à la fois à Montréal et dans leur pays d'origine). Un jeune a soutenu ne pas avoir de famille dans les gangs et un autre jeune n'a pas répondu à la question. Les membres de la famille des jeunes dans les gangs sont des frères, un père, un oncle et un cousin; tous de sexe masculin. Neuf jeunes ont déjà visité leur pays d'origine alors que sept n'y sont jamais allés ou n'y sont jamais retournés.

Les jeunes ayant participé à l'étude ont eu leur premier contact avec les gangs en moyenne à l'âge de 12 ans, variant entre huit et quinze ans. Ces mêmes jeunes se sont joints aux gangs de rue en moyenne à l'âge de 12,9 ans, le plus jeune ayant huit ans et le plus âgé 16 ans. Ceux-ci avaient passé en moyenne 4,3 ans dans les gangs au moment de l'entrevue, variant entre deux et onze ans. Huit jeunes se disaient désaffiliés des gangs, six seraient encore membres et deux mentionnent seulement fréquenter les gangs sans en être membres.

2.5.2 Le portrait des jeunes latinos participant à l'étude¹⁵ (voir annexe 1)

De façon plus précise, le portrait des jeunes latinos faisant partie de notre échantillon se présente de la manière suivante.

Beto

Beto est âgé de 18 ans et est né au Canada de parents nouvellement immigrés du Salvador. Il habite toujours chez ses parents qui sont encore ensemble. Il a un frère et une sœur plus jeunes. Beto ne fréquente plus l'école, ayant terminé son secondaire III. Il a entendu parler des gangs de rue pour la première fois par un cousin au Salvador. Il a commencé à fréquenter les gangs à Montréal à l'âge de 15 ans et en est devenu membre à l'âge de 16 ans. Il est donc dans les gangs depuis environ deux et demi ans. Son gang, la « 13 », est uniquement composé de jeunes Salvadoriens. Lors de ses visites au Salvador, Beto mentionne y avoir fréquenté les gangs de rue. Beto a des cousins au Salvador qui sont dans les gangs de rue.

Cesar

Cesar est âgé de 17 ans. Il est né au Salvador et est arrivé au Canada à l'âge de 6 mois avec ses parents avec qui il habite toujours. Il a maintenant sa citoyenneté canadienne. Il a deux sœurs plus âgées. Cesar va toujours à l'école et est en secondaire IV et V. Il occupe aussi un travail à temps partiel. Cesar a entendu parler des gangs de rue pour la première fois par un cousin lors d'un voyage au Salvador, à l'âge de huit ans. Il a commencé à fréquenter les gangs de rue à Montréal à l'âge de 11 ans et s'y est joint à l'âge de 13 ans. Il est donc dans les gangs depuis environ trois ans et demi ans. Son gang, la « 13 », est uniquement composé de jeunes latinos. Cesar a des cousins qui sont membres de gangs de rue au Salvador et aux États-Unis.

Leonardo

Leonardo a 19 ans et est né au Honduras. Il est arrivé au Canada, avec sa mère et ses trois frères et sa sœur plus jeune, à l'âge de huit ans pour rejoindre son père qui s'y trouvait déjà. Il a maintenant la citoyenneté canadienne et n'est pas retourné au Honduras depuis son arrivée au pays. Ses parents sont toujours ensemble et Leonardo habite encore avec eux. Leonardo a terminé son secondaire V et ne va plus à l'école. Il a commencé à fréquenter les gangs de rue à l'âge de 11 ans et ne sais pas qui lui en a parlé en premier. Leonardo s'est joint aux gangs de rue à Montréal à l'âge de 14 ans et en est sorti à l'âge de 19 ans, ayant donc passé environ cinq ans et demi dans les gangs. Son gang, la « 13 », était majoritairement composé de Latinos, mais accueillait aussi quelques Haïtiens. Malgré sa désaffiliation récente, Leonardo a toujours des contacts avec les gangs. Il n'a, par ailleurs, pas de membres de sa famille qui sont dans les gangs de rue.

¹⁵ Les prénoms des jeunes latinos participant à l'étude sont fictifs pour des raisons de confidentialité.

Jesus

Jesus a 16 ans et est né au Canada de parents originaires du Panama. Ses parents sont arrivés au Canada deux ans avant sa naissance. Il habite toujours avec eux et avec son frère plus jeune. Il ne va pas à l'école mais planifie y retourner dans les prochains mois pour terminer son secondaire. Il est en secondaire II. Jesus visite sa famille au Panama environ une fois par an. Il a d'ailleurs eu son premier contact avec les gangs de rue au Panama lors d'une de ses visites par l'entremise de ses cousins. Il a joint les gangs au Panama à l'âge de 14 ans au cours d'un voyage de trois mois et a continué à Montréal à son retour. Il est désaffilié depuis peu ayant été membre de gang pendant presque deux ans. Son gang, la « 18 », était composé de Latinos et d'un Haïtien. Jesus a encore plusieurs cousins dans les gangs de rue au Panama et entretient des contacts avec eux.

Inconito

Inconito a 19 ans. Il est né au Salvador où il est resté avec son père jusqu'au moment qu'il vienne rejoindre sa mère à Montréal à l'âge de 13 ans. Il a maintenant la citoyenneté canadienne. Inconito a deux frères plus vieux ainsi que deux frères et deux sœurs plus jeunes. Il a quitté son domicile familial depuis l'âge de 14 ans pour habiter seul. Inconito a arrêté l'école après avoir terminé son secondaire IV et détient maintenant un diplôme d'études professionnelles. Il travaille à temps plein. Inconito a eu son premier contact avec les gangs de rue au Salvador à travers ses amis à l'âge de huit ans, âge où il s'y est aussi joint. Son arrivée à Montréal s'est traduite par une continuité de ses activités. Il est donc dans les gangs depuis maintenant 11 ans. Au moment de l'entrevue, il mentionne toujours fréquenter les gangs de près sans toutefois en être réellement membre. Le gang, la « 13 », qu'il fréquente est composé de Guatémaltèques et de Salvadoriens. Inconito a toujours des contacts avec son père au Salvador sans toutefois y être retourné depuis son arrivée au Canada.

Pablo

Pablo a 21 ans. Il est né au Salvador où il y a vécu avec sa grand-mère et sa grande sœur jusqu'à l'âge de 10 ans. À cet âge, sa mère, divorcée de son père, est venue le chercher avec sa sœur pour les amener à Montréal. Il a maintenant la citoyenneté canadienne. Pablo habite toujours avec sa mère et ses deux jeunes frères, dont un est un demi-frère. Il a aussi un fils. Pablo a quitté l'école après avoir terminé son secondaire III et occupe un emploi à temps plein pour faire vivre sa famille. Pablo fut envoyé au Salvador par sa mère à l'âge de 15 ans, c'est à ce moment qu'il a joint les gangs de rue pour la première fois. Il avait déjà eu son premier contact avec les gangs de rue à Montréal avant son départ. Il s'est désaffilié de son gang au Salvador avant de revenir au Canada à l'âge de 16 ans et de former son propre gang à Montréal. Il mentionne être sorti des gangs depuis l'âge de 18 ans ayant donc été dans les gangs pendant trois ans au total. Son gang montréalais, la « 13 », était composé de Salvadoriens et de Guatémaltèques. Pablo a des cousins au Salvador qui sont toujours dans les gangs de rue mais n'a plus de contact avec eux.

Marcos

Marcos a 22 ans et il est né au Pérou. Il est arrivé à Montréal seul à l'âge de 17 ans pour rejoindre son oncle, son cousin et un ami qui étaient déjà ici. Ses parents, maintenant divorcés, son frère et sa sœur, tous deux plus jeunes, habitent encore au Pérou et il a toujours des contacts avec eux. Marcos n'est jamais retourné au Pérou depuis son arrivée à Montréal. Il a le statut de résident permanent au Canada. Il a terminé ses études secondaires et il travaille à temps plein. Marcos a été dans les gangs au Pérou de l'âge de 13 à 16 ans. Il a eu son premier contact avec cet univers en regardant le monde dans la rue. À son arrivée à Montréal, il entre en contact avec son cousin déjà dans les gangs et se joint à eux trois mois après son arrivée. Il est donc dans les gangs depuis environ neuf ans. Son gang, la « 13 », est composé de jeunes du Salvador, du Guatemala, du Pérou et du Portugal.

Pedro

Pedro a 20 ans. Il est né à Montréal. Ses parents étant divorcés, Pedro a grandi seul avec son père. Son rang se situe entre deux frères et il a deux demi-sœurs et un demi-frère plus jeunes qui habitent maintenant au Salvador. Il a visité le Salvador une fois dans sa vie. Pedro effectue un retour à l'école en secondaire II. Il a eu ses premiers contacts avec les gangs de rue à l'école à 13 ans et a joint un gang à l'âge de 15 ans. Étant désaffilié depuis l'âge de 18 ans, il a passé autour de quatre ans dans les gangs à Montréal. Pedro a des cousins au Salvador dans les gangs de rue mais n'a pas de contact avec eux. Son gang, la « 18 », était composé de jeunes de l'Amérique Centrale, majoritairement des Salvadoriens.

Poco Loco

Poco Loco a 14 ans et habite avec sa mère, sa demi-sœur plus jeune, le copain de sa mère et le fils de celui-ci. Poco Loco est né au Canada d'une mère Panamienne et d'un père Américain. Ses parents sont divorcés. Poco Loco est en secondaire II. Il a joint les gangs de rue à Montréal à l'âge de 12 ans et y est encore affilié depuis maintenant 2 ½ ans. Il n'a jamais visité le Panama et dit ne pas vouloir y aller. Il a des oncles dans les gangs au Panama mais n'a pas beaucoup de contact avec eux. Il a aussi un cousin dans les gangs à Montréal; c'est d'ailleurs lui qui lui a parlé des gangs le premier. Son gang, la « 18 », serait composé de jeunes de l'Amérique Centrale, du Pérou, du Portugal et d'Haïti.

Martin

Martin a 15 ans et il est né au Costa Rica. Il est arrivé au Canada à l'âge de 9 ans avec sa mère et ses deux frères. Il ne connaît pas son père. Il est résident permanent. Il habite avec sa mère, son frère plus jeune et son beau-père. Martin était en secondaire III au moment de l'entretien. Il a commencé à fréquenter les gangs de rue à l'âge de 12 ans par l'entremise de son grand frère et s'y est joint au même âge. Il est toujours dans les gangs depuis maintenant trois ans. Il a de la famille dans les gangs à Montréal. Martin n'est jamais retourné au Costa Rica et n'a pas de contact avec sa famille ou ses amis là-bas. Son gang, la « 18 », est majoritairement composé de Péruviens mais il y a aussi des jeunes du Chili, Équateur, Puerto Rico et de l'Amérique Centrale.

Bryan

Bryan est un jeune de 14 ans, né à Montréal. Son père est originaire du Guatemala et sa mère du Nicaragua. Bryan habite avec ses deux parents et sa sœur plus âgée. Il est en secondaire I. Bryan dit ne pas être dans les gangs mais il côtoie la « 18 » de près depuis un an. Son père, son oncle et son frère plus vieux ont déjà fait partie d'un gang et il a beaucoup d'amis à Montréal dans les gangs.

Miclo

Miclo est âgé de 18 ans. Il est arrivé au Canada à l'âge de 15 ans avec ses parents et ses deux frères plus vieux. Ils habitent toujours les cinq ensembles. Il n'avait pas encore sa résidence permanente au moment de l'entretien. Miclo n'a jamais joint les gangs de rue, ni au Mexique, ni à Montréal. Il les a, par contre, fréquentés de très près puisque la majorité de ses amis et plusieurs de ses oncles au Mexique étaient dans les gangs. Miclo était en secondaire IV au moment de l'entrevue.

Carlos

Carlos a 16 ans et il est né aux États-Unis d'un père Salvadorien et d'une mère Guatémaltèque qui sont divorcés depuis qu'il est né. Sa mère s'est remariée. Carlos est arrivé au Canada à l'âge de trois ans avec sa mère, son beau-père et son demi-frère plus jeune. Il a une autre demi-sœur plus jeune. Il est citoyen canadien. Carlos a commencé à fréquenter les gangs de rue à Montréal à l'âge de 12 ans à cause d'un ami et s'y est joint au même âge. Il mentionna être désaffilié depuis peu au moment de l'entrevue donc aurait passé trois ans dans les gangs. Il est en dernière année du primaire. Son gang, la « 18 », était composé de jeunes provenant de plusieurs pays de l'Amérique Latine.

Ricardo

Ricardo est né au Guatemala et est arrivé au Canada à l'âge de cinq ans avec ses parents qui se sont séparés peu après. Il a la citoyenneté canadienne. Il est maintenant âgé de 17 ans et habite avec sa mère et son demi-frère et sa demi-sœur tous plus jeunes. Ricardo a commencé à fréquenter les gangs à l'âge de 11 ans par l'entremise de ses cousins au Guatemala et s'y est joint à l'âge de 15 ans à Montréal. Il est désaffilié depuis un an ayant passé deux ans dans les gangs. Ricardo a plusieurs cousins dans les gangs au Guatemala, les familles de son père et de sa mère s'identifiant à des gangs opposés. Il a des contacts limités avec les membres de sa famille au Guatemala et y est allé trois fois depuis son arrivée au Canada. Ricardo est en secondaire II et III. Les membres de son gang, la « 18 », étaient majoritairement des jeunes de l'Amérique Centrale et des Péruviens.

Simon

Simon est âgé de 15 ans et il est né au Canada de parents Guatémaltèques. Il habite avec sa mère et ses deux frères. Son père n'habite plus avec eux depuis peu. À l'âge de neuf ans, Simon fut renvoyé vivre avec sa grand-mère au Guatemala parce qu'il avait des problèmes de comportement à l'école et c'est à ce moment qu'il a commencé à fréquenter les gangs de rue et qu'il s'y est joint. Il est toujours un membre actif des gangs à Montréal et au Guatemala. Il visiterait le Guatemala environ deux fois par année. Il est dans les gangs depuis bientôt sept ans. Simon fréquente toujours l'école et il est en secondaire III. Son gang, la « 18 », est composé de jeunes provenant de l'Amérique Centrale, du Pérou et de la République Dominicaine.

Christopher

Christopher est âgé de 18 ans. Il est né au Guatemala et est venu rejoindre son père au Canada à l'âge de 15 ans avec sa mère et sa sœur plus jeune, avec qui il habite toujours. Il est résident permanent. Il a commencé à fréquenter les gangs de rue, spécifiquement la « 18 », au Guatemala à l'âge de 12 ans et s'y est joint au même âge. Son premier contact avec les gangs s'était fait par l'entremise de son cousin qui était chef d'un gang au Guatemala. Il s'est désaffilié des gangs avant d'immigrer au Canada et il est toujours désaffilié. Il a donc passé trois ans dans les gangs. Il n'a plus de contact, ni avec les gangs, ni avec les membres de sa famille au Guatemala. Christopher était en secondaire III et IV au moment de l'entrevue et travaillait à temps partiel.

2.6 Le déroulement des entretiens

2.6.1 La consigne de prise de contact

Nous n'avons pas rejoint directement les jeunes susceptibles de prendre part à la recherche. Une première prise de contact s'est faite par l'entremise d'intervenants d'organismes communautaires qui travaillent avec des jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. La recherche fut clairement expliquée aux intervenants communautaires qui ont accepté de nous aider pour le recrutement des jeunes. Ces derniers nous ont alors mis en contact avec des jeunes latinos qui, selon eux, répondaient à nos critères échantillonnaires, lesquels leur avaient été clairement spécifiés par écrit. Les jeunes ont été abordés de la manière suivante, à quelques nuances près :

Bonjour, mon nom est Marie, je suis étudiante à la maîtrise à l'Université de Montréal et je m'intéresse aux jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue. Comme on m'a laissé savoir que tu pourrais faire partie d'un gang, ce serait intéressant de faire une entrevue avec toi pour que tu me parles de ton expérience dans ton gang. L'entrevue durera le temps qu'il faudra, ce que tu me diras restera strictement confidentiel et sera pour ma recherche seulement. Tu pourras refuser de répondre à mes questions ou mettre fin à l'entretien quand tu voudras. Est-ce que tu acceptes de participer à ma recherche?

Bien souvent, les jeunes acceptaient sans trop hésiter à participer à l'étude. Ils étaient surtout curieux quant à la raison faisant qu'on s'intéressait à eux en particulier et disaient finalement s'en trouver privilégiés. Nous avons misé sur nos liens avec les intervenants, notre connaissance de l'espagnol et le fait que nous avons déjà visité l'Amérique Centrale pour créer un premier contact et un sentiment de confiance avec les jeunes.

Malgré l'hésitation des intervenants quant au fait que nous abordions les jeunes en parlant ouvertement des gangs de rue, nous avons rarement senti une hésitation de leur part à cet égard. Ceci est probablement dû au fait que les jeunes que nous présentait les intervenants s'identifiaient, pour la plupart, ouvertement aux gangs de rue.

Les jeunes étaient libres de nous parler en français ou en espagnol, selon leur degré de confort avec la langue française. Deux entrevues se sont déroulées uniquement en espagnol tandis que les autres jeunes se donnaient la liberté d'utiliser des expressions et des mots en espagnol quand ils ne trouvaient pas les mots en français.

2.6.2 Préambule à l'entretien et formulaire de consentement

Avant de commencer, nous avons fait signer le formulaire de consentement (voir annexe 3) par le jeune. Nous insistions sur le fait que la confidentialité des propos tenus par l'interviewé était assurée; tout en demandant l'autorisation d'enregistrer l'entretien afin de pouvoir être bien à l'écoute durant tout le temps que durerait celui-ci. Nous mentionnions que nous allions néanmoins prendre des notes tout au long de celui-ci, afin de pouvoir revenir éventuellement sur des aspects que nous souhaiterions approfondir.

Le formulaire de consentement (voir annexe 3) fut lu et signé par tous les jeunes latinos participant à l'étude avant de débiter l'entrevue. Une copie leur en était aussi donnée. Ce document visait à s'assurer du choix libre et éclairé du jeune à participer à la recherche, ce dont il témoigne en acceptant de signer le formulaire. Avant de signer le formulaire, le jeune avait l'opportunité de poser des questions sur l'entretien et l'étude afin de bien comprendre les modalités de sa participation à celle-ci.

Le formulaire de consentement contient plusieurs informations. Il présente l'étudiante en charge de la recherche et explique brièvement son objectif. Il explique en quoi consiste la participation du jeune à la recherche et mentionne que cette participation est volontaire et que l'interviewé peut arrêter l'entrevue quand il veut ou refuser de répondre à certaines questions. L'aspect de la confidentialité est mentionné ainsi que les modalités de retranscription des verbatim d'entretiens. Le jeune est averti qu'il ne doit en aucun cas révéler des noms de personnes et indiquer des dates et des lieux précis liés à des faits illégaux ou criminels à venir car, en apprenant le nom d'une victime ou d'une personne potentiellement en danger, l'intervieweur serait dans l'obligation d'en avertir les autorités. Enfin, une somme de 15\$ était remise au jeune latino afin de le remercier pour sa participation à la recherche.

2.6.3 La consigne de départ

L'entretien débutait par la consigne de départ suivante : « *J'aimerais que tu me racontes comment tu en es venu à fréquenter un gang de rue* ».

La consigne de départ ne devait pas être pré-structurante car elle devait permettre aux jeunes interviewés de s'exprimer librement tout au long de l'entretien. Nous avons choisi de faire des récits d'expériences, se rapportant plus spécifiquement à la période de fréquentation des gangs par le jeune, et non des histoires de vie¹⁶. Néanmoins, si le jeune abordait des aspects de sa vie antérieure au moment où il avait commencé à frayer avec les gangs de rue, nous ne l'empêchions pas de le faire car ces éléments pouvaient être importants dans la compréhension de la situation du jeune. Nous avons fait des relances tout au long de l'entretien pour explorer et approfondir certains aspects abordés par le jeune. Finalement, si le jeune n'abordait pas de lui-même certains thèmes ou sous-thèmes importants pour la recherche (voir grille d'entrevue à l'annexe 2), nous lançions les sous-consignes nécessaires vers la fin de l'entretien concernant son parcours et ses motivations à se joindre aux gangs de rue, son expérience au sein des gangs de rue ou ses perceptions quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amériques du Nord et Centrale. Par exemple, nous pouvions demander comme sous-consigne : qu'est ce que tu penses des gangs de rue dans ton pays d'origine? Dans quelle mesure les gangs de rue à Montréal ressemblent aux gangs de rue dans ton pays d'origine? Quels liens entretiens-tu avec ton pays d'origine?

¹⁶ Le *récit d'expérience* (ou histoire de vie segmentée ou topique) consiste à aborder avec le jeune un thème central et explorer avec lui les dimensions qui sont reliées à ce thème tandis qu'une *histoire de vie complète* porte sur la vie du jeune dans son ensemble (Pires, 1997).

2.6.4 La fiche signalétique

Une fiche signalétique (voir annexe 4) était remplie à la fin de chaque entrevue afin pouvoir ultérieurement bien préciser la constitution de l'échantillon aux fins éventuelles d'analyse. Les informations recueillies étaient nombreuses. Elles consistaient à connaître les renseignements suivants sur le jeune : l'âge, le lieu de naissance, la citoyenneté, le statut d'immigrant (s'il y avait lieu), la scolarité terminée, la scolarité en cours (s'il y avait lieu), les langues parlées dans la famille et avec les amis ainsi que le statut marital des parents. S'ajoutait à ceci la fratrie du jeune, si le jeune habitait encore chez ses parents et s'il y avait d'autres membres de sa famille en lien avec les gangs de rue. Le processus migratoire du jeune et de ses parents, s'il y avait lieu, y était aussi exploré. Enfin, nous avons abordé le processus d'affiliation du jeune (comment il a entendu parler des gangs en premier, l'âge de son premier contact avec les gangs, l'âge au moment de son affiliation et le temps passé dans les gangs) ainsi que quelques caractéristiques de son gang de rue (le nombre de membres, l'origine ethnique des membres du gang ...).

2.6.5 Le contexte entourant les entretiens

Chaque entretien fut tenu dans un endroit choisi conjointement par le jeune participant et l'intervieweur. Les entretiens furent enregistrés et les verbatim retranscrits par la suite. Puisque certains jeunes furent rencontrés dans les parcs ou en dehors des écoles, des entretiens ont eu lieu à l'extérieur. Nous avons alors parfois dû nous soumettre à certaines contraintes de milieu tels les sons ambiants reproduits dans les enregistrements et les interruptions par d'autres jeunes curieux qui venaient faire leur tour.

Notre première entrevue a été faite avec trois jeunes (Beto, Cesar et Leonardo) qui ont tenu à nous rencontrer en groupe, comme nous l'avons mentionné précédemment. Suivant cette entrevue, malgré sa pertinence, nous avons tout de même préconisé que les jeunes nous rencontrent seuls, ce qu'ils ont accepté de faire tout le reste des jeunes interviewés. Ils étaient tous intéressés par notre étude et, surtout, par le fait que nous nous intéressions à eux.

Parmi les jeunes interviewés, certains parlaient ouvertement de leur expérience dans les gangs et d'autres se montraient plus méfiants de peur qu'on rapporte leurs propos à la police. Nous respectons ceux qui ne voulaient pas révéler certains aspects de leur expérience. Nous avons décidé de ne pas aborder d'emblée les aspects criminels des gangs pour ne pas nuire à nos chances de créer un lien avec les jeunes et pour diminuer le plus possible leurs résistances à notre sujet. Nous n'abordions le sujet que si les jeunes en parlaient les premiers.

2.6.6 Les difficultés rencontrées sur le terrain

Les quatre plus grandes difficultés rencontrées sur le terrain sont la réticence et la disponibilité restreinte des intervenants, l'accessibilité des jeunes et les contraintes inhérentes au terrain même.

Certains intervenants se montraient très réticents face à notre étude surtout devant la requête qu'ils servent d'intermédiaires entre les jeunes et nous. Ils n'étaient pas tous à l'aise d'aborder les jeunes pour leur parler de notre étude, entre autres parce que plusieurs d'entre eux ne s'affichaient pas publiquement comme étant membres de gangs de rue. Des intervenants ont mentionné avoir peur d'affecter leur lien de confiance avec les jeunes s'ils leur parlaient de notre étude. Ces intervenants se sont, par contre, montrés ouverts à nous référer à d'autres qui seraient probablement plus intéressés à nous aider, ce qui porta fruit.

Nous pensions que la période de l'année, l'été, nous permettrait de rencontrer plus de jeunes, mais nous avons eu tort puisque c'était aussi le temps des vacances pour certains intervenants et un temps très occupé pour les autres. Nous n'avons donc pas réussi à rencontrer le nombre de jeunes voulu dans le temps prévu. En conséquence, notre terrain s'est étendu sur une année. Nous sommes très reconnaissante envers les intervenants qui ont pris le temps de nous aider malgré leurs horaires très chargés. Les jeunes, une fois identifiés, étaient eux, par contre, disponibles en tout temps.

Ce n'est pas tous les jeunes sollicités qui ont accepté de participer à notre recherche. Nous devons avouer que rencontrer un jeune qui accepte de participer tenait souvent du concours de circonstance : nous étions au bon endroit, au bon moment, avec un jeune qui avait l'intérêt et le temps pour participer à l'étude. Ceci s'appliquait surtout lorsqu'on utilisait la technique d'échantillonnage par « boule de neige » car, souvent, le jeune qu'on rencontrait par cette voie était un ami de celui avec qui on avait rendez-vous, qui était là par hasard et qui acceptait lui aussi de participer à notre étude sur le champ.

La raison du refus la plus fréquemment avancée par les jeunes était qu'ils disaient ne pas faire partie d'un gang.

En réalisant notre terrain dans la rue, nous avons fait face à certaines contraintes de terrain. Ainsi, nos entretiens avaient presque toujours lieu dans des endroits publics, parcs ou restaurants *fast-food*. Ceci étant, les enregistrements étaient alors, plus souvent qu'autrement, d'une mauvaise qualité sonore à cause des bruits ambiants. La prise de notes devenait d'autant plus importante lors de ces entrevues. Aussi, il a pu arriver que d'autres jeunes curieux viennent nous rendre visite alors que nous étions en cours d'entretien pour parler au jeune interviewé, interrompant du même coup l'entretien. Nous avons dû faire preuve de patience et nous adapter aux situations qui surgissaient. Nous l'avons fait, pensons-nous, avec un succès certain.

2.7 L'analyse des données

Afin de faciliter l'analyse des entretiens, nous les avons tous retranscrits intégralement au fur et à mesure qu'ils étaient complétés. Nous avons procédé à une première analyse verticale des six premières entrevues afin de repérer les thèmes principaux et d'effectuer des changements dans notre méthode de collecte des données, si nécessaire. Il était alors possible que des thèmes nouveaux, non prévus dans le canevas original de la recherche, surgissent. Nous avons, à ce moment, réorienté notre plan pour les entretiens qui suivaient, en nous basant sur les propos tenus par les jeunes. Par exemple, en cours de route, nous avons réalisé qu'Internet pouvait être pour certains jeunes un moyen important de communication à l'intérieur comme à l'extérieur du gang, ou encore que certains jeunes considéraient que les gangs n'étaient qu'une des sphères significatives de leur vie, la famille, l'école et la religion en étant d'autres.

Suite à cette première étape, nous avons continué de réaliser les analyses verticales des entrevues, au fur et à mesure qu'elles étaient retranscrites. Lors de ces analyses, nous avons accordé une attention particulière à la grille de thèmes préconçue afin d'analyser nos informations toujours selon le même cadre.

Nous avons finalement procédé à une analyse transversale (ou horizontale) des quatorze entretiens réalisés, nous permettant de mettre en relation les différents thèmes abordés par les interviewés. En comparant les entretiens entre eux, nous nous sommes attardée à faire ressortir les ressemblances ou dissemblances entre les témoignages des jeunes afin de rendre compte, le plus rigoureusement possible, des expériences vécues par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. Tout au long de notre analyse, nous avons voulu mettre à l'avant plan le point de vue des jeunes sur ce qu'il convient de considérer leur réalité.

2.8 Les limites et les forces de notre étude

Comme c'est toujours le cas, certaines limites sont inhérentes à cette étude. Notre plus grande préoccupation, avant de commencer l'étude, était la création d'un lien de confiance avec les jeunes qui allaient y participer, d'autant plus que tous les jeunes allaient être rencontrés dans la communauté et que nous avons été prévenue que plusieurs craindraient qu'on ait un lien avec la police, ce qui n'était pas le cas. L'emploi de la technique d'échantillonnage par « tri expertisé » a permis de rencontrer les jeunes par l'entremise d'intervenants de confiance, pour eux, facilitant d'autant notre premier contact avec les jeunes. Par contre, comme le mentionnaient Perreault et Bibeau (2003), la création du lien de confiance n'empêchait pas nécessairement le jeune de mentir ou d'omettre volontairement de fournir des détails importants sur son expérience avec les gangs ou d'autres sphères de sa vie.

Afin de faciliter la création du lien de confiance, nous avons aussi décidé d'exclure les activités criminelles des « 13 » et des « 18 » de notre étude à moins que les jeunes prennent eux-mêmes l'initiative d'en parler. Ceci est une limite importante de notre étude et ouvre la porte à une nouvelle étude, portant cette fois plus spécifiquement sur les activités criminelles des « 13 » et des « 18 » à Montréal et leurs liens possibles avec d'autres organisations criminelles. Malgré notre silence sur leurs activités criminelles, les jeunes étaient parfois réticents à répondre à certaines questions ou refusaient de le faire. Dans ces cas, nous respectons le désir du jeune et redirigeons l'entrevue sur une autre voie.

Une autre limite inhérente à notre étude concerne les critères d'échantillonnage. Puisque les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue étaient, au moment où nous réalisons notre terrain, difficiles à recruter, nous avons utilisé des critères d'échantillonnages plus larges et nous nous sommes basée sur l'auto-identification des jeunes pour les identifier comme fréquentant les « 13 » ou les « 18 », comme membre de la « 13 » ou de la « 18 » ou comme ex-membre de la « 13 » ou de la « 18 ». Nous avons aussi fait confiance aux intervenants qui identifiaient les jeunes qu'ils nous ont présentés à la « 13 » ou à la « 18 ». Il est donc probable que nous ayons rencontré des jeunes qui n'étaient pas réellement actifs dans la « 13 » ou dans la « 18 », mais qui fréquentaient plutôt ces gangs.

Dans un autre ordre d'idée, notons que, de prime abord, nous étions consciente que le fait de dédommager les jeunes qui participaient à notre étude pouvait être un inconvénient, l'argent pouvant influencer la nature de la participation des jeunes sollicités, qui l'auraient fait « pour l'argent ». Nous avons constaté que les jeunes nous parlaient tout de même ouvertement et que ceux qui ne voulaient pas participer à notre recherche refusaient malgré l'argent qui leur était offert.

Une autre limite à notre étude était le fait que de rencontrer les jeunes dans des endroits publics pouvait nuire au respect de l'anonymat et de confidentialité assuré aux jeunes participant à notre étude. Pour tenter de remédier à cette limite, nous avons toujours offert le choix aux jeunes de faire l'entrevue à l'endroit de leur choix. Donc les jeunes qui ne voulaient pas être vus en notre présence choisissaient l'endroit où se tiendrait l'entrevue en conséquence. La grande majorité des jeunes ne semblaient pas avoir cette crainte d'être vus en notre présence. La préoccupation qui était plus réelle dans leur cas semblait plutôt se rattacher à l'information qui serait fournie à leur propos dans le mémoire. Nous les informions alors que nous ferions en sorte qu'il ne soit pas possible pour les lecteurs du mémoire de les identifier, et ceci paraissait les rassurer.

Nous avons fait notre première entrevue avec trois jeunes qui avaient refusé de nous rencontrer individuellement. Ceci a pu causer une altération ou une omission le récit de chacun, ceci pour ne pas trop se dévoiler leurs « secrets » devant leurs confrères. Nous n'avons donc pas pu explorer en profondeur l'expérience vécue par chacun de ces jeunes dans les gangs. Par contre, une telle entrevue nous a permis d'observer la dynamique entre des jeunes d'un même gang qui discutaient entre eux de leurs expériences communes. En définitive, ils nous ont plutôt beaucoup parlé de leur gang et de leurs perceptions des « 13 » et des « 18 » à Montréal, ce qui fut très enrichissant dans notre compréhension du sujet.

Une autre considération qui tient aux limites de notre étude réside dans le fait qu'étant donné le nombre restreint d'entrevues réalisées, il est difficile de prétendre avoir atteint la saturation empirique¹⁷ pour tous les thèmes et sous-thèmes à l'étude. Nous n'avons en effet pas saturé tous les thèmes, certains étant plus complètement traités que d'autres. Ceci s'avère aussi être une force, car différents thèmes ont pu être explorés en profondeur, et nous avons apporté une certaine nouveauté par l'exploration de thèmes non prévus au départ car ils n'avaient pas été rencontrés dans la recension des écrits.

Avec un nombre limité d'entrevues, s'établissant à 14, il serait imprudent de prétendre pouvoir en arriver à une généralisation même limitée de nos résultats à l'ensemble de la population de jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. Afin de minimiser le plus possible la portée de cette limite, nous avons fait de notre mieux pour diversifier les quartiers d'où étaient issus les jeunes et pour rencontrer un nombre égal de jeunes appartenant à l'un ou l'autre des deux gangs « 13 » et « 18 ».

¹⁷ La *saturation empirique* est atteinte lorsque le chercheur juge qu'il n'apprendra rien de nouveau sur une dimension à l'étude en effectuant d'autres entrevues (Pires, 1997).

Nous sommes consciente que le fait de demander au jeune l'âge de son premier contact avec les gangs et l'âge de son adhésion peut comporter des différences perceptuelles entre les jeunes notamment dû au fait que l'affiliation à un gang ne se fait pas du jour au lendemain mais plutôt selon un processus graduel différent d'une personne à l'autre. Néanmoins, nous avons constaté qu'ils semblaient faire la différence entre leur premier contact avec les gangs et le moment de leur réelle adhésion aux gangs, le cas échéant. Ceci, surtout lorsque l'âge différait selon qu'il s'agissait du premier contact ou du moment d'adhésion aux gangs.

Tel que mentionné par plusieurs auteurs (Douyon, 1995; Hamel et coll., 1998; Gordon, 2001) au sujet de l'hétérogénéité grandissante des gangs de rue, nous devons faire attention de ne pas nécessairement associer les gangs latinos aux tendances observées en regard de l'univers des gangs, de manière générale. Nous avons donc pris ceci en considération en vérifiant auprès des jeunes eux-mêmes s'ils considéraient leur gang comme étant homogène ou hétérogène. Il s'agissait d'ailleurs là d'une des spécificités possibles que nous voulions sonder.

Notre connaissance de l'espagnol constitue incontestablement une force en regard de l'étude que nous avons réalisée. Ceci permettait en effet aux jeunes qui le souhaitaient de s'exprimer librement en espagnol ou en français lors des entrevues. Étant donné notre séjour passé au Honduras, dont il a été question en avant-propos, nous comprenions aussi le langage spécifique aux « 13 » et « 18 » qu'ils employaient parfois et les expressions centre-américaines qu'ils utilisaient.

Nous sommes persuadée que notre expérience de travail en prison avec la M-18 au Honduras et notre connaissance du phénomène des « pandillas » en Amérique Centrale, encore là surtout au Honduras, nous ont permis de mettre les jeunes plus facilement en confiance parce qu'ils avaient l'impression, dès le départ, que nous connaissions les « vrais » MS-13 et M-18 et que nous pouvions les comprendre lorsqu'ils nous parlaient de leur pays d'origine (ayant passé neuf mois au Honduras et visité le Nicaragua et le Guatemala).

Finalement, si cette étude présente des limites, elle n'en constitue pas moins l'une des premières démarches visant à comprendre plus spécifiquement l'expérience des jeunes latinos en lien avec les gangs à Montréal. Les résultats présentés au chapitre suivant lèvent donc le voile sur une réalité méconnue tout en ouvrant la porte à des études encore plus poussées sur le sujet.

Chapitre 3

L'expérience vécue par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal

Avant de commencer la lecture de ce chapitre, une mise en contexte est nécessaire quant à notre échantillon et à notre analyse. Les jeunes que nous avons interviewés sont tous des jeunes latinos ayant vécu une expérience en lien avec les gangs de rue, mais à des niveaux différents. Ce que nous entendons ici, c'est que les expériences des jeunes dans différentes sphères de leur vie (famille, école, religion et gangs de rue) peuvent différer sur plusieurs facettes : l'endroit géographique où ont eu lieu les diverses expériences qu'ils racontent, le processus migratoire qu'ils ont vécu et les expériences qui ont été les leurs avant et après l'immigration au Canada, la situation familiale du jeune, les contacts encore existants avec les membres de sa famille dans son pays d'origine et les voyages effectués pour les visiter, le degré d'implication du jeune dans les gangs, allant de la simple fréquentation à la désaffiliation, en passant par l'affiliation, et ce, dans son pays d'origine et à Montréal. Ce travail ne se veut pas une étude comparative entre les différents contextes de vie des jeunes en lien avec l'expérience des gangs, mais veut plutôt dresser un portrait d'expériences possibles puisque nous n'en sommes qu'à un stade d'exploration.

Dans cette optique, nous réitérons l'objectif général de cette étude qui est de comprendre les expériences vécues par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, selon leur point de vue, et d'explorer leurs perceptions et connaissances des gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale.

Dans le cadre de cette étude, nous ne nous livrerons aux comparaisons possibles, par exemple, entre un jeune ayant vécu son expérience entière au Canada et un jeune qui a vécu dans les gangs dans son pays d'origine. Malgré l'intérêt que peut présenter ce genre d'analyse, elle donnerait lieu à une étude complexe qui devrait tenir compte des situations sociopolitiques des pays d'origine des jeunes et des contextes sociaux et personnels dans lesquels ils vivent, ce qui dépasse largement le cadre du mémoire.

Notons que, selon ce qu'ils nous en disent, les jeunes interviewés appartiennent à deux gangs distincts : la « 13 » et la « 18 »¹⁸, autant à Montréal que dans leur pays d'origine, s'il y a lieu. À Montréal, les « 13 » s'identifient généralement aux *Crips* et les « 18 » aux *Bloods*. Par contre, nous avons dans notre échantillon un jeune latino « 18 » qui dit faire partie des *Crips*. Les « 13 » et les « 18 » à Montréal, aux États-Unis et en Amérique latine, malgré certaines ressemblances, ne se comparent pas vraiment entre elles étant donné, entre autres, les contextes sociopolitiques différents dans lesquels ils évoluent et l'ampleur du phénomène en Amérique Latine et aux États-Unis qui dépasse de loin ce que l'on observe à Montréal. On peut toutefois se demander s'il y a lieu de s'inquiéter de l'influence que pourraient avoir les développements extérieurs à Montréal sur la situation montréalaise, comme on l'a fait pour d'autres gangs (Hamel et coll., 2004).

3.1 Qu'est-ce qu'un gang de rue?

Il est important de faire le point sur ce qu'est un gang de rue selon les jeunes interviewés, ceci afin de pouvoir bien interpréter leurs propos. À un moment ou l'autre de l'entrevue, nous leur avons en effet demandé ce qu'était, pour eux, la définition d'un gang de rue pour vérifier si leur perception des gangs différait de la définition que nous avons retenue dans le cadre de cette recherche.

Pour commencer, deux jeunes mentionnent d'emblée que le gang c'est comme une famille. Dans le premier extrait, nous voyons que le gang peut être comme une famille sans remplacer la famille réelle. Dans le deuxième extrait, on comprend plutôt que le gang peut servir de substitut à la famille :

Ben un gang, je ne sais pas quoi dire, c'est comme ta famille, ben pas tellement mais comme. [Cesar, 17 ans]

(Mon gang) c'est de la famille. Ça été ma famille...quand ma mère m'a laissé tombé, ça été ma famille. [Inconito, 19 ans]

Ceci va dans le même sens que ce qu'avaient constaté plusieurs auteurs (Jankowski, 1991; Mathews, 1993; Spergel, 1995; Gordon : 2001; Reiboldt, 2001), à savoir que le gang peut être perçu par le jeune comme une nouvelle famille. Pedro vient toutefois nuancer ces propos en ajoutant que, contrairement aux amis, la famille sera toujours là ; s'il est en prison, c'est la famille qui viendra lui rendre visite, s'il est blessé, c'est la famille qui prendra soin de lui :

¹⁸ Nous utiliserons les noms « 13 » et « 18 » et non les noms MS-13 et M-18, tels que nous le retrouvons dans les écrits, pour parler des gangs émergents à Montréal, puisqu'à Montréal, nous ne pouvons associer les jeunes d'ici aux gangs aux États-Unis et en Amérique latine et que ces jeunes s'identifient eux-mêmes, habituellement, en utilisant seulement les chiffres.

La famille, c'est ton père ou ta mère qui va aller te voir quand tu es en dedans. Sérieux là...si jamais il t'arrive quelque chose, que t'es blessé ou t'es accidenté. C'est pas quelqu'un que tu vois et que tu fumes avec, que tu vas aller te voir et il va te dire : « ah je vais te loger, je vais te nourrir ». Tes parents ils vont toujours être là pour toi, ton père, ta mère, tout ça. [Pedro, 20 ans]

D'un autre côté, le gang peut être vu non pas comme une famille, mais simplement comme un regroupement de bons amis avec qui un jeune passe beaucoup de temps. Bryan signale la confiance qui existe entre les jeunes du gang. Pour lui, un gang est formé de bons amis en qui tu peux avoir confiance, qui vont te protéger et t'écouter :

Ben, pour moi un gang c'est, comme j'ai dit...pas une grande chose, mais comme quelque chose que je vis avec eux, je suis toujours avec eux. Une gang pour moi, c'est pas ma famille mais c'est des bons amis quand même. Ils sont là pour me protéger, ils sont là pour m'écouter, je peux leur faire confiance. C'est quand même une bonne affaire. [Bryan, 14 ans]

Poco Loco mentionne que la confiance est quelque chose qui se bâtit avec le temps. Il fait le lien entre la confiance qu'il a envers les membres de son gang et la protection qu'il lui apporte. Ainsi, c'est lorsqu'il a vu que son gang était prêt à le défendre qu'il a eu confiance en ses membres. Ceci serait facilité lorsque le gang regroupe des amis d'enfance laisse-t-il entendre :

C'est comme une clique où la personne a son *back-up*¹⁹. Une fois qu'un touche un gars, tout le monde vient. On chill ensemble, puis ils sont toujours là pour moi. Parce qu'au début je ne faisais pas confiance et j'ai vu qu'ils étaient *down pour moi*²⁰. Tsé je les connais depuis qu'on est petit. [Poco Loco, 14 ans]

Dans sa définition d'un gang, Pedro introduit la notion de respect. Il mentionne qu'un gang est un regroupement de personnes qui se respectent entre elles. Plus loin, il précise qu'un gang de rue, pour lui, est un groupe de jeunes âgés entre 16 et 23 ans qui vendent de la drogue et qui passent leur temps à boire, à fumer et à créer des problèmes à la société :

C'est un regroupement [...] de personnes qui se respectent entre eux. Qui veulent obtenir quelque chose ou qui ne veulent rien obtenir, rien du tout, juste pour passer le temps. [Pedro, 20 ans]

¹⁹ Traduction libre : Le jeune peut compter sur les autres membres de son gang pour le défendre.

²⁰ Traduction libre : Ils étaient toujours prêts à le défendre.

Gang de rue c'est la définition que tu donnes à un groupe de jeunes. Gang de rue c'est tous des jeunes dans la vingtaine. Ça peut être âgé entre 16, 17 jusqu'à 20, 23. Gang de rue qui font des problèmes, qui vendent de la drogue, qui font ci, qui font ça, qui passent leur temps à boire et à fumer tout le temps. Ça c'est une définition de gang de rue pour moi. Ouais, qui font des problèmes. Des problèmes à la société surtout là. [Pedro, 20 ans]

Dans le même ordre d'idées, Marcos mentionne aussi que les gangs sont là pour faire des problèmes, pour déranger le monde. Mais il ajoute que certains gangs sont là plutôt pour faire de l'argent :

Ma définition d'une gang ? Eh...ben comme je te dis, ça dépend car il y a des gangs qui sont là pour faire chier le monde, pour écoeurer le monde et il y a d'autre monde qui pensent pour faire de l'argent. Ils sont une gang, mais ils pensent plus à faire de l'argent. [Marcos, 22 ans]

Enfin, Pablo met l'accent sur la notion de territoire. Pour lui, un gang doit poser des actions pour sauvegarder son territoire. Il doit représenter son territoire :

Un vrai gang, comme je vous dis, il ne niaise pas. Il fait des choses...des vols [...] pour son territoire. Il doit représenter son territoire. [Pablo, 21 ans]

Globalement, les éléments de définitions amenés par ces jeunes laissent entendre qu'un gang serait comme une famille ou composé de bons amis en qui on peut avoir confiance. On trouverait de la protection à l'intérieur du gang et on se respecterait. Les gangs voudraient soit causer des problèmes à la société, soit faire de l'argent ou défendre leur territoire. Dans les définitions que nous avons proposées, en début de mémoire, les mots *criminalité* et *violence* reviennent systématiquement. Nous tenterons de voir plus tard l'importance que peut prendre la criminalité dans les gangs aux yeux des jeunes latinos ayant participé à l'étude, mais retenons le fait intéressant que cette dimension est absente de leur « définition » du gang de rue. C'est plutôt l'idée du groupe et de sa signification qui ressort.

3.2 Les gangs de rue composés de Latinos à Montréal, au Mexique et en Amérique Centrale : ce qu'en pensent les jeunes

On se doit de présenter ici ce que les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal participant à notre étude pensent des gangs de rue en Amérique Centrale et au Mexique et plus spécifiquement des « 13 » et « 18 ». Les jeunes connaissent-ils réellement l'origine des « 13 » et « 18 » ? Pourquoi les « 13 » s'identifient-ils aux *Crips* et les « 18 » principalement aux *Bloods* à Montréal ? Est-ce la même chose en Amérique Centrale et au Mexique ?

Selon des jeunes, la « 13 » et la « 18 », à Montréal, seraient des imitations de ces gangs aux États-Unis, en Amérique Centrale et au Mexique. Les jeunes nous ont aussi parlé de leurs perceptions de la situation en Amérique Centrale quant à la pauvreté, la violence, les tatous qu'arborent les jeunes de gangs ainsi que du traitement des policiers envers les jeunes membres de gangs.

3.2.1 L'origine de la MS-13 et de la M-18

Tous les auteurs s'entendent pour dire que les gangs de rue composés de Latinos, spécifiquement la MS-13 et la M-18 dans notre cas, ont pris naissance à Los Angeles, aux États-Unis (Vigil, 1988, 1990; Vigil et Long, 1990; Landre, Miller et Porter, 1997; Waters, 1999; Shelden et coll., 2001; Andino Mancias et coll., 2002; Balencie et de la Grange, 2005), dans les années 1960 pour la M-18 (Haut et Quéré, 2001; Revelli, 2004; Delaney, 2006) et dans les années 1980 pour la MS-13 (Grascia, 2004; Delaney, 2006). Ces deux gangs auraient, par la suite, migrés jusqu'aux différents pays de l'Amérique Centrale, spécialement dans les années 1990, entre autres à cause des déportations massives dans leurs pays d'origine de jeunes latinos possédant un casier judiciaire aux États-Unis (Haut et Quéré, 2001; Andino Mancias et coll., 2002). Ce n'est pas tous les jeunes participant à notre étude qui connaissaient l'origine de la « 13 » et de la « 18 » qu'ils disent fréquenter ou auxquels ils disent appartenir. Des jeunes n'en ont tout simplement pas parlé tandis que d'autres ont répondu qu'ils ne connaissaient pas l'origine de leur gang. Parmi les jeunes qui ont mentionné connaître cette origine, plusieurs semblaient avoir de bonnes connaissances sur le sujet qui rejoignaient le portrait fait par les chercheurs. Nous n'avons toutefois pas vérifié la source d'information des jeunes sur les gangs.

Ainsi, Marcos mentionne que la MS-13 et la M-18 ont pris naissance avec les *chicanos* qui sont nés à Los Angeles :

Ben (la MS-13 et la M-18) ça vient de LA (Los Angeles), ça vient de là-bas, des *chicanos*, des Latinos qui sont nés là-bas. [Marcos, 22 ans]

Tout comme Marcos, pour Christopher, les gangs de rue composés de Latinos auraient émergé à Los Angeles avec les *chicanos* qui auraient pris leur influence des *pachucos*. Il rajoute que c'est lorsque les États-Unis ont commencé à déporter les jeunes membres de gangs dans leur pays d'origine (Salvador, Mexique, Guatemala) que les MS-13 et les M-18 ont débuté leurs activités dans ces pays d'Amérique Centrale. La MS-13, connu originalement sous le nom des « Mara Salvatrucha », aurait surtout pris de l'ampleur au Salvador en premier lieu suite aux déportations initiées par les États-Unis vers le Salvador, raconte Christopher :

La vérité c'est que ça commencé à Los Angeles. Avec les personnes qu'on appelle les *chicanos*. Ça commencé comme ça là-bas (aux États-Unis). Parce qu'avant, au début, ils (les membres de gangs) s'habillaient comme on appelait les *pachucos* et ils voulaient s'habiller comme eux mais à la mode. Ils ont changé et ils ont commencé à mettre des vêtements comme les *Dickies* et ensuite quand l'immigration a commencé à les attraper et les remettre dans leur pays, au Salvador, au Mexique et au Guatemala, ils ont commencé les gangs de rue plus fort avec la mafia. Puis après ça ils sont partis au Guatemala, au Salvador et là ils ont commencé à faire des gangs...des gangs de la « 18 » et d'autres se sont faits de la « 13 ». Puis la « 13 » a commencé plus au Salvador. Là-bas c'est pas « 13 » mais c'est la « Mara Salvatrucha » (aussi appelé « MS »). [Christopher, 18 ans]

De son côté, Ricardo mentionne aussi que la M-18 a commencé aux États-Unis sur la *Eighteen Street*. Pour lui, ce gang serait arrivé au Guatemala lorsque certains de ses membres actifs aux États-Unis auraient été renvoyés dans leur pays suite à leur arrestation. Ricardo ne connaît toutefois pas l'origine de la MS-13 :

La « 18 », ça commencé supposément aux États-Unis. C'est du monde de mon pays (le Guatemala), c'est des immigrants aux États-Unis. Là ils disaient qu'y avait une rue qui s'appelait la *Eighteen Street*. Là y'ont commencé à faire ça. Là y'ont dit : « Ah y'a des « 13 » là-bas. Pis on, on s'aime pas ». Là après la police l'ont pris (les membres de gangs), pis y l'ont déporté à Guatemala pis là ça commencé (au Guatemala) la « 18 ». [...] C'est à cause des États-Unis, c'est là que ça commencé la « 18 ». Mais je sais pas pourquoi les « 13 », pourquoi c'était les « 13 »... [Ricardo, 17 ans]

Pour les jeunes qui ont parlé de l'origine de la MS-13 et de la M-18, l'origine de la MS-13 ou des « Mara Salvatrucha » serait principalement associée aux Salvadoriens. Bryan, par exemple, mentionne que les *Bloods* et les *Crips* sont de Los Angeles et que la MS-13 ou « Mara Salvatrucha » aurait pris origine au Salvador :

Bloods pis *Crips* ça a commencé à Los Angeles. Puis la « 13 » c'est venu du Salvador. Avec la « MS », « Mara Salvatrucha ». [Bryan, 14 ans]

Carlos est aussi d'avis que la MS-13 et la M-18 ont pris naissance au Salvador, pour ensuite se déplacer vers le Mexique et se retrouver maintenant partout dans le monde :

Les « 13 » se sont formés au Salvador, puis la « 18 » aussi, mais où il y en a le plus, c'est au Mexique. Ça l'a commencé à se former là, puis après c'est arrivé partout dans le monde. Puis les « 13 », ça a commencé vraiment au Salvador. Ça commencé là. Après ça commencé aux États-Unis, puis c'est venu ici (à Montréal). Puis là maintenant y'en a partout dans le monde je crois. [Carlos, 16 ans]

Une confusion semble ici prendre place chez les jeunes : certains croient que la MS-13 proviendrait du Salvador probablement dû au fait que le gang était, à l'origine, composé principalement de Salvadorien nouvellement immigrés aux États-Unis. Encore aujourd'hui, et même à Montréal, la « 13 » seraient principalement associés aux Salvadoriens.

Nous observons que les jeunes qui ont immigré au Canada à un âge plus avancé auraient une meilleure vision de ce qu'est la réalité des gangs dans leur pays d'origine et la véritable origine de la MS-13 et de la M-18 décrite par nombre d'auteurs. Les jeunes nés au Canada ou qui auraient moins de contacts avec leur pays d'origine auraient, pour leur part, une plus faible connaissance de l'origine de la MS-13 et de la M-18.

3.2.2 Les « 13 » et les « 18 » à Montréal

3.2.2.1 Qu'en est-il des liens avec les *Bloods* et les *Crips* ?

Ces deux groupes, *Bloods* (*bleus*) et *Crips* (*rouges*) ne font pas l'objet de notre étude en tant que tel, mais nous ne pouvons passer à côté puisque tous les jeunes latinos « 13 » ou « 18 », interviewés, s'identifient aussi aux *Crips* ou aux *Bloods*. Selon les jeunes, les MS-13 et les M-18 ne s'identifieraient pas aux *Crips* et aux *Bloods* en Amérique Centrale ou au Mexique, deux groupes qui paraissent d'ailleurs absents dans ces parties du continent. Aucun jeune n'a abordé la situation dans le reste du Canada ou aux États-Unis. Tous s'entendent en effet pour dire que la MS-13 et la M-18 en Amérique Centrale n'ont pas de couleurs :

À Montréal la « 13 » est *bleue* et la « 18 » est *rouge* mais ça n'a rien à voir. Au Mexique, ça n'a rien à voir. Il y a des « 18 », il y a les « 13 », mais ça n'a rien à voir avec les couleurs. Là-bas, les *pandilleros* portent le bandeau de n'importe quelle couleur. Je ne sais pas pourquoi à Montréal ils portent des couleurs.²¹ [Miclo, 18 ans]

Là-bas (au Guatemala), ils ne portent pas de bandeaux²². Ici (à Montréal), c'est comme si tu as un bandana bleu tu es « 13 » et si tu as un bandana rouge tu es « 18 ». Là bas, c'est pas les *Crips* et les *Bloods*. [...] Là-bas il n'y a pas de couleur. [Christopher, 18 ans]

²¹ Version originale: "La "13" es azul y la "18" es rojo pero eso tiene nada que ver. En Mexico eso tiene nada que ver, hay "18", hay "13" pero no hay nada que ver con los colores. Alla los pandilleros usan el bandana n'importe quelle color. Aqui no se porque tienen colores." [Miclo, 18 ans]

²² Version originale : "Alla no usan bandanas" [Christopher, 18 ans]

La gang de nos pays d'Amérique Centrale et puis du Sud, c'est la « MS » puis ils n'ont pas de couleur. Mais là-bas, aux États-Unis, c'est les *Crips* et *Bloods*, les *bleus* et les *rouges*. Donc eux oui, ils ont leur couleur. [Bryan, 14 ans]

Pour certains des jeunes latinos ayant participé à l'étude, s'associer aux *bleus* ou aux *rouges* ne signifierait pas seulement s'associer aux *Crips* ou aux *Bloods*. Ces jeunes portent en effet une importance particulière à la couleur du drapeau de leur pays d'origine. Pour eux, la couleur *bleue* est la couleur qui représente avant tout les Latinos puisque c'est la couleur prédominante sur la plupart des drapeaux des pays de l'Amérique Centrale. C'est ce que mentionne Pedro, un « 13 » *Crips*. Pour lui, le bleu a deux significations : d'un côté, il représente les *Crips* et, d'un autre côté, il représente les Latinos. Ce n'est par ailleurs pas une surprise quand Pedro mentionne ne pas aimer les Latinos qui sont *Bloods*. Les Latinos « 18 » *Bloods* représentent, pour lui, des ennemis pour trois raisons : parce qu'ils sont « 18 », parce qu'ils sont *Bloods* et parce qu'ils ne représentent pas les Latinos en ne portant pas la couleur bleu :

(Le bandeau *bleu*) veut dire *Crips*. Mais dans le fond, tout Latino qui se respecte va porter le bandeau *bleu*. Quelqu'un qui porte un bandeau *rouge*...c'est comme un traître à cause qu'on associe ça surtout aux couleurs de nos drapeaux. [...] Un Latino, il va jamais s'habiller avec un bandeau *rouge* parce que c'est nos ennemis. C'est nos ennemis en voulant dire que les cinq pays d'Amérique Centrale, leur couleur c'est le *bleu*. Vous avez déjà remarqué que la plupart des pays de l'Amérique Centrale c'est tous des drapeaux bleus ? Il y a juste le Pérou qui a le drapeau rouge. [Pedro, 20 ans]

Pedro mentionne aussi que les Péruviens seraient plutôt *Bloods* puisque leur drapeau est rouge et blanc. Ricardo est aussi de cet avis. Lui, qui était un « 18 » *Bloods*, mentionne que les Péruviens seraient *Bloods* et les Salvadorien *Crips* à cause des couleurs de leurs drapeaux respectifs :

Parce que y'avait plus de Péruviens qui venaient (à Montréal) puis, vous savez que (le drapeau du) Pérou c'est : rouge, blanc, pis rouge. D'abord eux y'ont décidé : « ben nous on va être *Rouge* ». Puis Salvador, c'est à cause du bleu...à cause de leur drapeau là. C'est comme ça. [Ricardo, 17 ans]

Si la couleur des Latinos est le *bleu*, pourquoi la plupart des Latinos qui sont « 18 » s'identifient-ils aux *Bloods* à Montréal, peut-on se demander. Nous venons de voir que les Péruviens seraient *Bloods* à cause de la couleur de leur drapeau, mais Poco Loco, un « 18 » *Bloods*, donne une autre explication. Il ne nie pas que le bleu soit la couleur qui représente les Latinos, puisque sa mère est d'origine Panamienne. Il mentionne plutôt, qu'à Montréal, les « 18 » sont associé aux *Blood* parce qu'ils partagent le même quartier qu'eux :

Parce qu'on habite tous (les « 18 ») dans le coin *rouge*. Faque on est tous *rouge*, puis on est alliés avec les Noirs, les *Bloods*. [Poco Loco, 14 ans]

En continuité, Martin souligne que les « 18 » se seraient associés aux *Bloods* parce que les « 13 », leurs ennemis, s'identifiaient déjà aux *Crips* :

(Les « 18 » sont *rouges*) Parce que c'est les « 13 » qui sont *bleus* pis c'est eux comme qui avaient choisi la couleur avant. On pouvait pas être une autre couleur. Je sais pas si vous comprenez? [...] (Certain « 18 » sont *bleus*) mais pas vraiment. Y'en a je le sais qui sont *bleus* à cause de leur pays... à cause de leur drapeau, plein de choses comme ça, mais la majorité...c'est *rouge*. [Martin, 15 ans]

Avec les propos tenus par les jeunes « 13 » et « 18 » interviewés, nous réalisons que leur association avec les *Crips* ou les *Bloods* serait une association plutôt territoriale, surtout pour les « 18 » qui se seraient associés aux *Bloods* parce qu'ils partageaient les mêmes quartiers comme le mentionnaient Poco Loco et Martin. Il est toutefois aussi possible, semble t-il, qu'un jeune soit un « 18 » *Crips*. Pour Simon, le fait de s'identifier aux *Crips* ne signifie pas nécessairement s'identifier aux *Crips*, mais surtout au bleu pour Latino :

Bleu c'est plus une couleur pour nous différencier (les Latinos), tu comprends? Mais moi, je représente pas le fait d'être *Crips*. Tu comprends, juste le *bleu*...c'est ma couleur latino. La couleur des Latinos a toujours été *bleue*. [Simon, 15 ans]

Pour Simon, il est possible d'être à la fois « 18 » *Crips* et être allié avec les « 18 » *Bloods*, donc ennemi des « 13 » *Crips*. En fait, l'association aux couleurs serait secondaire pour Simon, l'association aux « 18 » passant avant tout.

3.2.2.2 Une imitation des gangs des États-Unis et en Amérique Centrale

Le mot « imitation » est souvent revenu dans les entrevues avec les jeunes participant à notre étude. Ils l'utilisaient surtout pour signifier que les gangs à Montréal seraient une imitation des gangs actifs aux États-Unis et en Amérique Centrale, le médium de communication sur lequel se baserait surtout les jeunes pour créer leur image des gangs étant la télévision :

La « 18 », c'est à cause des films là...les films latinos : *Blood In Blood Out*, *American Me*. Depuis ce temps-là, y voulait (les jeunes à Montréal) refaire les mêmes affaires. [Ricardo, 17 ans]

Ici, c'est des jeunes. Ils regardent des films et ils pensent qu'ils vont être forts comme les gens dans les films. [...] Ils imitent les films. Ils imitent les chandails. Ils imitent les affaires (de gangs) aux États-Unis. [Inconito, 19 ans]

Ainsi, pour Ricardo et Inconito, les jeunes dans les gangs à Montréal seraient une imitation de ce qu'ils voient dans les films. Par exemple, les films *Blood In, Blood Out : Bound by Honor* (1993) et *American Me* (1992), qui sont des films sur les Latinos dans les gangs de rue aux États-Unis, serviraient de modèles pour des jeunes latinos à Montréal. Inconito souligne que les jeunes à Montréal imiteraient entre autres l'habillement des membres de gangs aux États-Unis. Marcos est aussi de cet avis :

On (les jeunes à Montréal dans les gangs) essaye de pogner la même culture de là-bas. Les mêmes choses, les mêmes pantalons, les mêmes shoes, les mêmes chandails, les mêmes tatous. C'est ça. [Marcos, 22 ans]

Les « 13 » et les « 18 » à Montréal imiteraient aussi ce qu'ils voient dans leur pays d'origine. Jesus mentionne toutefois qu'un jeune qui essaierait de faire comme son père ou son oncle, qui étaient dans les gangs dans leur pays d'origine, ne réussirait pas réellement puisqu'il ne connaît pas la réalité des gangs dans ces pays étant né à Montréal :

Les Latinos qui sont ici dans les gangs ils essayent de faire comme dans nos pays, comme nos descendants, disons nos pères, nos oncles et tout ça. Sauf qu'on peut pas dire qu'ils réussissent vraiment parce qu'ils ont pas vraiment vécu là-bas tu comprends ? Eux-autres, ils sont nés ici et ils ont entendu parler de là-bas : « oh là-bas c'est comme ça et on va faire la même chose ici ». [Jesus, 16 ans]

Il existerait en effet une différence, selon les jeunes participant à notre étude, entre les membres de gangs nés dans leur pays d'origine qui connaîtraient la réalité des gangs là-bas et les jeunes nés à Montréal et n'ayant jamais vécu une expérience en lien avec les gangs dans leur pays d'origine. Pablo va jusqu'à dire que les gangs, à Montréal, ne seraient pas des vrais gangs et ne seraient qu'une pâle imitation des gangs en Amérique Centrale. Selon lui, les jeunes à Montréal ne savent pas réellement comment sont les gangs dans ces pays :

Ici, c'est même pas des gangs là. Ils ont juste su que là-bas au Salvador, au Honduras ou au Mexique, là-bas il y a des gangs et ils ont dit : « ok, on va en faire nous aussi là », mais ils ne savent même pas comment ça marche. [Pablo, 21 ans]

Fak je pense qu'il n'y a pas de gang, comme je t'ai dis, c'est juste une illusion...une illusion de dire que c'est une gang. C'est juste pour montrer que je suis fort. Mais c'est pas ça. Une gang doit protéger son territoire. C'est ça qui font pas ici à là-bas. Là-bas on se bat pour quelque chose. Là-bas on se bat pour le quartier. Ici on se bat juste pour montrer qui est le plus fort de qui.
[Pablo, 21 ans]

Pablo ajoute que les gangs à Montréal sont une illusion et qu'ils n'existent pas réellement comme ils peuvent exister en Amérique Centrale. Un « vrai » gang, selon lui, doit protéger son territoire, comme le font les gangs en Amérique Centrale, alors qu'à Montréal, les gangs ne feraient que se battre pour établir qui est le plus fort.

Miclo va dans le même sens que Pablo en soulignant que les jeunes Latinos membres de gangs qui sont nés à Montréal ne seraient que des *wannabes* parce qu'ils ne connaissent pas la vraie réalité des MS-13 et des M-18 dans leur pays d'origine. Il signale que ces jeunes *wannabes* copieraient les membres de gangs qu'ils verraient à la télé, et s'habilleraient comme eux :

Un vrai (membre de gang) va faire ce qu'il a à faire et un *wannabe* ne fait que parler. Le *wannabe* veut copier ce qu'il voit à la télé. Il voit à la télé comment ils sont habillés (les membres de gangs de rue) et il veut s'habiller pareil. Ça c'est un *wannabe*. [...] Ceux qui sortent de leur pays sont ceux qui connaissent (réellement les gangs de rue). Ceux qui naissent ici, ils ne savent rien.²³ [Miclo, 18 ans]

Spergel (1995) mentionne que les *wannabes* sont des jeunes qui imitent les membres de gangs de rue et, par conséquent, qui seraient des membres potentiels de gangs. De même, pour Miclo, un *wannabe* serait un jeune qui est membre des gangs « 13 » ou « 18 » à Montréal, mais qui imite les membres des mêmes gangs aux États-Unis et en Amérique Centrale.

Selon les jeunes interviewés, les « 13 » et les « 18 » à Montréal seraient donc, pour la plupart, des *wannabes* voulant imiter les MS-13 et les M-18 aux États-Unis, en Amérique Centrale et au Mexique. Ces jeunes ne nient toutefois pas la possible existence de « vrais » membres de gangs MS-13 et M-18 qui auraient immigré au Canada et qui seraient aussi actifs dans les gangs à Montréal :

²³ Version originale : « Un verdadero va a hacer lo que va a hacer y un *wannabe* no mas que habla. Un *wannabe* como quiere copiar lo que ve en la tele y ve a la tele como estan vestidos y se quiere vestir asi. Eso es un *wannabe*. [...] Los que salen de sus paises, son los que conocen. Por los que nacen aqui no, no saben nada. » [Miclo, 18 ans]

Je connais plein de mes amis que leurs familles viennent d'arriver de leur pays, puis d'autres qui viennent d'arriver des États-Unis puis j'en vois et ils me voient chaque jours là. J'en vois tatoué dans le front puis toute ces affaires là faque ça va sûrement changer vite. [...] Comme au Salvador il y a une gang qui s'appelle la « mara salvatrucha » puis ici il y en a mais c'est des gars de 15 ans, 16 ans, c'est pas ce qu'on dit des vrais tu comprends ? Mais j'en ai vu qui sont arrivé de là-bas qui ont 25 ans, 30 ans, des adultes de 35 ans qui sont tatoués partout de « MS », « 13 ». [Jesus, 16 ans]

Enfin, les jeunes pourraient imiter les gangs dans leur pays d'origine non seulement quand ils ne connaissent pas la réalité des gangs dans leur pays, comme le soulignent Jesus et Pablo, mais l'imitation pourrait aussi venir de jeunes qui connaissent la réalité des gangs dans leur pays d'origine parce qu'ils l'ont vécue. Ceux-ci seraient plutôt des jeunes voulant calquer leur gang à Montréal sur ce qu'ils connaissent déjà suite à leur expérience dans leur pays d'origine.

3.2.3 La situation en Amérique Centrale et au Mexique, selon les jeunes

Cette section donne un bref aperçu de ce que pensent les jeunes latinos participant à notre étude des situations sociales dans lesquelles vivent les membres de gangs de rue dans leur pays. Ces jeunes interviewés nous ont fait part de leur perception de la pauvreté dans leur pays d'origine et du lien possible entre la pauvreté et les gangs en Amérique Centrale et au Mexique. Nous avons aussi abordé la violence qui existe dans ces pays et nous sommes attirés sur les tatous qu'arborent la majorité des membres de gangs de rue là-bas.

3.2.3.1 La pauvreté : une explication des gangs en Amérique Centrale selon les jeunes

Il est connu que les pays d'Amérique Centrale sont des pays pauvres. Le taux de pauvreté atteindrait 45,8% de la population au Nicaragua (Saldomando, 2005), 52,0% au Salvador (Blanca, 2004) et 71,6% au Honduras (Saldomando, 2005). Il n'est donc pas étonnant que les jeunes, lorsqu'on leur demande de parler de leur pays, nous mentionnent avant tout que les gens qui y vivent sont très pauvres. En fait, la différence entre les conditions de vie, spécialement la pauvreté des gens à Montréal et en Amérique Centrale, semble frappante pour les jeunes participant à notre étude, les résidants d'Amérique Centrale vivant dans des conditions beaucoup plus précaires que ceux de Montréal, selon ces jeunes. Dans ce sens, un des souvenirs qu'Inconito a de ses années vécues au Salvador est le fait que dans ce pays il y a beaucoup de pauvreté :

Dans mon pays (le Salvador) il y avait beaucoup de pauvreté. [Inconito, 19 ans]

L'extrême pauvreté présente dans les pays d'Amérique Centrale serait, pour les jeunes latinos participant à notre étude, la raison principale pour laquelle les jeunes joindraient les gangs de rue dans ces pays. Simon mentionne qu'au Guatemala, son pays d'origine, les jeunes entrent dans les gangs pour faire de l'argent parce qu'ils sont pauvres :

Là-bas (les gangs) c'est plus pour gagner leur argent. [...] Parce qu'y sont pauvres. [Simon, 15 ans]

Le besoin d'argent serait donc un motif justifiant l'adhésion des jeunes aux gangs en Amérique Centrale et au Mexique. Cette justification va même plus loin. En fait, le besoin d'argent expliquerait des actes de violence allant jusqu'au meurtre, selon Inconito qui raconte, qu'au Salvador, les jeunes doivent voler ou même tuer pour manger. Il compare la situation des jeunes dans les gangs au Salvador à celle des jeunes dans les gangs à Montréal : les jeunes dans les gangs à Montréal n'auraient pas besoin de voler pour manger mais voleraient plutôt pour payer leur consommation de drogues, estime t-il :

Faut que tu tues pour manger dans mon pays. Il faut que tu voles pour manger. Ici il faut pas que tu voles là. Ici si tu veux manger...ici c'est différent. C'est du monde qui prend beaucoup de drogues et c'est pour ça qu'ils volent, mais ils vont pas voler pour manger. Là-bas si tu voles pas, tu manges pas, ou si tu travailles pas. [Inconito, 19 ans]

Ricardo est d'accord avec Inconito. Il expose la situation de son cousin au Guatemala qui aurait déjà tué quelqu'un parce qu'il avait besoin d'argent pour manger. Il soutient que cet acte commis par son cousin n'était pas pour faire du mal, mais parce qu'il devait survivre :

Mes cousins (dans les gangs au Guatemala) m'ont dit que quand y tuaient quelqu'un, parce que lui y'avait deux larmes²⁴, il a tué deux personnes. [...] Il m'a dit qu'y fait pas ça pour le mal. Y fait ça pour son bien. Parce qu'y dit qu'y avait besoin de l'argent. Y faisait ça parce qu'y lui disait : « Ah tu me tues ce gars-là, je te donne tel, tel argent ». Là y le faisait, mais y se disait qu'y faisait pas ça pour le mal. Y faisait ça pour le bien, pour vivre. Y voulait pas tuer du monde. [Ricardo, 17 ans]

²⁴ Nous parlerons de la signification de la larme dans la section portant sur les tatous.

On observe donc que des participants à notre étude justifient l'extrême violence des jeunes dans les gangs en Amérique Centrale par la pauvreté dans laquelle ils vivent. Ils paraissent par ailleurs capables de faire la part des choses lorsqu'ils envisagent la situation des gangs à Montréal, considérant que les jeunes ici n'auraient pas les mêmes conditions de vie que ceux en Amérique Centrale et, surtout, que le besoin de survie ne serait pas aussi présent.

Miclo, lui aussi, note que non seulement les jeunes dans les gangs au Mexique vivent dans la pauvreté, mais il ajoute qu'ils vivent aussi beaucoup de discrimination de la part de la société mexicaine. Ces jeunes mexicains membres de gangs de rue ne pourraient pas se trouver un travail à cause de leur habillement, leurs tatous ou leurs boucles d'oreilles. En fait, leur apparence physique les associant aux gangs de rue les exclurait, du fait même, de la société. Miclo poursuit en indiquant que les jeunes montréalais ne vivraient pas cette exclusion face au travail, leur apparence étant plus acceptée dans notre société québécoise. Selon Miclo, les jeunes membres de gangs de rue à Montréal n'auraient pas de raisons valables pour être dans les gangs ; contrairement aux jeunes au Mexique; les jeunes à Montréal auraient de l'argent parce qu'ils peuvent travailler :

Normalement, au Mexique, ceux qui sont des membres de gang de rue sont défavorisés, des gens pauvres. C'est difficile pour un membre de gangs de rue là-bas de se trouver un travail à cause de la manière qu'il s'habille, ses tatous. Ils sont très discriminés, c'est pour ça qu'ils volent. Ici, si tu es habillé en *gangster*, tu peux trouver du travail. Si tu as des tatous tu peux trouver du travail. Si tu as des boucles d'oreilles tu peux trouver du travail. C'est pour ça que je vois une grosse différence (entre les gangs ici et au Mexique). Ici, les gens qui ont de l'argent veulent être des *gangsters*, ça n'a rien à voir avec là-bas. Ici ils sont riches et croient être des *gangsters*.²⁵ [Miclo, 18 ans]

Ricardo est aussi d'avis que des jeunes se joindraient aux gangs au Guatemala pour une question de survie. Par contre, il ajoute que cette adhésion aux gangs pourrait aussi répondre à l'attrait pour l'argent facile. Contrairement à Miclo, Ricardo estime que les jeunes dans les gangs pourraient se trouver un travail, mais qu'ils feraient plutôt le choix de rester dans la rue, de vendre de la drogue, de voler ou même de tuer pour faire de l'argent facilement :

²⁵ Version originale: « Normalmente en Mexico, ellos que son pandilleros son ellos de bajo recursos, gente pobre. Para un pandillero es difícil encontrar trabajo por la forma de vestirse y por los tatuajes que tiene, son muy discriminados y por eso están robando. Aquí está vestido en *gangster* puedes conseguir trabajo. Tienes tatuajes y puedes conseguir trabajo. Tienes arretes y puedes conseguir trabajo. Por eso que lo veo mucha diferencia. Aquí la gente que tiene dinero quiere ser *gangster*, hay nada que ver. Aquí son ricos y se crean *gangster*. » [Miclo, 18 ans]

Là-bas, (être dans les gangs) c'est pour survivre parce que dans nos pays on est pauvre. Là y veulent avoir de l'argent. [...] Là-bas au Guatemala tu peux te trouver une job, mais eux y veulent pas, y veulent l'argent facile. Pis eux y'ont trouvé la rue pis c'est vendre la drogue ou tuer du monde ou voler du monde.
[Ricardo, 17 ans]

Malgré quelques divergences entre les perceptions des jeunes, tous ont nommé la pauvreté comme étant une raison pour laquelle les jeunes, dans leur pays d'origine, se joindraient aux gangs. Le besoin d'argent est aussi présenté comme un facteur justifiant l'extrême violence, plus souvent utilisée par les jeunes d'Amérique Centrale et du Mexique pour arriver à leurs fins. Faux (2006), dans son livre, mentionne toutefois que ce ne serait pas tant la pauvreté qui serait à l'origine des gangs de rue en Amérique Centrale que l'exclusion sociale que vivent les jeunes, ce qui rejoint l'opinion formulée par les jeunes de l'échantillon.

3.2.3.2 Le niveau de violence

Les pays de l'Amérique Centrale sont reconnus pour leur haut taux de criminalité et de violence. La violence serait en hausse au Salvador, au Honduras, au Guatemala et au Nicaragua (Thomas, Youngman et Cann, 2006)²⁶. Au Honduras seulement, Casa Alianza (2006b) a répertorié, depuis 1998, 3351 meurtres de jeunes âgés de 23 ans et moins, les victimes étant majoritairement des hommes, tués avec une arme à feu par quelqu'un d'inconnu. Les jeunes ayant participé à notre étude ont soutenu le fait que les Centre Américains et les Mexicains vivent dans des conditions pouvant être qualifiées d'extrême violence. Jesus signale, qu'au Panama, « c'est vraiment dangereux » en comparaison avec ce qu'il connaît de Montréal parce qu'à tous les soirs, lorsqu'il est allé visiter ses cousins au Panama, il entendait au moins un coup de feu. De leur côté, Jesus, Poco Loco et Inconito précisent comment les situations sont différentes entre Montréal et l'Amérique Centrale. En fait, la situation des gangs de rue, selon ces jeunes, est beaucoup plus sérieuse en Amérique Centrale qu'à Montréal :

Ici c'est plus calme que là-bas. Là-bas (au Panama) il y a au moins 20 morts en une journée. [Poco Loco, 14 ans]

²⁶ Thomas et coll. (2006), dans l'atlas encyclopédique mondial 2006, ne donnent pas le taux d'homicide par 100 000 habitants pour ces pays (Salvador, Honduras, Guatemala et Nicaragua) mais ce taux s'élèverait à 37 meurtres par 100 000 habitants au Honduras (Casa Alianza Honduras, 2006a). En guise de comparaison, ce taux d'homicide est de 70 par 100 000 habitants en Colombie, de 14 par 100 000 habitants au Mexique, de 6 par 100 000 habitants aux États-Unis et de 4 par 100 000 habitants au Canada (Thomas et coll., 2006). Donc, la Colombie, le Honduras et le Salvador seraient les trois pays les plus violents du continent (Tamayo, 2005). Toujours selon Thomas et coll. (2006), le Costa Rica est le pays le moins violent d'Amérique Centrale.

Ici (à Montréal), c'est pas la même affaire. Les gangs là-bas (au Salvador) c'est plus sérieux. Les gangs là-bas ils vont te tuer. [Inconito, 19 ans]

Souvent, les jeunes ont fait le lien entre la violence et la présence d'armes. L'utilisation d'armes, plus souvent des couteaux ou des machettes, apparaît assez commune chez les membres de gang en Amérique Centrale et au Mexique. Poco Loco et Miclo normalisent d'ailleurs le port d'armes des membres de gangs de rue dans leur pays d'origines :

Au Salvador c'est fou parce que tu peux te promener dans la rue avec une machette, puis personne va rien dire. C'est plus fou là-bas. Il y en a plein qui ont des armes. [Poco Loco, 14 ans]

Normalement, ils sont presque tous armés d'un couteau, d'une machette (au Mexique). Je me rends compte qu'ils ne jouent pas. S'ils disent qu'ils vont te tuer, ils te tuent.²⁷ [Miclo, 18 ans]

Tout comme Miclo, Pedro est d'avis que les membres de gang de rue au Salvador préféreraient les fusils aux couteaux comme arme :

En plus là-bas (au Salvador) ils ne niaient pas avec des couteaux. Là-bas ils te tirent dessus là. [Pedro, 20 ans]

Simon mentionne, lui aussi, qu'au Guatemala c'est plus violent qu'à Montréal. Il explique ceci, entre autres, par le fait qu'à Montréal, les jeunes dans les gangs se battraient à coups de poing ou avec des couteaux mais seulement avec l'intention de faire mal à l'autre, tandis qu'au Guatemala, ils se battraient avec des couteaux jusqu'à la mort. L'homicide serait donc, selon Simon, une finalité fréquente lors de batailles entre gars de gangs au Guatemala :

Là-bas (au Guatemala) c'est plus violent qu'ici. Ici on va plus donner des coups de poing, c'est presque tout. Quelques *coups de jack*²⁸, mais tu sais on va pas genre le tuer non plus. On va juste lui faire mal. Mais là-bas c'est plus... si tu sors ton couteau pis lui sort son couteau, c'est clair qu'il faut que tu le tues. Parce que, sinon, c'est lui qui te jack puis t'es mort toi aussi. [Simon, 15 ans]

Les jeunes assurent que la violence serait plus fréquente et plus grave dans leurs pays d'origine comparé à Montréal. Des jeunes ayant vécu en Amérique Centrale ou au Mexique pourraient donc immigrer au Canada en traînant avec eux un passé de violence important. Nous verrons plus loin de quelle manière cela se reflète ou non sur leur vécu de gars de gangs à Montréal, pour ceux de notre échantillon qui ont vécu une partie de leur vie dans leur pays d'origine.

²⁷ Version originale: « Normalmente ellos casi todos estan armados de un cuchillo, de un machete. Lo que me doy cuenta es que alla no juegen. Si dicen te voy a matar, te matan. » [Miclo, 18ans]

²⁸ Traduction libre : Quelques coups de couteau

3.2.3.3 Les tatous

Il suffit d'aller sur un site Internet qui parle de la MS-13 ou de la M-18 en Amérique Centrale et au Mexique pour constater que la majorité des jeunes membres de gangs sur les photos portent des tatous sur toutes les parties de leur corps. En regardant de près, il devient possible de distinguer les lettres « MS » ou les chiffres « 13 » ou « 18 », écrits ainsi ou en chiffres romains, tatoués sur le visage d'un gars ou sur une autre partie de son corps. Selon Pedro, « quand ils font partie d'un gang, là bas, ils se font tatouer de la tête aux pieds ». Or, les personnes tatouées dans les pays de l'Amérique Centrale et au Mexique seraient très stigmatisées et souvent associées aux gangs de rue, entraînant de graves conséquences. Au Honduras, avec l'article de loi 332²⁹ portant sur l'association illicite, le seul fait qu'un jeune porte un tatou l'identifiant à un gang de rue suffirait comme preuve pour qu'il soit incarcéré pour une durée pouvant aller jusqu'à douze ans, s'il est reconnu comme un chef de gang (Bail, 2004). Cette nouvelle loi aurait amené avec elle une nouvelle pratique par les policiers qui est de vérifier si le suspect devant eux porte des tatous pouvant l'identifier à un gang de rue. À ce sujet, Beto raconte comment la police au Salvador, quand elle se retrouve face à un suspect, vérifie d'emblée si celui-ci a des tatous et, si oui, cette personne tatouée se fait arrêter :

(Au Salvador), n'importe qui qu'ils (la police) voient suspect, ils le mettent contre le mur et ils check si ils ont un tatou, si ils ont un tatou ils (les suspects avec un tatou) vont dans la voiture (de police). [Beto, 18 ans]

On se rappellera des propos de Miclo qui mentionnait que le fait pour un jeune d'avoir des tatous pouvait être très discriminatoire et l'empêcher de se trouver un emploi. Pour sa part, Simon mentionne qu'un jeune membre de gang de rue avec un tatou dans le visage risquerait la mort au Guatemala s'il arrive face à face avec quelqu'un de l'armée :

Si tu arrives avec un tatou sur la face « 18 », ben la police a va te poursuivre. [...] Ben pas la police, l'armée. Y te tirent dessus. N'importe qui a un tatou sur la face, l'armée te tue. [Simon, 15 ans]

²⁹ Traduction libre : ARTICLE 332.- Association illicite.- Sera passible d'une peine d'emprisonnement de neuf à douze ans et une amende de 10 000 à 200 000 Lempiras (625\$CAN à 12 500\$CAN), les chefs des « maras », « pandillas » et des autres groupes qui commettent des actes délictuelles. Avec la même peine d'emprisonnement mentionnée dans le paragraphe antérieur, diminué d'un tiers, seront passible les autres membres des groupes illicites auxquels fait référence l'article.- Les chefs sont ceux qui s'identifient comme tels dont leurs décisions influencent les activités du groupe.

Chaque tatou que porte un jeune latino dans les gangs a une signification pour celui qui le porte, selon les jeunes latinos participant à l'étude. Par exemple, Miclo explique comment le tatou d'une larme sous l'œil signifie un moment difficile que le jeune a vécu dans sa vie, ou le fait qu'il a tué quelqu'un :

Au Mexique c'est très commun un membre de gangs qui va se tatouer ici (sous l'oeil) une larme qui veut dire qu'il a vécu un moment difficile dans sa vie ou qu'il a tué quelqu'un.³⁰ [Miclo, 18 ans]

Le même tatou d'une larme sous l'œil signifie aussi, pour Christopher, soit que le jeune membre de gangs de rue a tué un membre d'un gang adverse ou un membre de son propre gang ou qu'il ne croit plus en Dieu. La signification du tatou sous l'œil que présentent Miclo et Christopher est aussi décrite par Walker (1999-2006), qui indique que le tatou d'une larme sous l'œil voudrait dire que la personne a tué quelqu'un ou qu'elle a perdu un être cher (membre de sa famille ou membre de son gang) ou que la personne fait ou a fait du temps en prison. Mais ce tatou pourrait aussi, selon Walker (1999-2006), être porté par le jeune en guise d'imitation aux gangs ou pour être à la « mode ».

Il arriverait aussi, selon Christopher, que les membres de gangs de rue au Guatemala se tatouent sur la main le nombre de personnes qu'ils ont tuées :

Tous mes amis (au Guatemala) ont des tatous dans le dos. J'ai un ami là-bas qui est tatoué partout dans la face. Imagines toi si j'étais arrivé avec des tatous dans la face ? Des larmes aussi...ça signifie : si tu dessines une larme d'un côté c'est que tu as tué (quelqu'un de l'autre gang) et de l'autre côté c'est que tu as tué Jésus³¹ ou que tu as tué quelqu'un de ton propre gang. Ils écrivent aussi le nombre de personnes qu'ils ont tué sur la main.³² [Christopher, 18ans]

Des jeunes ont aussi fait état de trois points sur la main que les jeunes de gangs en Amérique Centrale se tatoueraient, sans toutefois préciser leur signification. Selon Covey et coll. (1997), ces trois points en forme de pyramide inversée signifieraient *la vida loca*³³ des jeunes dans les gangs.

³⁰Version originale: « En Mexico es muy comun, un pandillero se va a hacer un tatuaje aqui (sous l'oeil) de una lagrima que quiere decir de un momento difencil que han tenido en su vida o que ha matado alguien. » [Miclo, 18 ans]

³¹ Ici le jeune se réfère à ne plus croire en Dieu.

³² Version originale: « Todos mis amigos (au Guatemala) tienen tatuajes en la espalda. Tengo un amigo alla que tiene tatuaje en la cara toda. Imaginate si hubiera llegado con un tatuaje en la cara como las lagrimas tambien. Significa...si dibujan una lagrima, de un lado si han matado y del otro lado si han matado Jesus o si han matado a su misma pandilla. En la mano se escribe tambien los muertos que llevan. » [Christopher, 18 ans]

³³ Traduction libre: La vie folle

Selon, Simon, au Guatemala, le port d'un tatou t'identifiant à un gang est un signe que tu en fais partie. Celui-ci indique : « tu vas avoir ton *PI* (initiation), pis après tu vas avoir ton tatou ». Donc, ce ne serait que le jeune qui a mérité son tatou en passant à travers l'initiation qui pourrait le porter fièrement. Simon mentionne que ce n'est toutefois pas la réalité des jeunes dans les gangs à Montréal. Selon lui, les jeunes qui entrent dans les gangs à Montréal subiraient leur *PI*, mais ne se feraient pas tatouer le nom du gang ensuite sur une partie de leur corps.

Rien ne laisse croire, à partir des entrevues réalisées auprès des jeunes ayant participé à l'étude, que cette mode du tatou, comme on la voit se dessiner en Amérique Centrale et au Mexique, soit présente au sein de la « 13 » et la « 18 » à Montréal. Aucun jeune n'a admis avoir un tatou l'identifiant à son gang. Marcos laisse tout de même savoir que les jeunes montréalais membres des « 13 » qui ont fait de la prison se feraient faire un tatou de « 13 » :

Le monde qui rentre en dedans (à Montréal) se fait tatouer « 13 ». [...] Ben il faut que tu fasses ton nom et « 13 » ou « 67 » quand tu rentres en-dedans. Ça a commencé avec un pacte qu'on a fait ici à XXX (nom d'un quartier) que quand tu rentres en-dedans tu te fais tatouer. [Marcos, 22 ans]

À Los Angeles (États-Unis) et à San Salvador (Salvador) il existe un programme de réinsertion pour les anciens membres de gangs de rue basé sur l'enlèvement au laser des tatous, le *Epiphany Project* de l'organisme *Homies Unidos*³⁴. Ce programme, d'une durée de dix semaines, a aussi une visée éducative. Les jeunes participants au programme doivent assister aux séances éducatives jumelées à l'enlèvement de tatous, séances qui touchent à plusieurs sujets allant de l'éducation sur la drogue à l'acquisition d'habilités sociales. Ce programme priorise avant tout les jeunes qui ont des tatous dans le visage, le cou ou sur les mains considérant que ceux-ci seraient plus à même d'être stigmatisés que les autres. Comme nous l'avons vu, avoir un tatou de gang visible pourrait coûter cher au jeune, allant de la prison à la mort.

3.2.3.4 Le traitement policier et les lois

Durant notre étude, nous avons réalisé que les jeunes latinos que nous avons rencontrés avaient des perceptions différentes de la police dans leur pays d'origine et à Montréal. Nous aborderons ici la façon dont ils perçoivent le traitement policier envers les membres de gangs de rue dans leur pays d'origine. Les interactions que les jeunes participant à l'étude pourraient avoir avec les membres de corps policiers de Montréal seront discutées plus loin lorsqu'il sera question des expériences des jeunes dans les gangs de rue à Montréal.

³⁴ www.homiesunidos.org

En Amérique Centrale, de l'avis des jeunes, les gangs contrôleraient les policiers plutôt que l'inverse. Il serait même possible, notamment au Guatemala, de payer un policier pour qu'il te laisse aller. Ricardo raconte :

Ici (à Montréal) c'est la police qui contrôle plus. Là-bas, au Guatemala, à huit heures le soir, c'est pas n'importe qui qui peut sortir. C'est plus des membres de gangs. C'est eux qui dominent plus. [...] Ici, tu peux pas faire de... comment on peut dire... de *business* avec la police. Ici tu peux pas donner cent piasses américain à un policier parce qu'y va pas vouloir là. Là-bas, au Guatemala, tu peux donner (de l'argent) au policier : « ah tiens ». Tu sais. « Ok, on va te laisser passer là ». [Ricardo, 17 ans]

Selon Inconito et Bryan, les policiers n'entrent pas dans les quartiers où habiteraient les membres de gangs en Amérique Centrale. Bryan ajoute que ceci laisse la liberté d'action aux gangs sur leurs territoires :

On contrôlait (son gang au Salvador), la police elle n'entrait pas là où on habitait dans le quartier. [Inconito, 19 ans]

La police... ils ont tellement peur de rentrer dans leur quartier (des gangs en Amérique centrale). Dans mon pays ça a commencé il y a longtemps, puis nos pays sont pas autant dans la technologie comme ici. Pas autant avancé. Là-bas t'as beaucoup de liberté et la MS va en profiter. Ici t'as pas autant de liberté. [Bryan, 14 ans]

Selon Leonardo et Carlos, la police au Honduras et au Salvador n'applique pas les lois rigoureusement. Il serait ainsi possible, qu'un meurtre passe sous silence :

Au Honduras, tu vas tuer quelqu'un, la police ne va pas venir trouver c'est qui. Si t'es dans la rue et tu es mort, il est mort il est mort, ça fini là. [Leonardo, 19 ans]

Là-bas (au Salvador), la police elle s'en fou, tu peux tuer quelqu'un y s'en fou. [Carlos, 16 ans]

Des jeunes ont mentionné que les traitements policiers violents seraient en partie réservés aux membres de gang en Amérique Centrale, notamment lors des arrestations. Christopher et Ricardo donnent des exemples de violences perpétrées par les policiers à l'égard des gars de gang :

Ils (les policiers) le frappent (le membre de gangs de rue), lui donne des coups de pieds et le frappent avec un bâton de bois. Ils le mettent contre le mur et le frappent jusqu'à ce qu'ils veulent te vider de ton sang. Après ils s'en vont tranquilles et le laissent là. Maintenant il y a une nouvelle loi qui leur permet

de prendre n'importe quel membre de gangs de rue pour l'apporter en prison.³⁵
[Christopher, 18 ans]

La police peut débarquer comme ça. Il dit : « Lève ton chandail ». Si y voyait un « 13 » ou un « 18 »... Mes cousins m'ont expliqué aussi... mes cousins se sont faites arrêtés des fois pis là y me disaient que la police y dit : « lève ton chandail ». Là y levait son chandail. « Embarque ». Là le policier les frappait en premier. [Ricardo, 17 ans]

La violence policière mentionnée par certains des jeunes interviewés prendrait dans bien des cas la forme d'exécutions extrajudiciaires. Selon eux, des policiers non identifiés ou des hommes de l'armée du pays se promènent et tuent des jeunes, qu'ils soient membres de gangs de rue ou non :

Puis là-bas surtout quand les autorités ils savent que tu fais partie d'un gang de rue... les autorités ils vont passer la nuit, il y a des *escadrons*, comme des patrouilles de nuit qui font un jeu de tuer les membres de gangs de rue. [Pedro, 20 ans]

Les policiers passent dans une auto privée et ils tirent sur le monde qui passe sur un coin de rue. Que ce soit ou non un membre de gang de rue, ils tirent dessus. Ils les tuent sans rien dire. Après on ne sait pas qui a tiré parce que la personne était dans une auto privée.³⁶ [Christopher, 18 ans]

Les soldats (au Salvador), ils sont en train de tuer les « 18 » et les « 13 », tout le monde dans les gangs de rue là-bas. J'ai appris ça dans les nouvelles. [Carlos, 16 ans]

En fait, comme il fut dénoncé par plusieurs organismes luttant pour les droits de la personne dans ces pays, notamment *Casa Alianza Latinoamerica*³⁷, de telles pratiques existeraient bel et bien dans ces pays du sud (Bail, 2004). Navarro (2004) va dans le même sens en signalant qu'entre 1998 et 2000 il y a eu, seulement au Honduras, 1000 jeunes qui auraient été exécutés de manière extrajudiciaire. Cet auteur ajoute qu'il existe des escadrons de la mort au Salvador appelé *l'Ombre Noire*³⁸ qui auraient, eux aussi, comme cible les jeunes.

³⁵ Version originale: « Le golpean a uno, lo agarran a patadas, le pegan a uno con un palo. Llegan y lo ponen a uno sobre la pared y los ponen a golear hasta que te quieren retirar la sangre alli y despues se van tranquilos y lo dejan tirados. Ahora hay una nueva ley que llegan a cualquier pandillero y lo llevan a al carcel. » [Christopher, 18 ans]

³⁶ Version originale: « Hay una cosa... policia que pasa en carro particular y pasan disparando a todos que pasan en la esquina. Que sea o no sea pandillero, lo que sea lo dispara. Y los matan sin decir nada. Y despues nadie sabe quien fue y todo en un carro particular. » [Christopher, 18 ans]

³⁷ Casa Alianza est un organisme présent au Guatemala, Honduras, Nicaragua et Mexique qui a pour mission de secourir et réhabiliter les enfants de la rue en Amérique Centrale. (<http://www2.casa-alianza.ch/jahia/page1.html>)

³⁸ *Sombra Negra* en espagnol (Rivelli, 2004; Walker, 1999-2006)

3.3 La famille, l'école et la religion : trois sphères de vie des jeunes

La vie des jeunes latinos participant à notre étude se divise en quatre sphères selon eux : la famille, l'école, la religion et les gangs de rue. Cette séparation en sphères de vie s'est faite suite aux entrevues avec les jeunes, car eux-mêmes mentionnaient être différents qu'ils se retrouvent dans l'une ou l'autre de ces sphères. Cesar et Bryan se confient :

Moi, la maison, l'église, l'école, la rue, c'est quatre endroits différents pour moi. Je ne suis pas le même. [Cesar, 17 ans]

Je suis une personne dans l'église, je suis une personne avec ma famille, puis quand je suis avec la « 18 », j'ai remarqué que j'étais une autre personne. [Bryan, 14 ans]

Aborder ces différentes sphères de la vie des jeunes nous permet de mettre leur expérience dans les gangs en contexte.

3.3.1 La famille

3.3.1.1 La famille avant tout

La famille paraît prendre une place importante dans la vie des jeunes latinos participant à notre étude. Pour la majorité de ceux-ci, la famille serait ce qu'il y a de plus important dans leur vie.

Ricardo l'affirme :

La première chose qu'on a, les Latinos, c'est la famille. Après c'est les autres affaires. [Ricardo, 17 ans]

Pour Bryan, seul Dieu passerait avant la famille :

Pour moi, en premier, c'est Dieu et après c'est la famille. Donc c'est pour ça que je suis toujours avec ma famille. [Bryan, 14 ans]

Pour certains, la famille sera toujours là pour eux quand ils en auront besoin et elle ne les trahira jamais. Ricardo raconte :

Ils (la famille) nous ont toujours élevés comme ça. La famille c'est la première chose. Ma mère m'a toujours appris là : « quand tu vas avoir besoin des personnes que tu fais confiance, c'est la famille ». Pis c'est vrai. Quand, quand je me suis fait battre (par les gangs), c'était pas une famille ça.[...] Ma mère avait raison, quand je me suis faite battre, j'ai pensé à ma mère, j'ai dit : « la seule affaire c'est la famille », c'est vrai...qui vont t'aider, qui vont pas te trahir pis tout. [Ricardo, 17 ans]

Pour Inconito, il est vrai qu'il existe une forme de respect envers les parents. Par contre, à ses yeux, ce respect serait fonction du comportement des parents envers le jeune :

On est très respectueux avec les parents, sauf si les parents ils sont pas bons. Si ils ne sont pas chiants tu vois. Puis la famille c'est...tu touches pas à ça. Si il y a quelqu'un qui veut toucher à ta famille. Personne ne touche à ta famille.
[Inconito, 19 ans]

Inconito ajoute que, pour lui, il ne faut pas impliquer la famille dans des conflits de gang. Plus loin dans l'entrevue, il indique comment un membre d'un gang adverse, même s'il t'en veut, il ne doit pas toucher à ta famille. Inconito quant à lui soutient que si quelqu'un touche à un membre de sa famille, il a le sentiment qu'il doit s'en mêler et la défendre.

La famille serait très importante notamment pour les membres de gangs de rue au Mexique. Miclo, arrivé au Canada depuis trois ans, mentionne que, dans ce pays, dans aucun cas tu ne peux manquer de respect envers tes parents ou les parents de tes amis. Un manque de respect envers un adulte justifierait, selon lui, le droit de frapper l'enfant qui lui a manqué de respect. Miclo note, qu'à Montréal, les jeunes manquent de respect envers leurs parents et que les parents se laissent insulter par leurs enfants. Selon lui, la notion de respect envers les parents au Mexique serait différente qu'au Canada :

Les membres de gangs de rue, ils donnent leur vie en premier pour leur famille, après pour leurs amis. Ici, je vois des membres de gangs de rue maltraiter leur mère, leur père, ils ne les respectent pas. La différence c'est que, là-bas, un membre de gangs a du respect pour l'adulte, pour un père. Par exemple, les membres de gangs au Mexique, mes amis dans les gangs aussi, si je connais leurs parents, leurs parents peuvent me disputer si je manque de respect envers eux. Je dois les respecter. De même que mon ami doit respecter mes parents. Tu dois respecter la famille. Ici ce n'est pas comme ça, les jeunes insultent leur mère. Ici les parents laissent leurs enfants les insulter. Là-bas, au Mexique, si j'insulte mon père, il me frappe. Ils peuvent me frapper si je leur manque de respect.³⁹ [Miclo, 18 ans]

³⁹ Version originale: « Los pandilleros, lo primero dan su vida por su familia, luego por sus amigos. Aquí no, aquí yo veo pandilleros que tratan mal a su mamá, a su papá, no les respetan. En cambio, allá un pandillero lo tiene respeto a un adulto, a un padre. Por ejemplo, los pandilleros en México, mis amigos pandilleros también, si yo conozco a sus papas, sus papas me pueden regañar si no les tengo respeto. Tengo que tener respeto. Mismo el tiene que tener respeto a mis padres. Tiene que tener respeto a la familia. Aquí no es así, ellos insultan a sus mamas. Aquí los papas dejan que los hijos les insultan. Ahí en México, si yo insulto a mi papá, mi papá me pega. Y ellos me pueden levantar la mano si les falta respeto. » [Miclo, 18 ans]

Les jeunes de l'échantillon que nous avons interviewés portent donc, pour la plupart, une grande importance à la famille et se disent d'avis que celle-ci sera toujours là pour eux quand ils en auront besoin. Toutefois, comme nous le verrons dans ce qui suit, les jeunes participants à notre étude n'auraient pas tous eu des relations faciles avec leurs parents à un moment dans leur vie et, pour certains, la relation avec ceux-ci n'était toujours pas facile au moment de l'entrevue. La famille resterait, tout de même, ce qu'il y a de plus important dans la vie des jeunes.

3.3.1.2 Les relations familiales des jeunes

Les jeunes participants à notre étude n'ont pas beaucoup élaboré sur les relations qu'ils ont avec les membres de leur famille. Les jeunes répondaient souvent que ça « allait bien » avec leur père ou leur mère. Il est donc difficile d'évaluer combien de jeunes participant à notre étude avaient une relation réellement saine avec leurs parents. Nous devons, en ce sens, nous questionner sur le discours presque absent des jeunes quant à leurs relations familiales. Ceci est probablement dû au fait que nous n'avons pas mis suffisamment d'emphase sur cet aspect en entrevue. Nous pouvions aussi détecter chez certains jeunes un malaise à en parler pour des raisons que nous n'avons pas réussi à identifier. Certains, ont quand même mentionné la relation avec leurs parents comme une raison ayant motivé leur entrée dans les gangs, tandis que d'autres disaient avoir toujours eu une bonne relation avec eux. Des 16 jeunes participant à l'étude, sept vivaient toujours avec leur deux parents biologiques au moment de l'entrevue, quatre autres vivaient avec leur mère et leur beau-père, deux vivaient avec leur mère seulement, un vivait avec son père seulement et deux déclaraient vivre seuls.

3.3.1.3 Des relations familiales conflictuelles

Trois jeunes ont élaboré sur la relation conflictuelle qu'ils avaient avec un de leur parent ou les deux. Souvent, ces jeunes vivaient de la violence physique de la part d'un d'entre eux. Ceux-ci seraient portés à s'éloigner de chez eux et à passer plus de temps dans la rue avec leurs amis. Marcos, un jeune péruvien qui a immigré seul au Canada à l'âge de 17 ans mentionne qu'il vivait beaucoup de violence de la part de ses parents lorsqu'il habitait avec eux au Pérou. Ses parents ne lui faisaient pas confiance et le frappaient souvent. Selon lui, il ne pouvait jamais parler normalement avec ses parents : les discussions entamées se finissaient habituellement par des cris ou des coups. Ces relations de violence perdurèrent jusqu'au départ de Marcos et, même à distance, les relations ne seraient pas toujours roses. Marcos confie être parti du Pérou contre le gré de ses parents, ce qui, de son point de vue, n'aurait pas aidé à leurs relations déjà difficiles.

Encore aujourd'hui, ses parents le réprimanderaient quand il les appelle et lui demanderaient de revenir au Pérou. Marcos n'est toujours pas retourné dans son pays, mais il révèle vouloir y retourner pour voir son frère et sa sœur avec lesquels il a une bonne relation. Marcos raconte :

Mon père et ma mère, ils ne me faisaient pas confiance. Ils me traitaient comme un enfant de 8-9 ans. On ne pouvait pas parler jamais tranquillement. Ils commençaient à me frapper quand ça faisait pas leur affaire. Mon père faisait juste crier là, crier comme un malade et ma mère faisait juste frapper, frapper, frapper. Puis moi, j'étais tanné là. Moi je suis parti de chez nous finalement. Puis moi j'ai dit : « je suis tanné de me faire frapper, tu ne me fais pas confiance, je ne peux pas te dire rien là sinon tu vas me frapper ». [...] Je n'avais pas le droit de parler, ils faisaient juste frapper. J'avais même pas d'explications là. Ils ne prenaient pas le temps de m'expliquer. Ils faisaient juste frapper et frapper. [...] Je ne leur parle pas beaucoup parce que c'est juste pour me chicaner : « pourquoi tu ne nous appelles pas, pourquoi tu ne viens pas ici ». Je ne peux pas leur parler tranquille, faque je ne vois pas pourquoi je vais appeler puis après ils vont me chicaner comme d'habitude. Puis on n'a pas une bonne communication. [Marcos, 22 ans]

Jesus mentionne, pour sa part, avoir vécu une relation conflictuelle plus spécialement avec son père. Il raconte que son père revenait souvent à la maison tard le soir en état d'ébriété et qu'il venait dans sa chambre le frapper sans aucune raison apparente. Il vivait alors, dit-il, beaucoup de colère envers son père qui était violent envers lui et qui, à ses yeux, ne s'y prenait pas de la bonne manière pour le discipliner. Souvent, suite aux excès de violence de son père à son égard, Jesus sortait dans la rue rejoindre ses amis et pouvait y rester plusieurs jours sans rentrer à la maison. Jesus va jusqu'à mettre une partie du blâme sur son père pour son adhésion aux gangs de rue. Il signale, par contre, qu'il avait une bonne relation avec sa mère et son frère lorsque son père était absent :

Mon père c'est tout le temps celui qui gâche l'histoire, si on peut le dire comme ça. Comme on pourrait passer la journée juste moi ma mère et mon frère, on passerait la journée et là le soir mon père arrivait, et comme il commençait à lancer des affaires, à crier, il pétait tout. C'est à ces moments-là que je partais dehors dans la rue et que je continuais à faire des mauvais coups et toutes ces choses-là. Ce n'est pas que je veux dire que c'est la faute de mon père, mais comme il a eu beaucoup à voir là. Puis c'est à ces moments-là que je ressortais et que j'avais plus de problèmes. [Jesus, 16 ans]

Dans les cas de Marcos, Jesus et, nous le verrons plus loin, Inconito, la fuite du domicile familial représente, à leurs yeux, une manière d'échapper aux traitements de violence physique ou psychologique de leurs parents. Dans les trois cas, nous apprenons plus loin dans les entrevues que leur refuge dans la rue les a amenés à fréquenter les gangs de rue; pour Marcos au Pérou et pour Jesus et Inconito à Montréal.

3.3.1.4 L'absence d'un parent

Quelques jeunes ont indiqué avoir été affecté par l'absence de leur mère dans leur enfance. Certains ont aussi signalé avoir été affecté par l'absence de leur père, mais n'ont pas élaboré sur le sujet. L'absence d'un parent peut être causée par la distance qui sépare le jeune de son père ou de sa mère ou parce que le parent est tout simplement absent de la vie du jeune. L'exemple d'Inconito montre comment les jeunes latinos peuvent vivre déchirés entre deux pays, entre autres à cause de la séparation de la famille entre les deux endroits. Pour Inconito, le fait que sa famille soit pour une part au Salvador et pour une autre part à Montréal depuis sa tendre enfance a résulté en ce qu'il a toujours eu un de ses deux parents absents de sa vie. Il a vécu les 13 premières années de sa vie au Salvador avec son père et sa grand-mère, jusqu'à ce qu'il vienne rejoindre sa mère, qu'il ne connaissait pas, à Montréal. Sa mère avait quitté le Salvador quand il était jeune pour venir s'installer à Montréal. Pour lui, venir à Montréal représentait la chance de connaître sa mère qui lui avait tant manqué dans son enfance. Suite à son arrivée à Montréal, Inconito constate que sa mère ne peut pas s'occuper de lui parce qu'elle vit la galère et consomme beaucoup d'alcool. Il passe alors beaucoup de temps dans la rue avec ses amis parce que, selon lui, il se sentait incapable de vivre avec sa mère. D'ailleurs, il quitte le domicile de sa mère à l'âge de 14 ans pour vivre seul :

J'étais avec ma grand-mère là-bas (au Salvador). Ma mère elle m'a laissé, j'étais avec mon père et ma grand-mère. Mon père c'est un bon père. C'est lui qui m'a pris en charge. Mais on dirait que j'avais tout le temps le manquement d'une mère parce que j'avais pas de mère et ça me faisait chier. [...] Maintenant que je la connais. Peut-être que ça ne m'aurait pas manqué avoir une mère comme ma mère. [...] J'avais 13 ans quand je suis arrivé ici. Là j'ai commencé à parler français et tout. Je ne connaissais pas ma mère. J'ai commencé à m'entendre un peu avec ma mère puis tout. Puis ma mère elle était saoule là, tsé elle buvait beaucoup. Quand elle buvait et qu'elle avait plein d'hommes chez elle, moi je m'en allais. Et là elle s'en câlissait de moi là parce que je venais juste d'arriver. Puis moi j'ai trouvé la gang, c'était comme ma famille. [Inconito, 19 ans]

Inconito dit avoir toujours vécu dans le manque d'un de ses deux parents, initialement le manque de sa mère et, plus tard, après son arrivée à Montréal, le manque de son père. Il confie, plus loin dans l'entrevue, que malgré la colère qu'il ressent contre sa mère, il l'accepterait comme elle est ; il semble d'ailleurs maintenant accepter la vie que sa mère lui a donnée à Montréal. Il nous fait part aussi du fait qu'il aimerait beaucoup retourner au Salvador voir son père, qui lui manque beaucoup, mais qu'il ne peut pas sortir du pays parce qu'il est en probation. Au moment de l'entrevue, Inconito vivait un dilemme qui apparaît quand il mentionne vouloir retourner au Salvador rejoindre son père et faire sa vie là-bas, mais en même temps qu'il ne veut pas laisser sa famille et sa vie à Montréal.

À l'inverse d'Inconito, Christopher a vécu son enfance au Guatemala en l'absence de son père qui l'avait laissé avec sa mère et sa sœur pour immigrer aux États-Unis puis ensuite au Canada. Selon Christopher, la séparation de ses parents entre deux pays pourrait être une raison faisant qu'il a joint les gangs de rue au Guatemala. Après plus de dix ans de séparation, la famille de Christopher est maintenant réunie à Montréal.

Mentionnons ici qu'un jeune peut vivre l'absence d'un parent même si cette personne est à proximité physique de lui. Ce jeune peut vivre en effet un sentiment de rejet, son parent ne voulant pas avoir de contact avec lui. Pedro vivrait cette situation. Il habite seul avec son père depuis presque le début de sa vie. Selon lui, sa mère ne voudrait rien savoir de lui. Au moment du divorce de ses parents, Pedro est allé vivre avec son père et ses deux frères sont partis vivre avec sa mère. Il mentionne qu'il n'a jamais su ce que ce serait de vivre avec deux parents, sauf pour un temps où il a eu une belle-mère :

Mon père et ma mère se sont divorcés quand j'avais un an. J'ai toujours grandi avec mon père. Mais j'ai jamais su c'était quoi vivre avec un père et une mère. Genre à part quand ma petite sœur elle est née, pendant un petit bout de temps il y avait ma belle-mère que je considérais comme ma mère. Puis j'avais une famille. Maintenant, j'ai plein de sœurs, plein de frères mais j'ai l'impression que je suis un enfant unique parce que je n'ai pas de contact avec eux. [Pedro, 20 ans]

Pour Pedro, les moments passés avec sa belle-mère et son père dans la même maison ont été de très beaux moments puisqu'il sentait pour la première fois qu'il avait une famille. Après le départ de sa belle-mère et de ses demi-frères et demi-sœurs pour le Salvador, Pedro dit avoir à nouveau eu l'impression de ne pas avoir de famille. Jusqu'au moment de l'entrevue, malgré les multiples tentatives de rapprochement de la part de Pedro avec sa mère, cette dernière ne lui aurait jamais ouvert la porte. Le sentiment de rejet qu'il vit face à cette situation paraît bien ancré :

Ma mère n'était pas souvent là. J'essayais toujours de prendre contact avec elle. De visiter ma mère. Puis je me rappelle, ma mère des fois j'allais la voir chez elle, même je connais l'appartement puis elle ne voulait pas m'ouvrir la porte. Elle ne voulait pas puis pour moi ça c'était quelque chose de difficile. Comme maintenant j'ai vieilli, je m'en fou un peu. J'essaie d'oublier le passé mais c'est des choses que je vais jamais oublier. [Pedro, 20 ans]

Parce que Pedro se sent abandonné par sa mère, le fait que son père n'ait jamais laissé aucun de ses enfants redouble d'importance pour lui. Il avoue se chicaner souvent avec son père et ne pas très bien s'entendre avec lui, mais il ajoute qu'au moins, lui, ne l'a jamais abandonné :

Ah, mon père il est toujours là. Bien souvent on se chicane puis on ne s'entend pas bien, mais lui il a toujours été là pour m'épauler depuis que je suis...il ne m'a jamais abandonné puis il n'a jamais abandonné aucun de mes frères ou de mes sœurs. [Pedro, 20 ans]

Les entrevues avec des jeunes latinos membres de gangs que nous rencontrons nous apprennent que plusieurs d'entre eux, qui ont vécu l'immigration, ont aussi vécu une instabilité ou une séparation familiale temporaire ou définitive. Nous entendons par instabilité l'exemple d'Inconito qui habitait avec son père au Salvador et qui est déménagé au Canada à l'âge de 13 ans pour venir habiter avec sa mère, un déménagement s'avérant très difficile pour lui. Un exemple de séparation familiale temporaire est celui de Christopher qui fut séparé d'une partie de sa famille jusqu'à ce que lui, alors âgé de 15 ans, sa sœur et sa mère viennent rejoindre son père installé à Montréal depuis plusieurs années. Les séparations de familles immigrantes paraissent être fréquentes et pourraient laisser le jeune avec un fort sentiment d'abandon de la part du parent parti vivre dans un autre pays. Le parent n'a toutefois pas besoin d'être dans un autre pays pour que l'enfant se sente abandonné; il suffit qu'il refuse d'avoir des contacts avec son enfant pour que celui-ci se sente profondément délaissé, et ce, même si l'autre parent est présent.

3.3.1.5 Les parents savent-ils que leur enfant fréquente les gangs ?

Quand on aborde le sujet des parents des membres de gang de rue, on se demande souvent si ceux-ci sont réellement au courant des activités de leur enfant. Nous avons demandé aux jeunes si, à leur connaissance, leurs parents savaient qu'ils étaient dans les gangs et, si oui, comment ceux-ci réagissaient par rapport à la situation. Beto soutient que ses parents ne savent pas qu'il est dans les gangs. Ceux-ci penseraient plutôt qu'il consomme des drogues fortes alors qu'il ne consommerait que de la marijuana. Beto ajoute qu'il préfère que ses parents ne sachent pas qu'il est dans les gangs pour ne pas les décevoir :

Mes parents ne savent pas que je suis dans ça mais ils ont des doutes que...ils s'imaginent le contraire de ce que je suis. Ils pensent que je suis dans la drogue, le speed, l'extasie, mais j'ai jamais touché à ça là, peut-être le buzz de temps en temps mais rien d'autre. [...] Comme j'essaie que mes parents ne soient pas déçus de moi. C'est plus de garder ça pour moi (le fait d'être dans les gangs). [Beto, 18 ans]

Il apparaît que les jeunes masqueraient dans bien des cas leur adhésion aux gangs à leurs parents en leur disant qu'ils ne font que se tenir avec des amis qui sont dans les gangs tout en affirmant que, eux même, ne le sont pas réellement. Selon Simon, son père saurait qu'il fréquente les gangs de rue parce qu'il porte le *bleu*, représentant les *Crips*, mais son père ne saurait pas qu'il en fait réellement partie. Il pense donc qu'il réussit à masquer à son père son adhésion aux *Crips* :

Mon père, y le sait que je représente le *Bleu*. Je crois pas qu'y le sait que je suis bleu. [Simon, 15 ans]

Contrairement à Beto et à Simon, la majorité des jeunes ont répondu que, selon eux, leurs parents savaient qu'ils étaient dans les gangs sans toutefois développer sur leurs réactions face à cette situation. Habituellement, les parents de ces jeunes essaieraient de les convaincre de sortir des gangs, mais les jeunes admettent qu'ils seraient, dans ces moments, peu réceptifs à ce qui leur est dit. Les parents arrêteraient alors d'essayer de convaincre le jeune de sortir des gangs après un moment. Carlos, Ricardo et Poco Loco racontent :

Ma mère le savait (qu'il était dans les gangs), elle me disait lâche ça. Mais moi je ne l'écoutais pas. [Carlos, 16 ans]

Au début elle capotait, mais maintenant elle ne sait plus quoi faire faque elle me laisse tomber dans le piège. Comme elle dit...elle dit que je vais juste manger de la merde avec ça. [Poco Loco, 14 ans]

Moi j'étais toujours chez nous. Je m'enfermais. Ma mère savait (qu'il était dans les gangs). Mais ma mère a toujours voulu s'asseoir avec moi à la table dans la cuisine pis me parler. Mais j'ai jamais voulu. Moi ma mère me parlait, j'étais immobile. Y'avait rien qui venait. Moi avant je disais : « rien va me changer là ». Mais moi-même, j'ai réalisé que c'est pas bon. Parce qu'y faut le savoir par soi-même, pas par d'autres personnes. [Ricardo, 17 ans]

Ricardo fini par dire que le jeune, pour être réceptif aux arguments de ses parents, doit d'abord réaliser par lui-même les conséquences négatives des gangs et vouloir faire son bout de chemin pour sortir de sa situation. Ricardo donne ici un judicieux conseil après avoir constaté que, tant que le jeune ne sera pas prêt à sortir des gangs, il n'écouterait pas son entourage et s'isolera de sa famille. La première étape pour sortir des gangs, selon Ricardo, serait que le jeune réalise par lui-même qu'il se retrouve dans une situation problématique.

3.3.2 L'école

L'école, pour tous les jeunes participant à notre étude, serait une sphère de vie problématique. Seuls deux d'entre eux ont terminé leur secondaire et un autre a terminé un diplôme d'études professionnelles (DEP). Quatre jeunes ont décroché de l'école avec le plan, ou non, d'y retourner un jour. Les autres jeunes fréquentaient toujours l'école au moment de l'entrevue, mais ils présentaient de une à six années de retard sur les collègues de classes de leur âge. Donc, de prime abord, nous constatons qu'aucun jeune n'a suivi, ou ne suit un cheminement régulier à l'école, à l'exception d'un jeune dont nous ignorons s'il a fini son secondaire avec un cheminement normal parce qu'il n'en a pas parlé. Ceux qui ont terminé leur secondaire l'ont fait suite à un retour à l'école. Notre étude présente des données significativement plus élevées que celles de Hamel et coll. (1998) qui trouvaient que 38,1% des garçons de leur échantillon avaient redoublé une année au secondaire. Dans notre échantillon, ce pourcentage frôlerait le 100%.

En plus du retard scolaire, la majorité des jeunes ont indiqué avoir eu des problèmes à l'école allant de la manifestation de troubles de comportement à l'expulsion, en passant par l'école buissonnière. Martin indique comment, malgré ses bonnes notes, il aurait un problème avec l'autorité à l'école :

J'ai toujours eu des bonnes notes, mais des fois mon comportement n'est pas si bon [...] quand un professeur m'énerve, je l'envoie euh...j'essaie de pas trop rentrer dans l'impolitesse, mais des fois... [Martin, 15 ans]

Inconito et Pedro sont deux jeunes qui avaient pris la décision d'arrêter l'école. Inconito, qui avait une relation avec sa mère plutôt mouvementée confie qu'il était souvent laissé à lui-même et qu'il a arrêté d'aller à l'école parce qu'il n'avait pas envie d'y aller. Il s'est finalement inscrit à l'école des adultes plus tard pour terminer son secondaire et faire un DEP :

Quand j'étais petit, je ne peux pas te dire que je suis vraiment allé à l'école parce que c'est comme je te disais, ma mère elle invitait plein de gens, elle faisait de la poudre tout le temps puis j'avais pas vraiment envie d'aller à l'école. Mais comme là je suis allé à l'école des adultes. J'ai fait l'école des adultes puis c'est là que j'ai fait mon secondaire IV et puis j'ai fait mon DEP. [Inconito, 19 ans]

Pedro, pour sa part, a arrêté l'école simplement parce qu'il n'y assistait plus, faisant très régulièrement l'école buissonnière avec ses amis:

Je m'en rappelle, moi j'avais 15 ans quand...en secondaire II, j'ai arrêté d'aller à l'école parce que je partais pendant les midis. Le midi j'aimais ça partir avec mes amis puis d'aller faire le fou là...ouais, c'est ça. [Pedro, 20 ans]

Poco Loco n'a arrêté les classes que momentanément, le temps de se trouver une autre école après son expulsion de la première parce que, selon lui, il avait trop d'influence sur les autres élèves de sa classe :

Ben j'ai été renvoyé parce que j'avais trop d'influence sur les autres. [...] Je foxais trop...je sais pas, le monde essayait trop de faire comme moi. J'avais doublé faque j'étais dans une classe de petits. Puis ils voulaient tous faire comme moi là. Je faisais rien mais comme ils ont commencé à s'habiller comme moi et tout... [Poco Loco, 14 ans]

Plusieurs jeunes, à leur arrivée au Canada, ont vécu des difficultés d'adaptation à l'école. La plus grande frustration évoquée par ceux-ci par rapport à l'école, avant même le fait qu'ils ne parlaient pas français à leur arrivée, est que leurs années d'école faites dans leur pays d'origine n'étaient pas reconnues au Québec, donc ils devaient recommencer à un niveau inférieur. Pablo exprime cette frustration qui ne l'a toutefois pas empêché de poursuivre :

Je suis retourné là-bas pour étudier et j'ai fini mes études là-bas mais dans le cégep. Puis quand je suis revenu ici, ça m'a frustré. Je pensais que j'allais juste faire mes examens et que moi j'allais être au cégep. Mais ça marche pas comme ça. Il n'a pas voulu et il fallait que je recommence de nouveau. Moi quand je suis parti de là-bas j'avais commencé mon secondaire II...ouais...j'avais 15 ans. Puis je suis revenu à 16 ans alors j'ai rentré au centre des adultes puis là, ils m'obligeaient à étudier ou bien à travailler. Alors moi j'ai dit que j'allais étudier et c'est là que j'ai fini mon secondaire II et mon secondaire III. J'ai fait un an là-dedans. Dans un an j'ai fait deux ans à l'école. Puis c'est ça, là j'ai mon secondaire III. [Pablo, 21 ans]

L'intégration scolaire de Miclo, à son arrivée à Montréal, paraît avoir été particulièrement difficile pour lui. Il estime avoir été victime de comportements racistes de la part des professeurs et du directeur de son école qui l'auraient blâmé pour des choses qu'il n'aurait pas fait. Son sentiment est d'autant plus fort qu'il ne parlait pas français à ce moment et donc ne pouvait pas se défendre contre ces accusations :

Ici il y a beaucoup de racisme à l'école de la part des professeurs, du directeur envers les immigrants : « c'est de ta faute, c'est de ta faute, tu avais un couteau ». Ce n'est pas vrai. Je me sentais incompetent parce que je ne pouvais pas parler le français et ils inventaient des choses et me portaient le blâm⁴⁰. [Miclo, 18 ans]

⁴⁰ Version originale: « Aqui hay mucho racismo en la escuela por lo medio de los maestros, del director hacia los imigrantes: "la culpa es tuya, la culpa es tuya, tenias un cuchillo". No es cierto. Me sentia impotente porque no podia hablar el ideoma frances y ellos inventan cosa y te ponen la culpa ». [Miclo, 18 ans]

Miclo mentionne plus loin dans l'entrevue qu'à son arrivée dans son école à Montréal, il se faisait souvent provoquer par des membres de gangs de rue qui voulaient se battre avec lui. Lui, en retour, répondait aux provocations en se battant parce que, à ses yeux, il ne serait pas quelqu'un qui se laisse faire. Il confie aussi que, suite à ces événements, des membres de gangs de rue l'auraient approché pour lui offrir de le défendre, chose que Miclo a refusée car, pour lui, un vrai homme se défendrait seul. Il ne voulait pas, non plus, se joindre aux gangs de rue à Montréal, comme nous le verrons plus loin.

3.3.3 La religion

Comment les jeunes ayant participé à l'étude perçoivent-ils la religion ? Y adhèrent-ils ? Que signifient pour eux d'aller à l'église. Tous les jeunes ont grandi dans une famille croyante, mais une minorité d'entre eux fréquentent encore l'église sur une base régulière. Beto cependant confie aller à l'église toutes les semaines parce que c'est sa religion et qu'il veut aller au paradis après sa mort :

Je vais à l'église parce que c'est ma religion et il faut que j'y aille parce que, un jour, je vais mourir et je veux que les portes soient ouvertes pour moi en haut là. [Beto, 18 ans]

Christopher, lui, dit aller à l'église pour se réconcilier avec Jésus et se faire pardonner pour ce qu'il a fait dans le passé dans les gangs :

Avant j'allais à l'église pour voir les filles. Maintenant c'est parce que je ne veux plus rien savoir de ma vie avant. Maintenant je veux me réconcilier avec Jésus et tout et ne plus faire de conneries.⁴¹ [Christopher, 18 ans]

D'autres jeunes soutiennent que la religion, c'est surtout important pour leur mère et qu'eux n'iraient à l'église qu'une fois de temps en temps. Parmi ces jeunes qui fréquentent l'église occasionnellement, selon leurs dires, le besoin de se faire pardonner par Dieu pour ce qu'ils auraient fait de mal est répandu. Pablo raconte :

J'y vais des fois (à l'église) pour dire à Dieu qu'il me pardonne pour les choses que j'ai faites. Je continue des fois, comme une fois par mois, une fois par deux mois pour ne pas l'oublier. [Pablo, 21 ans]

⁴¹ Version originale: « Antes era ir a la iglesia para ir a ver chicas o no se. Ahora porque no quiero saber nada de la vida pasada y todo. Y ahora me quiero reconciliar con Jesus y todo y no hacer mas tontarias. Y eso. » [Christopher, 18 ans]

Poco Loco confie qu'il irait à l'église après avoir fait un acte délictueux pour se confesser. Il mentionne qu'en se confessant, il se sent mieux face à ce qu'il a fait :

J'y vais de temps en temps (à l'église). [...] Quand je vois que j'ai fait quelque chose de trop mauvais, ben j'y vais. Comme quelque chose de grave là, j'y vais. Chu quand même Catholique là. [...] (Après être allé à l'église) je me sens mieux parce que je suis allé quand même me confesser, mais je me sens mal aussi dans le sens que je l'ai quand même fait là (l'acte grave). [Poco Loco, 14 ans]

Carlos, pour sa part, confie ne pas se sentir bien quand il va à l'église parce qu'il a posé des actions qui vont à l'encontre des croyances religieuses. Il suit tout de même sa blonde à l'église car ceci lui permet de se « vider la tête » des mauvaises actions qu'il aurait posées :

Ma blonde m'amène à l'église mais quand je vais à l'église je me sens mal à cause des conneries que j'ai faites là [...] L'église c'est une culture sacrée là. Ils nous disent de faire des affaires bien mais moi, comme un con, je fais des affaires mal, comme battre du monde, des conneries comme ça, voler des affaires, tu comprends? [...] J'y vais pour me vider la tête là. [Carlos, 16 ans]

Cesar, se dit moins croyant que certains, mais il irait tout de même parfois à l'église non seulement pour accompagner sa mère, mais parce que l'église serait, pour lui, une façon comme une autre de rencontrer ses amis. Avant tout, il mentionne que c'est hypocrite pour des gens d'aller à l'église et de prier quand ils ont des activités délinquantes :

J'y vais des fois (à l'église) c'est pour checker quelques uns de mes amis, leur parler des affaires. [...] Je trouve que c'est hypocrite, tsé de prier et de faire des affaires pas correctes. Avoue que ça c'est hypocrite. [Cesar, 17 ans]

Ce n'est toutefois pas tous les jeunes qui vont à l'église malgré les croyances religieuses de leurs parents. Ricardo, n'adhérant pas aux croyances de ses parents, confie avoir arrêté jeune d'aller à l'église parce que ses parents ne l'obligeaient pas à y aller :

Mes parents m'ont jamais obligé (d'aller à l'église). Parce que, pour moi, la religion, c'est une chaîne là, c'est à mon grand-père. Il était catholique, mais moi j'ai jamais cru à ça. Moi je crois juste qu'y a un Dieu, c'est tout. [Ricardo, 17 ans]

Nous constatons qu'il existe presque autant de pratiques religieuses que de jeunes ayant participé à notre étude. Il paraît donc difficile d'en arriver à une vision unilatérale quant au rôle que joue la religion chez les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal. Notons toutefois que les jeunes ont mentionné que la religion ne jouait pas vraiment un rôle dans le gang en tant que tel. Il est quand même intéressant de constater que, pour certains, aller à l'église constituerait une façon de se faire pardonner de leurs mauvaises actions et de se sentir mieux avec ce qu'ils ont fait, ou font dans les gangs.

3.4 Les motifs et circonstances qui amènent un jeune à fréquenter les gangs de rue

3.4.1 La séparation d'avec un proche ou la mort d'un proche

La séparation d'avec un proche, soit à cause d'un déménagement ou à cause de la mort peut s'avérer une raison pour laquelle un jeune commencerait à fréquenter les gangs de rue. Certains jeunes interviewés ont identifié un tel événement comme étant significatif dans le commencement de leur aventure dans les gangs. D'autres jeunes expliquent aussi leur adhésion à un gang par le meurtre d'un proche produit par le gang adverse. Mais, inversement, la mort d'un proche peut aussi se muer en facteur de protection pour un jeune, l'amenant à ne pas se joindre aux gangs de rue, c'est ce que nous verrons maintenant.

3.4.1.1 Le déménagement d'un proche

Seul Pedro a fait part de la relation entre le déménagement d'un proche et le commencement de la fréquentation des gangs. En fait, Pedro avait une relation particulière avec sa petite sœur issue du second mariage de son père. Le déménagement au Salvador de sa petite sœur fut difficile pour lui qui a maintenant très peu de contacts avec elle :

Moi, je me suis vraiment, genre, collé à ma petite sœur. C'était comme ma petite sœur là. C'était mon petit bébé là. Et après ça je les ai perdu de vue, genre quand elle était rendue à cinq ans, quand elle est partie là-bas. Je pense que c'est là que j'ai commencé à me droguer. C'est là que j'ai commencé à ne plus vouloir aller à l'école. C'est là que la vie dure a commencé pour moi là.
[Pedro, 20 ans]

En nous basant sur le reste de l'entrevue, nous constatons que Pedro fait référence aux gangs de rue lorsqu'il parle de « la vie dure ». Il laisse comprendre que plusieurs facteurs ont contribué à son adhésion aux gangs et le déménagement de sa petite sœur en était un. Donc, la réalité des jeunes latinos qui vivent la séparation d'avec des membres de leur famille restés dans leur pays d'origine pourrait être un facteur contribuant à leur adhésion aux gangs. Ceci est d'autant plus plausible lorsque la personne est significative pour le jeune et que la distance les séparant est grande.

3.4.1.2 La mort naturelle d'un proche

La perte d'un être cher semble avoir le même effet sur Pablo que le déménagement de sa petite sœur a eu sur Pedro. Pablo a habité avec sa grand-mère plusieurs années au Salvador avant d'arriver au Canada avec sa mère et sa sœur. Il considérait sa grand-mère comme une mère et le décès de cette dernière l'a beaucoup affecté. C'est à ce moment qu'il dit avoir tout lâché et qu'il a commencé à avoir des problèmes avec sa mère :

La vie a changée, ma grand-mère est morte. Ça a tout changé. C'était ma mère pour moi. Elle est morte on avait six mois, un an d'être ici à peu près. Je ne pouvais pas retourner là-bas. Faque, ça m'a fait vraiment mal puis ça, ça m'a changé beaucoup. J'ai lâché tout. J'étais comme...j'ai pas appris après ça, j'ai commencé à avoir des problèmes avec ma mère. [Pablo, 21 ans]

En lien avec cet extrait, Pablo soutient plus loin que la mort de sa grand-mère, une personne très significative dans sa vie, a été l'élément déclencheur qui a fait en sorte que tout autour de lui n'avait plus d'importance. À ce moment, la relation avec sa mère se détériorait et il passait de plus en plus de temps dans la rue. Le récit de Pablo conduit à conclure que la mort d'une personne avec qui le jeune avait un lien significatif pourrait avoir un impact sur le début de la fréquentation des gangs par le jeune dans le cas où le vide laissé par la personne décédée est grand et que les autres aspects de sa vie n'iraient plus non plus.

3.4.1.3 Le meurtre d'un proche

Dans le cadre de cette étude, quatre jeunes ont mentionné s'être joints aux gangs parce qu'un membre de leur famille ou un ami proche s'était fait tuer en contexte de gang. Ceci peut paraître énorme, mais il faut se rappeler que plusieurs jeunes de l'échantillon ont vécu des expériences avec les gangs dans leur pays d'origine où la violence qui se vit n'a rien de comparable à celle qu'on observe à Montréal. Nos résultats montrent aussi, à l'inverse, que le meurtre d'un proche peut provoquer la désaffiliation du jeune.

Ainsi Jesus, lors de ses multiples voyages au Panama, avait des contacts avec les gangs à cause de ses cousins qui en faisaient partie. Il confie que lors d'un voyage, il se tenait avec le gang de ses cousins sans en être membre et que c'est le meurtre d'un ami au Panama qui l'a incité à faire le saut vers l'affiliation au gang de ses cousins au Panama :

À un moment donné, il y avait un de nos amis qui se tenait avec nous aussi qui était dans un gang. Mais moi je n'étais pas encore dans le gang, je me tenais juste avec eux. Puis là il y avait un de nos amis qui se tenait là, c'était vraiment un ami de la famille, il s'était fait tuer là-bas (au Panama). Puis là, comme moi je me tenais déjà avec eux autres (ses cousins dans les gangs au Panama) et tout... À ce moment-là, ben on s'est dit : « vu que je me tiens déjà avec eux pourquoi pas rentrer ». Puis c'est là que je suis rentré. [Jesus, 16 ans]

Simon et Cesar expliquent aussi leur adhésion à leur gang entre autres à cause des meurtres d'êtres chers produits par le gang adverse. Dans le cas de Simon, il raconte que son « cousin s'est faite tué par des *rouges* » et que son « oncle s'est faite tué par des *rouges* ». Il mentionne plus loin dans l'entrevue que ces meurtres ont contribué à son adhésion aux *bleus* et à sa haine pour les *rouges*. Cesar, lui, révèle que le meurtre de son cousin au Salvador, pour lequel il avait beaucoup d'affection, produit par un membre de la « 18 », est à l'origine de sa haine pour la « 18 » :

Il y avait un de mes cousins qui s'était fait tué par des gangs, mais moi je savais. Ben ok, des gangs je savais c'était quoi mais j'avais quoi huit ans quand je suis retourné, puis je l'avais connu à cinq ans puis je l'aimais (son cousin qui est mort), j'étais vraiment attaché à lui puis ça m'a vraiment fait chier. [...] Depuis ce temps là, je ne sais pas, j'ai appris c'était quoi la « 18 » et depuis ce temps je ne les aimais pas. On m'a appris comment les haïr, tu vois ce que je veux dire. [Cesar, 17 ans]

Cesar mentionne plus loin que cette haine pour les « 18 » est une des raisons pour lesquelles il en est venu à se joindre aux « 13 ». Le meurtre de son cousin a provoqué chez Cesar un sentiment de vengeance qu'il extériorise à l'égard du gang qui, à Montréal, porte le même nom que le gang au Salvador qui a tué son cousin.

Parmi les jeunes latinos participant à l'étude qui ont perdu un proche tragiquement, presque tous ont mentionné l'événement comme étant une raison de leur adhésion à un gang spécifique.

Mais à l'inverse, le meurtre d'un être cher peut conduire à la décision du jeune de se désaffilier de son gang. C'est ce qui est arrivé à Ricardo qui a perdu trois cousins aux mains d'un gang adverse au Guatemala. Lors d'un voyage au Guatemala pour les funérailles de ses deux derniers cousins tués, il a réalisé que les gangs ce n'étaient vraiment pas ce qu'il voulait et qu'il avait pris la bonne décision en choisissant de se désaffilier :

J'ai trois cousins à cause de ça qui sont morts. Un s'est fait tué par 87 balles sur lui. [...] Pis les deux autres s'est fait poignarder. [...] C'était, pour moi c'était dur. Moi c'était...ben je l'avais quitté (son gang) ça fait euh, ça fait un an et demi avant là. Là j'ai réalisé que j'ai fait le bon choix de quitter ça.
[Ricardo, 17 ans]

Il s'agit là de circonstances qui peuvent marquer un jeune à un point tel qu'il décide de se joindre aux gangs ou de s'en désaffilier complètement. Les jeunes participant à l'étude ont aussi mentionné différentes motivations qui les ont amenés à fréquenter les gangs de rue. Les motivations présentées dans cette section ne sont pas nécessairement étrangères aux recherches existantes. Toutefois, la présente étude permet de voir comment elles s'appliquent à la réalité des jeunes latinos à Montréal en lien avec la « 13 » et la « 18 ».

3.4.2 Le besoin d'argent

Le besoin d'argent est une motivation prédominante dans certaines études (Jankowski, 1991; Klein, 1995; Hamel et coll., 1998). Cependant, les jeunes participant à notre étude l'ont rarement évoqué comme une motivation à se joindre aux gangs de rue. Ils en parlent plutôt comme un avantage lié à l'association aux gangs. D'un côté, un jeune peut être dans les gangs pour faire de l'argent comme l'indique Pedro :

C'est une question d'argent. Ceux qui sont dans une gang de rue, qui sont prêts à mourir pour ça, c'est pour de l'argent. [Pedro, 20 ans]

D'un autre côté, le besoin d'argent peut provenir de la situation précaire du jeune, entre autres causée par l'envoi d'argent à sa famille dans son pays d'origine. Marcos aborde le besoin d'argent en lien avec son besoin de survivre. Marcos, étant arrivé seul au Canada, il doit gagner sa vie. Il travaille à temps plein, mais il dit ne pas faire assez d'argent pour bien vivre. Le besoin d'argent pour arrondir ses fins de mois est donc une raison pour lui d'être dans un gang. En plus de subvenir à ses besoins, Marcos envoie de l'argent à sa famille au Pérou pour les aider financièrement. Il raconte comment il fait juste assez d'argent pour survivre et comment il doit envoyer de l'argent au Pérou à sa mère chaque mois. Le fait d'être dans les gangs lui permet de faire plus d'argent :

J'en fais juste assez pour survivre là. Je fais un peu d'argent et c'est ça...pour survivre. [...] Puis j'envoie de l'argent à ma mère à chaque mois. [...] Oublie ça, la semaine passée ma mère s'est presque fait séquestrer. Ils voulaient voler son sac et elle ne s'est pas laissée faire. Ils l'ont fait rentrer dans l'auto et lui ont donné un coup de poing dans la tête. Elle est déjà sortie de l'hôpital, mais ça m'a coûté 450 dollars américains tu comprends ? J'ai envoyé ça la semaine passée. Maintenant j'ai rien et j'attends ma prochaine paye. Puis maintenant ma vie (avec les gangs) c'est...je fais de l'argent maintenant. N'importe comment là mais j'en fais. Je suis tanné de vivre comme ça (avec peu d'argent). [Marcos, 22 ans]

Marcos admet plus loin dans l'entrevue que l'attrait pour l'argent facile est à la base des raisons pour lesquelles il reste actif dans les gangs. Il se dit tanné de ses conditions de vie précaires et il voudrait à la fois bien vivre et aussi pouvoir envoyer de l'argent à sa famille au Pérou.

Une autre situation est celle de Pedro. Pour lui, il vit dans une situation précaire à Montréal parce que son père envoie de l'argent à sa famille au Salvador. Pedro estime qu'il doit aider son père financièrement à Montréal :

(Mon père) est travailleur autonome. Il se lève le matin et il arrive à 11 heures du travail. Pour aider aussi ma famille qui est maintenant au Salvador. [...] C'est pour ça, si vous venez chez moi là, vous allez voir. C'est moi qui a payé une petite télé usagée parce qu'on a pas de meubles, on a pas de télé, on n'a pas de système de son. On a rien de valeur. Mais ça c'est parce que tout l'argent s'en va là-bas. [Pedro, 20 ans]

Nous voyons dans les deux cas, que se soit le jeune ou le père du jeune qui envoie de l'argent à sa famille dans son pays d'origine, que ceci affecte la situation de vie du jeune à Montréal. Le besoin d'aider les membres de la famille monétairement n'est pas un élément nouveau. Jankowski (1991) mentionne que les gangs procurent aux jeunes un revenu stable ainsi que la possibilité de subvenir aux besoins de leur famille; son père à Montréal dans le cas de Pedro et sa mère au Pérou dans le cas de Marcos.

Malgré le fait que les jeunes participant à cette étude n'ont pas réellement cité le besoin d'argent comme une motivation en tant que telle pour se joindre aux gangs, faire de l'argent se révèle tout de même une des activités des gangs qui les y attire et, surtout, les y maintient. Nous y reviendrons.

3.4.3 Le besoin de protection

Tel que le mentionnent plusieurs auteurs (Jankowski, 1991; Klein, 1995; Spergel, 1995; Landre et coll., 1997; Hamel et coll., 1998; Reiboldt, 2001; Shelden et coll., 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Cousineau et coll., 2005; Delaney, 2006), le besoin de protection peut être une raison évoquée par le jeune pour se joindre aux gangs. Nous avons vu que certains jeunes abordaient le besoin de protection lorsqu'ils ont formulé leur « définition » de ce qu'est un gang de rue. Pour ces jeunes, le gang est là pour te défendre ou pour te protéger. Quelques exemples tirés des récits des jeunes illustrent ce besoin de protection. Martin, par exemple, indique clairement que souvent les jeunes se joindraient aux gangs parce qu'ils ont besoin de protection :

(Les jeunes se joignent aux gangs) c'est plus pour le *back-up*...pour la protection. C'est plus pour ça. Une personne qui a des problèmes souvent à l'école, pis qui a pas vraiment beaucoup de protection, si y vient se joindre à une gang pis y'a de la protection, je dirais que c'est ça, moi. [Martin, 15 ans]

Pedro évoque la solidarité entre les Latinos et signale qu'ils vont toujours se défendre entre eux. Dans trois extraits différents, il mentionne que son gang était reconnu pour sa solidarité et la défense de ses membres. Ce serait même, selon lui, par recherche de protection que son gang aurait pris naissance :

On avait une bonne amitié, on était toujours prêt à défendre un qui était avec nous et c'est comme ça que ça commencé notre gang. [Pedro, 20 ans]

On était une gang de rue et on était tous...lui, si il lui arrive quelque chose, on va le supporter. Comme solidaire, on était tous solidaires et on savait aussi que si jamais quelqu'un nous cherchait, on allait se défendre et on était reconnu pour ça. [Pedro, 20 ans]

Ouais, toujours prêt à défendre ton ami si il est dans un problème. Parce qu'on passait du temps ensemble. Disons qu'il s'en prenait à ton ami avec qui tu passes du temps, ben nous on va pas juste rester là à le regarder se faire casser la gueule. Comme on va sauter dans le tas et quand qu'on se rend compte qu'ensemble on est fort, ben c'est sûr qu'on va plus tripper ensemble. On est toujours dedans à défendre tes amis et, de là, on part une gang de rue. Et c'est comme ça. [Pedro, 20 ans]

La solidarité entre Latinos semble forte pour ceux participant à l'étude. Plusieurs d'entre eux accordent en effet une grande importance au fait que les Latinos se tiennent ensemble et se défendent dans le besoin, majoritairement contre les menaces et les attaques du gang adverse lui aussi habituellement formé de Latinos. Cette rivalité entre les Latinos à Montréal sera abordée plus loin.

3.4.4. Le besoin de reconnaissance et le respect

Le besoin de reconnaissance est un besoin qui revient souvent dans le discours des jeunes. Plusieurs auteurs (Vigil, 1988; Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Perreault et Bibeau, 2003; Delaney, 2006) l'abordent comme étant une motivation possible par les jeunes de se joindre aux gangs que rue. Même que, dans la recherche de Hamel et coll (1998), ce besoin était présent chez tous les jeunes ayant participé à l'étude. Le besoin de reconnaissance se manifeste par le désir du jeune de s'associer à un groupe qui est reconnu à son école ou dans son quartier parce que cette association lui apporterait de la reconnaissance aux yeux des autres. C'est le cas de Pedro qui parle avec fierté de son groupe de Latinos qui était reconnu par les autres parce qu'ils étaient là l'un pour l'autre et parce qu'ils se respectaient entre eux :

On était un gros groupe de Latinos puis on avait la *fame*⁴² là you know ? Nous on dit la fame parce que le monde là, il nous reconnaissait déjà comme quoi on était une gang puis on était « down pour each other »⁴³. Comme...on se respectait. [Pedro, 20 ans]

Se joindre à un gang peut ainsi représenter pour le jeune la chance de faire partie d'un groupe qui est reconnu ou populaire aux yeux des autres. Du fait même, un jeune dans ce gang est lui-même reconnu par les autres à l'intérieur comme l'extérieur du gang. Être reconnu par tout le monde et connaître tout le monde dans son quartier semble être quelque chose d'important pour Marcos et Christopher qui mentionnent ce fait comme un avantage d'être dans les gangs :

Ben les avantages, c'est parce que tu connais le monde. Comme je te dis, ici à Montréal, à XXX (nom d'un quartier), tout le monde se connaît. Tu peux parler à tout le monde, quand tu passes. Il y a tout le temps des fêtes aussi. [...] T'as pas besoin d'être leur ami mais c'est bon si le monde te connaît. Ils te voient et ils ne te disent pas : « t'es qui déjà toi ? » C'est ça les avantages. [Marcos, 22 ans]

J'étais dans mon école et j'ai réalisé qu'il y avait beaucoup de monde qui était dans les gangs de rue. Avant j'étais pas très connu dans tous les lieux de mon école comme ça. Puis quand je suis rentré là-bas (dans les gangs de rue au Guatemala) j'étais devenu un des plus connus où j'habitais, de mon école, j'étais plus respecté aussi et c'est ça...pour le respect. [Christopher, 18 ans]

Christopher se serait donc joint aux gangs au Guatemala, non seulement pour être reconnu par les autres mais aussi pour obtenir le respect de sa personne. Ceci rejoint Perreault et Bibeau (2003) et Delaney (2006) qui présentent le respect comme une motivation à se joindre aux gangs de rue pouvant être importante chez les jeunes.

⁴² Traduction libre : Avoir la *fame* veut dire que le groupe de Latino était populaire aux yeux des autres.

⁴³ Traduction libre : « on était là l'un pour l'autre »

Une autre manifestation de ce besoin peut se constater dans le style vestimentaire que les jeunes adoptent pour s'identifier aux gangs et être reconnus comme un membre (Delaney, 2006). Chez les Latinos, le style « cholo » est largement répandu autant à Montréal qu'aux États-Unis. Les jeunes seraient attirés par cette image et c'est ainsi qu'ils se reconnaîtraient entre eux (Vigil, 1988). Poco Loco tente de nous l'expliquer :

Ben les gens que tu vois ils disent : « ah il est Latino... » et des choses comme ça. C'est juste qu'on a notre style...c'est d'être *cholo*, comme carotté ou quelque chose comme ça...ben mettre des choses carottées. Comme des affaires, « Dickies »⁴⁴, des affaires comme ça. [Poco Loco, 14 ans]

Adhérer au style vestimentaire du gang est souvent un moyen utilisé par le jeune pour combler son besoin de reconnaissance et s'identifier au groupe. Il faut, par contre, faire attention car ce n'est pas parce qu'un jeune adhère au style vestimentaire qu'il est nécessairement un membre de gang. Il faut ici se rappeler l'existence des *wannabes* qui adoptent le style vestimentaire sans pour autant faire partie du gang. Des jeunes pourraient aussi adopter le style « cholo » parce qu'il leur plaît et qu'il fait « latino » sans être attiré par les gangs d'aucune façon.

3.4.5 Une affiliation animée par un sentiment de vengeance

Malgré le fait que la notion de vengeance n'apparaît pas fréquemment dans les récits des jeunes et ne semble pas non plus être une motivation très documentée, elle paraît tout de même être une motivation possible pour qu'un jeune se joigne aux gangs de rue. Cesar, par exemple, nourrit une haine pour les « 18 » à cause du meurtre de son cousin au Salvador qu'il attribue à ce gang. En abordant les raisons pour lesquelles il a joint un gang de rue, il avoue entretenir un désir de venger la mort de son cousin :

Je me tenais toujours avec eux (les « 13 »). Je n'aimais pas la « 18 », je les haïssais vraiment à la mort puis je voulais tout faire pour les faire chier. C'était rien que pour vengeance (de la mort de son cousin au Salvador). [Cesar, 14 ans]

Cette haine du groupe adverse est mentionnée plus couramment lorsque les jeunes évoquent la rivalité entre les « 13 » et les « 18 », dimension que nous aborderons plus loin. Par contre, Cesar est le seul jeune qui ait associé sa haine pour les « 18 » au sentiment de vengeance qui l'habite, et qui l'ait clairement identifié comme étant un motif l'ayant conduit à rejoindre les gangs de rue à Montréal, spécifiquement la « 13 ».

⁴⁴ Dickies est une marque de linge souvent porté par les jeunes.

3.4.6 L'influence de la famille

La majorité des jeunes latinos participant à l'étude ont de la famille qui a fait partie des gangs de rue à un moment dans leur vie ou qui étaient toujours dans les gangs, que ce soit à Montréal ou en Amérique Centrale, au moment où nous les rencontrons. En fait, de tous les jeunes interviewés, un seul a soutenu ne pas avoir de la famille dans les gangs, un autre indique qu'il n'a plus de famille dans les gangs et un jeune n'a rien mentionné à ce sujet. Les autres 13 jeunes latinos participant à l'étude affirment avoir de la famille dans les gangs au moment de l'entretien, que ceci ait été une motivation ou non, pour eux, de se joindre à leur tour aux gangs. Il est intéressant de constater que de ces 13 jeunes ayant de la famille dans les gangs, dix confient avoir toujours des cousins ou des oncles dans les gangs dans leur pays d'origine alors que seulement trois signalent avoir la famille dans les gangs à Montréal au moment de l'entrevue, un des jeunes ayant de la famille dans les gangs, à la fois à Montréal et dans son pays d'origine. Ceci exclu les jeunes ayant des membres de leur famille qui ne sont plus dans les gangs aujourd'hui. Les jeunes participant à notre étude ont donc, pour la plupart, des membres de leur famille dans les gangs, ce qui a pu les motiver à s'y joindre à leur tour. L'influence serait majoritairement venue des grands frères ou des cousins des jeunes :

J'ai un grand frère qui est là-dedans. [...] Je me tenais avec eux (le gang de son frère)...parce que je traînais souvent avec mon grand frère. [...] J'allais souvent avec lui en voiture à des bars pis à des fêtes. [Martin, 15 ans]

J'ai plein de cousins dans la « 18 », j'ai plein de cousins dans les *Crips*, j'ai plein de cousins dans la « 13 ». On se tenait toujours ensemble pis tout. Je suis comme, je suis rentré là-dedans comme ça. [Simon, 15 ans]

Tout a commencé quand j'étais à Panama puis mes cousins étaient déjà dedans. Moi j'avais 14 ans, 13-14 ans puis mes cousins avaient 16-17-18 ans puis ça continuait. Puis eux, ils étaient déjà dans une gang. Puis là, puisque j'étais leur petit cousin je me tenais avec eux puis tous les mauvais coups je les faisais avec eux. [Jesus, 16 ans]

Je suis retourné dans mon pays au Guatemala. Là j'ai connu, comme je me suis fait influencer un peu par mes cousins (qui étaient dans les gangs). Là j'ai entendu qu'ici aussi il avait des « 18 »... [Ricardo, 17 ans]

[Au Guatemala] j'avais un cousin qui était le chef d'un des gangs les plus connus dans mon pays. C'était lui le boss. C'est pour ça que je suis rentré. [Christopher, 18 ans]

Ces extraits montrent que peu importe l'emplacement, que ce soit à Montréal ou dans le pays d'origine du jeune, la famille peut être une source importante d'influence l'amenant à adhérer aux gangs. Ce résultat va dans le même sens que plusieurs études (Vigil, 1988; Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et coll., 1998; Thorberry, 1998; Landre et coll., 2001).

D'un autre côté, la famille pourrait servir de facteur de protection faisant que le jeune ne se joindra pas aux gangs (Knox, 1993; Reiboldt, 2001). C'est le cas de Bryan qui fréquente les gangs, mais qui a promis à sa famille qu'il ne s'y joindrait pas. Son père et son frère ont un historique pas nécessairement heureux dans les gangs et ne veulent pas que Bryan passe par le même chemin qu'eux :

Mais comme je vous le dis, moi je suis vraiment collé avec ma famille. Je leur dis que je veux parler et c'est ok je leur en parle. Puis, ben ils me disent que ça ne dérange pas si je fréquente la « 18 », mais qu'ils ne veulent pas que j'ai des problèmes avec ça puis ils ne veulent pas que je sois dans la « 18 ». Puis moi ben j'ai promis alors non. [Bryan, 14 ans]

Non seulement les jeunes peuvent ou non rejoindre les gangs de rue à cause de l'influence de membres de leur famille, mais ils peuvent aussi amener eux-mêmes leur fratrie à se joindre ou non aux gangs à leur tour. En fait, le facteur d'imitation semble avoir un impact sur la fratrie plus jeune des interviewés. C'est le cas du plus jeune frère de Jesus qui voulait l'imiter et se joindre lui aussi aux gangs. Il ne l'a toutefois pas fait :

Mon frère, il a un an de moins que moi et il voyait tout ce que je faisais. Puis lui ce que je faisais il le faisait. Même il a voulu entrer une fois dans une gang juste parce que je l'avais fais, mais il ne l'a pas fait. [Jesus, 16 ans]

Un membre de la fratrie peut aussi imiter son grand frère en s'identifiant physiquement au même gang ou en se tenant avec le gang mais sans s'y joindre. Selon Simon, son jeune frère porte des chandails arborant le chiffre « 18 » pour faire comme lui :

Mon petit frère a plein de chandails « 18 » aussi. C'est pas un « 18 ». C'est comme, moi je suis « 18 », lui met les chandails aussi. [Simon, 15 ans]

Simon ne s'oppose pas à ce que son frère porte un chandail « 18 » considérant que ceci lui évite des ennuis à l'école avec les « 18 » puisqu'il s'identifie à eux et met en évidence qu'il est le petit frère de Simon connu pour être un membre de la « 18 ». Donc, avoir un grand frère dans les gangs sert, au frère de Simon, de protection vis-à-vis des membres de gangs de son école, sans toutefois qu'il en soit membre lui-même.

Ces jeunes qui veulent imiter leur grand frère en portant les couleurs du gang ou en s'identifiant d'une autre manière au gang sont assez certainement des jeunes à risque de se joindre aux gangs à leur tour. Ils pourraient être qualifiés de jeunes *wannabes* tels que décrits par Gordon (1995) et Spergel (1995), gravitant autour des gangs sans en être membres, du moins pas encore.

3.4.7 L'influence des pairs

L'influence des pairs est une autre motivation importante pour plusieurs jeunes qui choisissent de se joindre aux gangs de rue. Thornberry (1998) mentionne la forte relation entre l'influence des amis et l'adhésion aux gangs. En fait, plusieurs des jeunes participant à l'étude ont mentionné avoir été influencés par leurs amis, que le jeune soit à Montréal ou dans son pays d'origine. Pedro, Poco Loco et Marcos expriment de différentes façons comment ils sont entrés dans les gangs à cause de leurs amis :

C'était des amis à moi. On a grandi ensemble et eux-autres ils ont formé une gang. Puis là, moi je passais la plupart de mon temps avec eux, à fumer, à boire. Puis...c'est comme ça (qu'il est entré dans les gangs). [Pedro, 20 ans]

C'est pas qu'ils (ses amis dans les gangs) m'ont influencé, c'est juste que de plus en plus à me tenir avec eux ça m'a tenté d'être comme eux là. C'est normal. Ça fait longtemps de ça. J'étais jeune encore. [...] Ben je pensais pas...puis là je suis rentré puis je me suis comme habitué, [...] j'ai commencé à aimer ça puis je suis rentré là-dedans. [Poco Loco, 14 ans]

C'est à cause de mes amis. Parce que mes amis étaient dans des gangs. Presque tout le monde est là-dedans là. Presque tout le monde là-bas prend des drogues, du buzz⁴⁵, du crack. Quasiment tout le monde là-bas (au Pérou) fait ça. Ben t'es pas obligé non plus de faire ça mais, tout le monde fait ça. Moi j'étais jeune et je faisais juste imiter ce que le monde fait. [Marcos, 22 ans]

Le jeune qui a des membres de sa famille dans les gangs pourrait être influencé à la fois par les membres de sa famille et par les amis qui l'entourent. En fait, le scénario qui paraît se répéter est celui du jeune qui se tient avec son grand frère ou avec un cousin qui est lui-même dans les gangs. Ce jeune, qui se lie d'amitié avec les amis de son frère ou de son cousin, se joindra au gang à cause d'eux, mais aussi à cause de ses amis qui l'invitent. Simon paraît être l'un de ceux influencé à la fois par son frère et par ses amis :

On est tous des amis, on a tous grandi ici. On se connaît tous, tous les gars de toutes les écoles. Pis genre, mon frère m'a plus emmené dans le *bleu*, *Crips*. Moi, mes amis ils étaient tous « 18 », c'est pour ça, quand je suis arrivé à XXX (nom d'une école) la première école que j'ai fréquenté c'était...on faisait plein de coups, on s'en foutait là. [Simon, 15 ans]

⁴⁵ Traduction libre : marijuana

On se souviendra que Simon s'identifie à la fois aux *Crips* et aux « 18 » puisque son frère l'a introduit aux *Crips* et que ses amis l'ont introduit aux « 18 », contrairement à la majorité des « 18 » qui sont *Bloods*. La situation de Simon sera rediscutée plus loin lorsque nous aborderons les rivalités entre les « 13 » et les « 18 » en lien avec les *Crips* et les *Bloods* à Montréal.

Il est aussi possible que l'influence d'une personne sur un jeune prédomine sur l'influence d'une autre. Revenons sur l'exemple de Bryan qui n'a pas joint les gangs. Il a commencé à fréquenter les gangs de rue parce qu'un de ses bons amis était dans les gangs, lui présentant les membres de son gang et, éventuellement, les « 18 » plus vieux. En bout de ligne, l'influence de sa famille s'est avérée plus forte que celle de ses amis puisqu'il a finalement décidé de ne pas officialiser son adhésion aux gangs. Bryan aborde comment il en est venu à rencontrer le gang de son ami et finalement a choisi de ne pas s'y joindre, répondant ainsi au conseil de sa famille :

Moi ça a commencé dans l'école. J'étais avec un ami et je ne savais pas que c'était quelqu'un dans la gang de rue puis après j'ai commencé à me tenir avec lui puis il m'a présenté à toute sa gang. Puis j'ai commencé à chiller avec eux. Puis ensuite j'ai commencé à connaître des plus grands qui sont dans la « 18 ». Puis c'est ça... [Bryan, 14 ans]

Moi chu pas rentré parce que mon frère a toujours eu des problèmes avec ça (les gangs). Il est déjà sorti et il dit que tout ce qu'il a vécu, il ne veut pas que ça m'arrive. Il ne veut vraiment pas que je rentre là-dedans. [Bryan, 14 ans]

Nous avons vu ici quelques scénarios possibles mais ceci n'exclut pas qu'il existe d'autres combinaisons d'influences possibles entre les amis et les membres de la famille du jeune.

3.4.8 L'importance de représenter son quartier

Le quartier d'appartenance des jeunes prend de l'importance lorsqu'ils parlent de leur gang. Mise à part l'influence que peuvent avoir la famille et les pairs dans l'affiliation du jeune à un gang en particulier, quelques interviewés mentionnent qu'ils sont dans tel gang parce que c'est le gang présent dans leur quartier ou à leur école. Ils développent un sentiment d'appartenance à leur quartier et, à ce moment, le représenter et le défendre devient important pour eux. C'est le cas de Ricardo qui relate qu'il s'est joint à la « 18 » parce que c'est là « 18 » qui était dans son quartier :

Moi dans mon quartier, c'était « 18 ». Alors moi je voulais représenter mon quartier aussi, mais à Beaubien aussi il y en a. Y'a...à St-Michel c'est plus « 13 ». Puis c'est pour ça. [Ricardo, 17 ans]

Dans le prochain extrait, Pablo exprime sa frustration à l'égard des jeunes qui ne contribuent pas à protéger pas l'image du quartier. Selon lui, un vrai gang doit préserver l'image de son quartier, représenter son quartier et le défendre. Il mentionne aussi l'importance de préserver la bonne réputation du quartier aux yeux des autres :

Une vraie gang ça va représenter son quartier, garder son quartier. Mais ici qu'est-ce qu'ils font ? Je vois que bien souvent des personnes...c'est des personnes qui cassent la fenêtre du métro. Pourquoi ? Parce que c'est quelque chose...dans ton quartier ça se voit et qu'est-ce qu'ils disent les autres personnes. Ils disent : « ah ben ce quartier il est ruiné, ce quartier il a une mauvaise réputation ». Mais c'est pas bien ça, tu dois garder ton image, tu dois garder l'image de ton quartier. Comme ça quelqu'un, il vient ici et il dit : « ah il n'y a pas de criminels ici, tout est beau, tout est tranquille ». C'est un endroit ben correct pour aller chiller, non ? Si il vient là et il voit 2-3 gars entrain de boire dans le quartier, il dit : « tu vois il y a une gang là-bas ». [Pablo, 21 ans]

De la même manière, Perreault et Bibeau (2003), dans leur livre, constatent que les jeunes Haïtiens peuvent ressentir un fort sentiment d'appartenance à leur quartier d'enfance. L'appartenance au quartier est aussi un concept de base connu sous le nom du « barrio » aux États-Unis (Vigil et Long, 1990) : les jeunes latinos vivant aux États-Unis ressentiraient un fort sentiment d'appartenance à leur « barrio » et seraient prêts à tout pour le défendre (Landre et coll., 1997). Ce que nous observons, en nous basant sur le récit des jeunes concernant leur quartier d'appartenance, c'est que la « 13 » et la « 18 » ont chacun leurs quartiers respectifs et qu'aussitôt que les jeunes s'identifient à un des gangs, le quartier devient leur territoire et prend plus d'importance. En fait, à leurs yeux, la défense du quartier serait à l'origine de la rivalité entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal. Ces groupes auraient respectivement délimités leur territoire et le défendraient contre l'invasion de l'autre gang peu importe comment.

3.4.9 Le plaisir de la fête

Mises à part toutes les autres motivations énoncées jusqu'à présent, des jeunes se joindraient aux gangs pour le simple plaisir et pour fêter (Jankowski, 1991; Spergel, 1995; Hamel et coll., 2004b; Cousineau et coll., 2005). La majorité des jeunes participant à l'étude ont mentionné qu'ils aimait faire la fête avec leurs amis, qu'ils soient dans les gangs ou pas :

Tsé dans ce temps là tu t'en fous du reste là, tu t'en fous de ne plus avoir de famille. Tout ce que tu penses, c'est de faire la fête avec ce monde-là. Ce monde-là qui se tient tout le temps ensemble. [Pedro, 20 ans]

Si j'avais un problème j'avais du monde avec moi. Chiller, fumer, boire, passer du bon temps. C'est plus dans ce sens-là que j'ai commencé à embarquer un peu plus. [Beto, 18 ans]

J'aimais ça être en groupe puis chiller et tout ça. [Poco Loco, 14 ans]

Ben, je recherchais pas vraiment de la protection parce que mon grand frère il me protégeait toujours. Mais tu sais des fois comme, c'était plus pour aller avec à des fêtes pis tout, avec des amis...qui te protégeront le dos aussi. C'est comme une famille genre, mais pas vraiment une famille. [...] On se dit tout ce qui se passe entre nous pis quand on a des problèmes, comme souvent y sont toujours là pour aider. [Martin, 15 ans]

Lorsque Pedro, Beto, Poco Loco et Martin abordent leur adhésion aux gangs, ils font allusion au plaisir que leur procure le temps passé avec leur gang. Ceci va dans le même sens que Vigil et Long (1990) lorsqu'ils affirment que les jeunes latinos seraient particulièrement attirés par les fêtes et le plaisir auxquels ils associent les gangs. Les gangs n'auraient donc pas que des côtés délinquants et dangereux, ils seraient aussi faits de moments de plaisir assez intenses. Il s'agit d'une dimension qui ne devra pas être oubliée lorsqu'il sera question de l'intervention auprès des membres des gangs.

3.4.10 Le choix de ne pas devenir membre

Dans le cadre de cette étude, nous avons rencontré deux jeunes qui nous ont signalé avoir fait le choix de ne pas devenir membre d'un gang à Montréal. Nous n'avons pas exclu ces jeunes de notre étude puisqu'ils avaient une expérience en lien avec les gangs dans leur pays d'origine. Leurs témoignages nous apparaissaient d'autant plus importants qu'ils donnaient des informations précieuses quant au fait que l'expérience d'un jeune latino en lien avec les gangs dans son pays d'origine pourrait l'amener non pas à en devenir membre à Montréal mais, au contraire, confirmerait son choix de ne pas le faire. Ainsi, Christopher qui était membre d'un gang dans son pays d'origine a perçu son arrivée à Montréal comme la chance de rebâtir sa vie à l'extérieur des gangs. En fait, Christopher a quitté le Guatemala au moment où sa vie devenait de plus en plus en danger à cause de ses activités dans les gangs là-bas. Pour lui, la seule porte de sortie des gangs au Guatemala était la mort ou l'exil. Il a quitté le Guatemala en catimini et soutient ne plus avoir de contact avec personne là-bas pour ne pas dévoiler sa localisation ou même le fait qu'il est encore en vie. L'occasion pour lui de venir rejoindre son père à Montréal avec sa mère et sa sœur a surgi et lui a donné, en même temps, l'opportunité de recommencer sa vie. Il affirme qu'il ne veut pas devenir membre d'un gang à Montréal.

Un jeune peut aussi ne pas vouloir se joindre aux gangs à Montréal à cause de ce qu'il sait des gangs dans son pays d'origine. Miclo mentionne que si tu es dans les gangs au Mexique, tu ne peux plus en sortir et tu ne peux pas terminer tes études ou te trouver un travail. Voici ce qu'il en dit :

Je n'ai jamais été dans un gang parce que si j'étais devenu membre, je n'aurais jamais pu en sortir. Mais tous mes amis au Mexique l'étaient. La majorité de mes amis avaient un tatou du nom de leur quartier. [...] Nous sommes trois frères avec moi et mes frères sont plus vieux et qui ne sont pas des membres de gang de rue pour les mêmes raisons que je t'ai dis. Avec toutes les expériences que nous avons vécues, ce n'est pas avantageux pour nous d'être dans les gangs parce que tu ne peux pas te trouver un travail ni terminer tes études. C'est pour ça que ce n'est pas avantageux pour nous d'être membres de gangs de rue.⁴⁶ [Miclo, 18 ans]

Ceci le convainc que les gangs l'adhésion aux gangs n'est pas fait pour lui.

Nous voyons que les expériences de Christopher et Miclo dans leur pays d'origine ont teinté leur perception des gangs négativement, tellement qu'ils ne veulent pas s'y joindre à Montréal.

3.5 Les premiers contacts avec les gangs et le début de la fréquentation

Il est normal que les jeunes soient ignorants quant aux gangs au début de leur fréquentation de ceux-ci puisqu'il y a toujours une première à tout. Suivant les dires des interviewés, nous pouvons identifier diverses sources d'informations qu'utiliseraient les jeunes pour créer leur impression des gangs. En effet, plusieurs sources d'influence furent mentionnées à un moment ou à un autre lors des entretiens. Les interactions sociales apparaissent comme étant la première source d'information, que ce soit un ami ou un membre de la famille du jeune à Montréal ou dans son pays d'origine qui lui en parle. Dans ce cas, les premiers contacts des jeunes avec les gangs se font par l'entremise d'amis ou de membres de leur famille, comme on l'a vu. L'expérience personnelle de certains jeunes dans les gangs dans leur pays d'origine ou à Montréal est aussi une source d'impression importante comme nous venons de le voir avec Christopher et Miclo. D'autres sources d'informations, tels Internet, la télévision et les films sur les gangs de rue ont aussi été mentionnées. En somme, les jeunes peuvent se bâtir une opinion des gangs ou d'un gang en particulier en se basant sur leurs propres relations interpersonnelles, leurs propres expériences ou sur différentes sources d'information plus impersonnelles.

⁴⁶ Version originale: « Yo nunca he estado en una [pandilla]. Por lo mismo que si me metia en una, no podria salir. Pero todos mis amigos estaban. En Mexico, todos. Si la mayoria si tenian su tatuajes de sus barrios. [...] Somos tres hermanos conmigo, ellos son mayores y no son pandilleros por lo mismo que te digo que cada experiencia que vivimos, no nos conviene ser pandilleros porque no puedes conseguir trabajo, no puedes terminar tus estudios. Por eso que no nos conviene ser pandilleros. »

3.5.1 L'ignorance initiale

Avant de s'y joindre, plusieurs jeunes mentionnent qu'ils ne savaient pas vraiment ce qu'étaient les gangs de rue. Leonardo raconte qu'au début, lorsqu'il a commencé à porter le bandeau de couleur bleu, il ne savait pas ce qu'étaient les gangs de rue :

J'avais 11 ans quand j'ai commencé, je savais rien là-dedans, je savais... Tu sais des bandeaux j'ai commencé à mettre ça mais je savais pas c'était quoi.
[Leonardo, 19 ans]

Leonardo allait à une école dominée par les *Bloods* et il aurait eu des problèmes avec des membres de gangs *Bloods*. Il portait le bandeau bleu parce que c'était son « style », dit-il, mais il a vite réalisé ce que ceci signifiait et il a, par conséquent, cessé de porter le bleu. De son côté, Bryan fut introduit à la « 13 » et à la « 18 » par un ami à l'école. Il mentionne qu'avant de se tenir avec son ami, il ne connaissait rien de ses deux gangs :

Avant que je connaisse toutes les merdes de la « 13 » et de la « 18 », *Crips*, *Bloods*, moi je ne connaissais rien de tout ça. [Bryan, 14 ans]

Pour Marcos, un jeune qui a fréquenté les gangs de rue au Pérou avant d'immigrer à Montréal, les gangs de rue à Montréal et au Pérou sont différents. En fait, Marcos ne connaissait pas la « 13 » et la « 18 » avant d'arriver à Montréal puisqu'au Pérou, comme il a confié, les gangs se nomment différemment :

Ouais, en arrivant. Ben je savais c'était quoi une gang, mais là-bas c'est pas « 13 » et « 18 ». Là-bas c'est une autre affaire. [Marcos, 22 ans]

Tout comme Marcos, Christopher a été, de son côté, exposé pour la première fois aux *Bloods* et aux *Crips* en arrivant à Montréal. En fait, il a fait partie de la « 18 » au Guatemala avant de venir s'installer à Montréal avec sa famille, mais il n'avait jamais entendu parler des gangs s'identifiant par des couleurs. Il raconte son expérience quand il s'est présenté à son école habillé en bleu, dans un secteur rouge :

Quand je suis arrivé ici, je ne savais rien. Une fois, j'ai mis mon bandeau bleu avec une casquette bleu et un pantalon bleu et je suis arrivé à mon école et tout le monde me regardait croche. Moi je me demandais pourquoi on me regarde comme ça ? Puis un gars m'a demandé : « yo tu es quoi ? » Je ne pouvais même pas parler français. Il m'a demandé : « pourquoi t'es habillé en bleu ? ». J'ai dis : « parce que j'aime le bleu ». Là il m'a dit : « le prochain jour ne viens plus habillé comme ça sinon on va te frapper ». J'ai dis : « ok » puis après j'ai essayé de chercher des affaires pour ne pas porter le bleu puis le rouge. Puis j'ai des amis qui m'ont raconté qu'ici tu ne pouvais pas porter le bleu ni le rouge parce que c'est des gangs de rue qui portent ça. [Christopher, 18 ans]

Ces exemples montrent que, malgré l'expérience préalable de Marcos et de Christopher dans les gangs dans leur pays d'origine, ceux-ci sont arrivés à Montréal en ignorant comment les gangs fonctionnaient ici.

Les jeunes peuvent aussi avoir une vision des gangs de rue erronée au début de leur fréquentation. C'est le cas pour Ricardo qui pensait initialement que les gangs de rue c'étaient des groupes d'amis. Il s'est vite rendu compte que ce n'était pas ce qu'il croyait:

Ben moi, je l'avais entendu...depuis que j'ai onze ans. Mais, je savais pas c'était quoi. Je croyais que c'était un groupe d'amis, mais c'est pas très l'fun. Pis c'est ça. [Ricardo, 17 ans]

Les jeunes ayant immigré au Canada à un âge plus avancé connaîtraient plus souvent la « 13 » et la « 18 » à leur arrivée, puisque, dans plusieurs cas, ils en ont même fait partie dans leur pays d'origine avant d'arriver à Montréal. Ils seraient, par contre, ignorants quant aux *Crips* et aux *Bloods* puisque ces groupes n'existeraient pas en Amérique Centrale et au Mexique.

3.5.2 Normalisation de la fréquentation des gangs

La fréquentation des gangs peut sembler normale pour certains jeunes. Bryan, un jeune qui fréquente les gangs de rue sans toutefois en être membre, selon ses dires, signale que tous les jeunes fréquentent les gangs de rue d'une manière ou d'une autre :

Bon les gangs, tout le monde les fréquente, c'est quelque chose de grand. Quand tu te promènes, tu vois ça dans les rues, tu vois les gros graffitis dans la rue. Donc, c'est sûr que au moins un jour dans ta vie tu vas connaître quelqu'un qui est dans les gangs de rue ou tu vas arriver à connaître la gang de rue. [Bryan, 14 ans]

Simon, de son côté, mentionne la normalité du phénomène de gangs au Guatemala :

Là-bas (au Guatemala), c'est tout le monde. J'avais un ami, il avait sept ans, il était avec moi, je me tenais toujours avec lui. Il était le plus jeune, on était les deux plus jeunes (dans le gang). [Simon, 15 ans]

Simon dit plus loin dans l'entrevue que, quand il s'est joint aux gangs au Guatemala, il avait l'impression que tout le monde était dans les gangs là-bas ou encore que les gangs étaient présents partout.

3.5.3 L'endroit géographique et les circonstances entourant le premier contact avec les gangs menant à l'affiliation du jeune

Parmi les jeunes latinos qui ont participé à notre étude, certains ont eu leur premier contact avec les gangs à Montréal tandis que d'autres l'ont eu dans leur pays d'origine avant d'immigrer au Canada ou lors d'un voyage. Deux jeunes ont aussi joint les gangs dans leur pays d'origine lors d'un renvoi temporaire dans celui-ci. D'autres jeunes ayant joint les gangs dans leur pays d'origine ont poursuivi, ou non, leur affiliation avec les gangs à leur arrivée à Montréal. Nous abordons ces différentes situations possibles dans ce qui suit.

3.5.3.1 À Montréal

Les jeunes qui ont eu leurs premiers contacts avec les gangs de rue à Montréal sont généralement des jeunes qui n'ont jamais visité leur pays d'origine, qui n'ont pas beaucoup de contacts avec leur famille dans leur pays d'origine ou qui n'ont pas nécessairement de contacts familiaux avec les gangs dans leur pays d'origine. Il est donc peu probable que ces jeunes aient des contacts avec des membres de gangs dans leur pays d'origine. Pour n'en citer qu'un, prenons le cas de Poco Loco. Il est né au Canada. Il n'a jamais visité le pays d'où vient sa mère, le Panama. Malgré le fait qu'il ait des oncles dans les gangs au Panama, il n'a presque pas de contacts avec les membres de sa famille là-bas, qu'il n'a d'ailleurs jamais rencontrés. Il ne fait aucunement allusion à ses oncles lorsqu'il parle de ses premiers contacts avec les gangs, lequel s'est fait à cause de « l'influence des amis et des proches » à Montréal.

3.5.3.2 Dans son pays d'origine avant l'immigration ou lors d'un voyage

Les premiers contacts des jeunes avec les gangs de rue dans leur pays d'origine peuvent se faire dans deux circonstances : le jeune qui aurait eu son premier contact avec les gangs avant même d'immigrer au Canada ou celui qui l'aurait lors d'un voyage. En effet, des jeunes de notre échantillon ont eu leurs premiers contacts avec les gangs de rue avant même leur arrivée au Canada. C'est le cas d'Inconito, qui a fait partie d'un gang de rue au Salvador, avant son arrivée au Canada, à l'âge de 13 ans, pour rejoindre sa mère qui était installée ici. Il a commencé à se tenir avec les gangs de rue à l'âge de huit ans par l'entremise d'un ami. Il raconte comment il a commencé à fréquenter les gangs de rue au Salvador :

J'ai commencé (à fréquenter les gangs de rue) comme à huit ans. [...] J'ai commencé par une cigarette, j'ai commencé à fumer. Là, j'ai eu mes amis, alors j'ai commencé. [Inconito, 19 ans]

Pour d'autres, un voyage dans leur pays d'origine semble avoir été l'occasion d'un premier contact avec les gangs de rue. C'est le cas de Beto qui, lors d'un voyage au Salvador, a été en contact avec ses cousins membres de gangs là-bas. Il mentionne qu'il aimait l'ambiance et la protection qu'amenait sa fréquentation du gang de ses cousins :

C'est plus là-bas, j'ai commencé à me tenir avec eux [ses cousins dans les gangs], j'aimais l'ambiance, j'avais des problèmes, j'avais du back-up alors j'ai commencé ici aussi (à son retour de voyage). [Beto, 18 ans]

Une histoire similaire est arrivée à Ricardo qui dit avoir été influencé par ses cousins dans les gangs lors d'un voyage au Guatemala :

Quand je suis retourné au Guatemala je voyais mes cousins avec des tatous... parce que nous on habitait... « *Zona dieciocho* »⁴⁷, ça c'est dans une ville. Pis là, depuis ce temps là, je voyais le monde comme plein de tatous pis euh... j'ai aimé, mais dans ce temps là j'aimais ça m'habiller comme *Dickies* pis tout, je sais pas ça m'a influencé. C'est comme, je voulais représenter où j'habitais, c'est ça... « 18 »... à cause de mes cousins. Parce que moi, ils m'ont expliqué les larmes⁴⁸ pis tout. Je voulais faire comme eux. [Ricardo, 17 ans]

Ricardo a plusieurs membres de sa famille au Guatemala dans les gangs de rue faisant qu'il y fut exposé lors de ses voyages. Il a été attiré vers les gangs par l'entremise de ses cousins. Il aimait le style vestimentaire. Ses cousins lui ont appris plusieurs choses à propos des gangs de rue là-bas. Ricardo est ensuite revenu au Canada avec le désir de se joindre lui aussi à la « 18 » ici, ce qu'il a fait.

3.5.3.3 Le renvoi temporaire du jeune dans son pays d'origine

Le renvoi temporaire d'un jeune latino en difficulté dans son pays d'origine est un phénomène que nous avons observé. En fait, dans deux cas de notre étude, la mère du jeune l'a renvoyé pour une période d'un an vivre dans sa famille dans son pays d'origine arguant qu'il avait trop de problèmes dans la société québécoise. Ces deux jeunes ont joint les gangs de rue dans leur pays d'origine lors de ce séjour pour ensuite continuer leur expérience dans les gangs à Montréal à leur retour. Prenons l'exemple de Pablo, il avait 15 ans quand sa mère l'a envoyé faire un séjour au Salvador. C'est à ce moment qu'il a joint les gangs de rue :

⁴⁷ Traduction libre: Zone « 18 »

⁴⁸ Ricardo se réfère aux tatous en forme de larmes souvent tatouées sur le visage des membres de gangs en Amérique Centrale.

Ici (à Montréal) j'ai pas rentré dans les gangs. Quand j'étais jeune, j'ai juste commencé à voir que les personnes étaient chill, que le gars était là et qu'il me donnait une bière et qu'il m'offrait tout ça. Puis là, j'ai eu un petit problème ici et ils m'ont envoyé dans mon pays. Quand ils m'ont envoyé dans mon pays c'est là que j'ai commencé à comprendre...que je me suis rentré dans la gang en premier. [Pablo, 21 ans]

Pablo avait déjà eu des contacts avec les gangs à Montréal avant son séjour au Salvador, mais ce n'est que là-bas qu'il estime être réellement devenu membre de gang. À son retour à Montréal, un an plus tard, Pablo a repris ses activités dans un gang de Montréal.

Simon présente une histoire similaire à celle de Pablo. À l'âge de neuf ans il est renvoyé un an au Guatemala par sa mère parce qu'il ne fonctionnait pas bien à l'école à Montréal. Avant de partir, Simon en connaissait peu sur les gangs. Il a joint les gangs de rue lors de ce séjour forcé au Salvador et a continué ses activités une fois de retour à Montréal. Simon soutient que son séjour au Salvador a fait le contraire du changement désiré par sa mère. Selon lui, il aurait empiré pendant son année passée dans ce pays. Simon raconte :

Ouais, ma mère m'a envoyé (au Salvador). [...] Parce que j'allais pas bien à l'école. J'étais au primaire, j'allais pas bien. Je frappais tout le monde. Je suis resté là-bas un an. [...] J'ai pas changé (durant son séjour au Salvador). Elle m'a envoyé parce qu'elle pensait que j'allais changer. J'ai pas changé du tout. J'ai même empiré. [Simon, 15 ans]

Les renvois de Pablo et Simon dans leurs familles au Salvador et au Guatemala semblent avoir été perçus par leurs mères comme étant la solution aux problèmes que connaissaient les jeunes à Montréal. En fait, Pablo et Simon sont tous les deux revenus à Montréal avec une expérience des gangs de rue. Dans les deux cas, cette expérience s'est poursuivie une fois de retour à Montréal, enrichie des acquis faits au Salvador.

3.5.3.4 L'arrivée à Montréal ou le retour après un voyage dans son pays d'origine

Les jeunes latinos participant à l'étude ont démontré, pour la plupart, un intérêt pour les voyages dans leur pays d'origine. Plusieurs d'entre eux y étaient, d'ailleurs, retournés visiter leur famille au moins une fois. Ceci peut paraître anodin mais, dans le cadre de notre étude, les voyages des jeunes s'avèrent importants puisqu'il apparaît, comme nous venons de le voir, que plusieurs d'entre eux ont eu leur premier contact, ou ont joint les rangs les gangs dans leur pays d'origine, à l'occasion d'un voyage. Ceci étant, le retour à Montréal est aussi fort important puisque les jeunes reviennent au pays avec des expériences particulières des gangs de rue. Le même raisonnement est certainement valable pour tous les jeunes qui immigreront au Canada emportant avec eux une expérience préalable dans les gangs de rue.

Le retour de voyage peut provoquer chez le jeune un sentiment de solitude ou une nostalgie de voyage. Celui qui a beaucoup aimé son voyage et le temps passé avec sa famille peut trouver le retour à Montréal difficile. C'est le cas de Jesus qui s'ennuyait de ses cousins et qui se sentait seul à son retour à Montréal après avoir passé quelques mois dans sa famille au Panama :

Puis là c'est après quelques mois d'être là-bas (au Panama) que j'étais retourné ici. Et là quand je suis revenu ici, c'est là que je me sentais seul là, j'avais plus mes cousins, il n'y avait plus personne, il y avait juste mon frère qui était ici avec moi. C'est là que moi, puis mon frère, puis des amis qui habitaient près de chez moi on a fait notre gang. [Jesus, 16 ans]

Afin de combler le vide laissé par l'absence de ses cousins et dans le dessein d'essayer de recréer son expérience dans les gangs vécue avec ses cousins au Panama, Jesus a monté son gang à Montréal avec son frère et quelques amis. Le retour à Montréal est ainsi perçu par le jeune comme une opportunité de former son propre gang en se basant sur son expérience dans les gangs acquise lors d'un séjour dans son pays d'origine. Suite à son expérience au Salvador, Pablo est lui aussi revenu au Québec avec le désir de former son propre gang :

(À mon retour à Montréal) j'ai arrêté tout, j'ai commencé à travailler et j'avais encore la mentalité que je voulais être dans une autre gang, mais que ça allait être moi (le chef). Faque j'ai commencé à la former avec des amis. [Pablo, 21 ans]

Dans d'autres cas, l'expérience dans les gangs dans le pays d'origine semble avoir moins d'impact sur le jeune qui mentionne plutôt sa nouvelle situation, à son arrivée à Montréal, comme étant la raison pour laquelle il y a joint les gangs. Inconito, par exemple, malgré le fait qu'il était membre de gang au Salvador, explique plutôt son adhésion aux gangs à Montréal par la mauvaise relation qu'il avait avec sa mère précisant qu'à cause de cette relation conflictuelle, il s'est rapidement retrouvé dans la rue :

J'avais plus de mère, j'avais plus de parents, je ne pouvais plus m'en aller (et retourner au Salvador), je ne savais pas où dormir. Puis ma mère, ben elle faisait chier, ma mère elle avait pleins d'hommes. Moi j'ai fais ma vie dans la rue là. J'ai commencé à me tenir avec du monde, puis là j'ai rentré dans une gang. [Inconito, 19 ans]

Marcos avait lui aussi un passé dans les gangs au Pérou avant de venir s'installer seul à Montréal. Par contre, contrairement à Inconito, Marcos explique son adhésion aux gangs à Montréal par le contact qu'il a eu avec son cousin déjà actif dans les gangs à son arrivée à Montréal. En fait, il a joint le gang de son cousin seulement trois mois après son arrivée :

C'est à cause de mon cousin là. Lui, il est ici depuis 20 ans à XXX (nom d'un quartier), alors il connaît tout le monde ici. C'est à cause de lui que je suis rentré (dans les gangs). [Marcos, 22 ans]

Tel que mentionné précédemment, des trois jeunes qui participaient aux gangs de rue avant leur immigration au Canada, seul Christopher ne s'est pas joint à un gang à Montréal. En fait, son expérience tumultueuse dans les gangs au Guatemala est une des principales raisons de son immigration à Montréal pour venir rejoindre son père qui y était déjà installé :

En plus, mon père c'est pour ça (ses problèmes dans les gangs au Guatemala) qu'il m'a amené ici, parce que sinon peut-être que je ne serais même pas là maintenant. Sinon, peut-être que je serais mort. Je serais mort ou je ne sais pas... [Christopher, 18 ans]

L'arrivée de Christopher à Montréal paraît avoir été perçue par lui, comme une porte de sortie des gangs et la chance de refaire sa vie puisque, comme nous le verrons, il paraît très difficile de se désaffilier des gangs en Amérique Centrale et au Mexique.

Rien ne laisse croire que les jeunes qui ont des contacts avec les gangs dans leur pays d'origine ont plus de probabilités de se joindre aux gangs à Montréal. Par contre, plusieurs jeunes de notre étude dans cette situation font eux-mêmes le lien entre le fait qu'ils ont des membres de leur famille dans les gangs dans leur pays d'origine et leur propre adhésion aux gangs, comme nous l'avons vu avec Beto et Ricardo. Par ailleurs, le fait que Marcos avait de la famille dans les gangs à Montréal au moment de son arrivée aurait, selon lui, favorisé son adhésion aux gangs à Montréal. Ce lien ne peut toutefois pas être fait systématiquement puisque ce n'est certainement pas tous les jeunes latinos qui immigreront à Montréal qui se joignent aux gangs de rue lorsqu'ils y ont de la famille dans les gangs.

3.6 Le gang vu de l'intérieur : de l'initiation à la désaffiliation

3.6.1 L'initiation

Seuls quelques jeunes ont abordé les rites d'initiation de leur gang. Ceci ne veut pas dire que les autres jeunes n'ont pas vécu l'initiation, mais simplement qu'ils n'en ont pas parlé, que l'initiation n'est pas importante à leur yeux ou que c'est un événement trop douloureux ou personnel pour en parler. Ricardo et Poco Loco, tous deux s'identifiant aux « 18 » à Montréal, racontent brièvement comment se déroule une initiation dans leur gang :

On était cinq, mais moi en premier, y m'ont pris à moi, y m'ont dit : « 18 secondes pis tu vas aller direct, tu vas te joindre à nous ». Là, je me suis fait battre. J'avais la lèvre ouverte pis tout. J'étais membre. Là y m'ont dit que j'étais accepté puis qu'y vont me trouver un surnom. [Ricardo, 17 ans]

Il faut que tu montres que tu es capable de te battre là. Que tu as des couilles pour te battre. [...] On te fait un PI pour 18 secondes. **C'est quoi un PI ?** Ben, tout le monde te saute dessus pendant 18 secondes. [...] Si tu es capable de survivre et si tu ne pleures pas... Il faut pas dire comme : « ah...arrêtez ». [Poco Loco, 14 ans]

Les jeunes surnomment l'initiation un *PI* et précise le type d'initiation pratiquée, à savoir que les jeunes se mettent en cercle et frappent l'initié au milieu pour un temps déterminé. Les « 13 » eux aussi pratiqueraient un *PI* comme initiation de ses nouvelles recrues. En effet, Pablo signale que le *PI* se pratique autant au Salvador qu'à Montréal et que pour la « 13 » il durerait 13 secondes :

Dans mon pays [au Salvador] j'étais dans la gang MS...eh...ouais, on m'a donné 13 secondes et ici c'est la même chose. C'est la même chose, ça change rien. [Pablo, 21 ans]

Selon Grascia (2004), la « 13 » aux États-Unis pratiquerait aussi ce rite d'initiation pour une durée de 13 secondes. Nous observons donc que les rites d'initiation des « 13 » seraient possiblement les mêmes qu'ils aient lieu à Montréal, aux États-Unis ou au Salvador, dépassant donc les frontières. La différence qu'on note entre les *PI* des deux groupes, la « 13 » et la « 18 », est sa durée en lien avec la dénomination du groupe : le *PI* de la « 18 » durerait 18 secondes et celui de la « 13 » 13 secondes peu importe le pays où il est pratiqué.

3.6.2 La confiance entre les membres

La confiance qui règne entre les membres de gangs apparaît comme un élément central, pour plusieurs, dans la relation entre les membres de gang de rue. Il était déjà ressorti dans la définition des gangs de rue que font les jeunes, que le gang serait composé d'amis qui se font confiance. Selon Martin, dans son gang, il existerait une règle entre les membres, à savoir que ce qui se dit dans le gang reste dans le gang :

On se raconte beaucoup de choses pis on se fait super confiance (lui et les gars de son gang). [...] Ben, c'est plus avec le monde que tu te tiens. [...] Ce qui est dit dans une gang, ça reste là. [Martin, 15 ans]

La confiance entre les membres d'un même gang ne serait toutefois pas uniforme selon Marcos qui indique qu'il ne parle qu'avec les personnes en qui il a vraiment confiance :

Ben je ne parle pas beaucoup avec tout le monde (dans les gangs). Je parle au monde en qui j'ai vraiment confiance. Marcos, 22 ans]

Poco Loco ajoute que la confiance est quelque chose qui se bâtit dans le gang. Il mentionne qu'il doit apprendre à connaître le nouvel arrivant dans le gang avant de lui faire confiance :

J'ai moins confiance en eux [les nouveaux] parce que je les connais pas. Je vais apprendre à les connaître. [Poco Loco, 14 ans]

Les propos de Marcos et de Poco Loco laissent sous-entendre une certaine méfiance qu'ils pourraient avoir envers les nouveaux membres de gang ou envers ceux qu'ils ne connaissent pas vraiment bien. Cette méfiance s'estomperait possiblement avec le temps, mais elle pourrait aussi demeurer toujours présente.

3.6.3 La structure du gang, des petits aux grands

3.6.3.1 Le gang unis ou divisé en *cliques* ?

Le gang est-il uni ou divisé en *cliques* ? Cette question se pose pour cette étude puisque la « 13 » et la « 18 », récemment arrivés à Montréal, sont encore considérés comme des groupes émergents et sont peu présents dans les écrits québécois sur le sujet. Dans son étude sur des gangs de rue Mexicains-Américains à Los Angeles, Moore (1991) mentionnait que les gangs se développeraient en une structure hiérarchisée selon l'âge des jeunes et que les plus jeunes créeraient leur propre clique afin de tenter de faire leur place dans le monde des gangs. Dans notre étude, ce sont les jeunes s'identifiant à la « 18 » qui nous ont surtout parlé de cette division par groupes d'âge. Ceci ne veut pas dire que la « 13 » ne suivrait pas ce même modèle, mais les jeunes qui s'identifient à ce groupe n'en ont pas parlé. Poco Loco mentionne que les « 18 » sont divisés en trois groupes selon l'âge des membres : « les grands, les moyens et les petits » chacun ayant son propre nom. Martin, se trouvant, lui, dans le groupe des *moyens*, va dans le même sens en précisant les groupes d'âges :

Ben je peux pas vous dire les noms, mais y'en a trois. Ceux de treize, quatorze ans ou moins, y'ont un nom. Pis y'a les quatorze à vingt ans à peu près, c'est un autre nom. Pis les vingt ans et plus, c'est les vieux, y'ont un autre nom. [...] Moi je suis dans le gang du milieu. [Martin, 15 ans]

Donc, sans nommer les sous-groupes, Martin précise que les *petits* auraient entre 13 et 14 ans, les *moyens* auraient de 14 à 20 ans et les *grands* seraient âgés de 21 ans et plus. Malgré cette division par groupes d'âge des « 18 », ceux-ci seraient tout de même unis :

On est 300 (Nombre approximatif de membres des « 18 » dans tout Montréal), et on se tient tout le temps ensemble. Ben on est jamais tous là, tous ensemble mais comme la moitié. Tout le monde ça fait trop de monde et ça attire trop la police. [Poco Loco, 14 ans]

Pour Leonardo et Cesar, tous deux des membres de la « 13 », le fait que les « 18 » soient unis est un désavantage pour eux puisqu'ils seraient plus facilement repérables par la police. Ils mentionnent que les « 13 » optent plutôt pour la stratégie d'être séparés en petits groupes afin d'avoir des contacts partout et de ne pas trop attirer l'attention de la police sur eux. Ils ne seraient pas moins nombreux pour autant, mais se répartiraient sur toute l'île de Montréal :

Tsé les *bleus* sont un petit peu là-bas, ils sont séparés. Tandis que les *Bloods* sont toujours ensemble, c'est facile à les tuer, c'est ça que je veux dire, puis ils ont l'air plusieurs parce qu'ils sont en groupe mais en réalité ils ne sont pas plusieurs, c'est nous qui sont séparés, si on se réunit on va être plusieurs. C'est ça le but là, être séparés et avoir des contacts [...] tsé nous les *bleus* on réfléchit avant de faire quelque chose. Tsé si on est plusieurs, on attire plus vite la police non ? C'est pour ça qu'on n'est jamais plusieurs. Tsé, tu vas en voir trois ou quatre là-bas au métro, encore trois, tsé c'est pas beaucoup comme ça tu attires moins la police. Tsé les *Crips*, ici, on pense un peu là. [Leonardo, 19 ans]

La « 13 »; la « 67 »⁴⁹, c'est vrai que c'est la même chose « 67 » et « X3 »⁵⁰ mais on est beaucoup mais on est vraiment séparé, on est éparpillé de tous les côtés de Montréal. La « 18 » ils ont juste un spot et ils sont tous unis. [Cesar, 17 ans]

Malgré le fait que nous sachions que la « 18 » et la « 13 » se subdivisent en différents groupes qui auraient tous leur propre nom, la majorité des jeunes ont refusé de divulguer ces noms. Ils se réfèrent plus globalement le gang auquel ils s'associaient, la « 13 » ou la « 18 », ou se rapportaient à leur couleur, les *bleus* ou les *rouges*. Il était plus important pour nous de savoir que ces ramifications existent que de savoir comment elles se nomment. Nous n'avons donc pas cherché à approfondir le sujet afin de garder la participation du jeune à l'entretien en n'effritant pas sa confiance par un questionnement trop inquisiteur.

⁴⁹ Les « 67 » sont un autre gang existant à Montréal, s'affiliant aux « 13 ». Ces chiffres donnent aussi 13 s'ils sont additionnés.

⁵⁰ « X3 » est une autre façon d'écrire ou de dire (en lisant le « X » comme le chiffre romain) les « 13 ». À ne pas confondre avec les « 18 » qui écriront pour leur part « XV3 ».

3.6.3.2 La relation possible entre les cliques d'un même gang

Nous venons de le voir, les gangs composés de jeunes latinos, que ce soit la « 13 » ou la « 18 », se diviseraient en différents groupes d'âges. Des jeunes membres ont fait état des relations qu'ils entretiendraient avec les membres de gangs plus vieux. Il est ainsi apparu qu'il existerait une relation entre les différents groupes d'âge surtout pour des fins de protection et pour des buts lucratifs. Pedro, un jeune membre de la « 13 », mentionne que son groupe est en relation avec le gang plus vieux. Il se sent comme leur petit frère, à la fois protégé, respecté et valorisé par les plus vieux. Par contre, cette protection ne serait pas sans conséquences : afin que le gang plus vieux vienne en aide aux plus jeunes et les protègent, les plus jeunes devraient, en retour, rendre service aux plus vieux en travaillant pour eux (par exemple : en vendant de la drogue, en les assistant dans des vols d'autos ou d'autres types de délits). Selon lui, s'établirait un *échange de faveurs* entre les deux groupes :

Il y a aussi des gangs qui sont là depuis toujours...c'est des plus vieux... quand ils nous voient, ils nous donnent du respect parce qu'on est plus jeunes. Comme par exemple, des gangs comme la « MS » ou des choses comme ça, c'est une gang qui existe depuis longtemps. Puis quand les gars qui sont en prison, puis ils sortent dehors, ils disent : « yo what's up man ». On est toujours comme des petits frères pour eux aussi. Eux-autres ils nous appuient sur ce que nous on fait puis même eux-autres ils vont nous défendre si jamais il se passe de quoi. Puis nous-autres on se sent plus valorisés parce qu'on a quelqu'un envers qui se tourner si jamais ça marche pas...Si il y a quelque chose qui se passe, on va se tourner vers eux et on va aller leur dire. Puis là ils vont faire quelque chose pour nous. Mais en échange, ils demandent toujours une faveur. Ça marche souvent comme ça. Je pourrais pas te dire que c'est toujours comme ça mais ils vont nous demander de vendre un peu de drogues pour eux, ou des choses comme ça. [...] Ils vont nous demander de passer un peu de stock pour eux. Ils vont nous demander souvent de les accompagner dans des vols de voitures ou des choses comme ça. Ils nous demandent pas ça en tant que faveur. Ils nous demandent surtout ça en amis. C'est pas vraiment : « ok je suis ici pour toi alors tu me donnes ça ». C'est plus une question d'amitié, une question de respect. [...] Parce que eux, c'est les plus vieux. Nous autres on les respecte et ils te donnent du respect parce que s'ils voudraient ils t'enverraient chier. Mais ils nous donnent du respect faque nous autres, pour leur prouver que t'apprécies ce qu'ils font, ben tu vas leur retourner la faveur. [Pedro, 20 ans]

Pour Martin, chaque groupe va tout de même défendre ses propres intérêts à moins que la nécessité d'aider un autre groupe, dans le cas d'un plus gros conflit par exemple, se fasse sentir. De fait, il n'y aurait pas nécessairement de liens étroits entre les cliques. Martin indique qu'il ne fréquenterait plus vraiment les jeunes qui ont fait le saut de son gang du *milieu* vers le gang des *grands* :

C'est jusque quand y'a une grosse bataille, ils (les plus vieux) vont venir mais c'est tout. Si y'a des problèmes, admettons le *milieu* a un problème, c'est sa clique à eux qui va défendre ça, pas les jeunes ni les plus vieux. [...] Ben comme, en deux ans, y'a des gens qui ont eu vingt ans, y sont partis de la clique *milieu*... pour s'en aller dans les plus vieux. On les voit presque plus. Y sont dans leur monde à eux, les plus vieux. Y veulent pas nous voir là, les jeunes. [Martin, 15 ans]

Pedro précise pour sa part la signification de la transition du gang plus jeune au gang plus vieux, laquelle se produirait vers l'âge de 16 ou 17 ans. Ceci veut dire, selon lui, que le jeune est prêt à prendre de gros risques, d'aller en prison ou même de mourir pour le gang :

La vie sérieux, c'est pas facile et ça veut dire que t'es prêt à prendre des gros risques... à rentrer en prison puis faire des choses illégales. Parce que, jusqu'à présent, ils (les plus vieux) te prennent encore pour un jeune, mais à 16 ans, 17 là ils vont te dire : « you know, il faut que t'attaches tes pantalons », puis ils vont même te dire : « il faut que tu sois prêt à mourir pour ça (le gang) ». Il faut vraiment que tu sois prêt à te faire tirer une balle ou à manger un coup de couteau là. [Pedro, 20 ans]

Les propos de Pedro donnent un certain sens aux séparations en groupes d'âge, les jeunes, rendus à un certain point, passant d'un groupe à l'autre. Mais il signale aussi que les catégories ne seraient pas étanches. Il serait en effet possible que des jeunes se retrouvent dans le gang plus vieux malgré leur plus jeune âge si on juge qu'ils sont prêts. Poco Loco révèle faire partie du groupe des *moyens* même s'il n'a que 14 ans parce qu'il se tiendrait toujours avec les plus vieux que lui et qu'il serait plus intelligent que les autres pour son âge :

Mais je suis le plus jeune (du groupe des moyens). Mais seulement que moi. On peut dire que je suis plus smart qu'eux autres (*les petits*) dans la tête. J'ai toujours grandi avec des personnes plus vieilles que moi. Faque j'ai toujours été plus que les autres pour mon âge. [Poco Loco, 14 ans]

En prenant l'exemple de Poco Loco, on comprend que les restrictions d'âge pour appartenir à une clique ou l'autre existent mais ne sont pas systématiques puisque certains jeunes peuvent se trouver dans les gangs plus vieux. Nous verrons prochainement comment, à l'inverse, les plus vieux peuvent jouer un rôle dans les gangs de plus jeunes, entre autres comme chef de gang.

3.6.3.3 La hiérarchie dans le gang

Notre étude ne permet pas de faire clairement la lumière sur la structure interne du gang car les jeunes n'en ont pas beaucoup parlé. Et ceux qui l'ont fait ne s'entendent pas nécessairement lorsque vient le temps de brosser un portrait de l'organisation du gang. Pour les uns, il y aurait un chef ou une personne qui prend les décisions ultimes. Un peu dans le même esprit, d'autres indiquent que la majorité des jeunes dans le gang se trouveraient sur le même pied d'égalité, à l'exception d'une ou de quelques têtes dirigeantes. Pedro, par exemple, mentionne que tous les jeunes dans son gang étaient égaux sauf le plus vieux qui avait prouvé aux autres qu'il pouvait se défendre et, du fait même, gagner le respect des autres. Il poursuit en disant que, bien souvent dans les gangs, il n'y a pas de chef et que tous les membres sont égaux dans la hiérarchie :

Non, j'étais pareil que tout le monde. C'est sûr qu'il y en avait un qui était plus vieux, ben il est plus respecté parce que quand il s'est fait casser la gueule ben il s'est plus défendu et il avait, comme on dit, les couilles là. Lui, c'était plus celui qui allait dire aux autres si on fait ci, on fait ça et les autres disaient : « ouais » parce qu'ils le respectaient. Tsé normalement dans des gangs de rue ce n'est pas organisé faque il n'y a pas... Dans bien des gangs de rue il n'y a pas chef. C'est comme tout un groupe et tout le monde est pareil. C'est comme tous des frères. [Pedro, 20 ans]

Marcos soulève une limite à cette égalité existant entre tous les membres du gang. Il estime que, dans un tel cas, il est souvent difficile d'en arriver à un consensus entre tous les membres du gang. Avoir un plus vieux qui a la responsabilité de prendre les décisions dans le gang diminuerait les conflits décisionnels entre les membres, estime-t-il :

Pour prendre des décisions...comme je te dis, maintenant on fait comme un vote, ben pas tellement un vote mais c'est quelqu'un qui nous dit quoi faire. Avant ce n'était pas comme ça. Il y en avait un qui donnait une idée, l'autre donnait une autre idée. Puis à la fin on se chicanait parce qu'on mettait pas la faute. On ne se décidait pas c'était qui le leader. Pas tellement leader, mais quelqu'un qui disait ce qu'on doit faire. (Celui qui décide) c'est celui qui est le plus vieux. C'est lui qui a le plus d'autorité là. C'est lui qui a le plus d'expérience. C'est lui qui connaît tout le système. [Marcos, 22 ans]

Il existerait donc une hiérarchie entre les différents groupes : les *vieux*, les *moyens* et les *petits*. Selon cette hiérarchie, les *moyens* seraient dirigés par un gars du gang des *grands*. Il y aurait par ailleurs un lien entre les différentes cliques, comme en témoigne Poco Loco :

C'est un *grand* qui est le plus grand chef qui vient diriger les *moyens*. Comme le grand il dirige la petite clique. [Poco Loco, 14 ans]

Pour Pablo, et pour la majorité des jeunes qui ont abordé le sujet, un gang doit avoir un chef. Le chef du gang doit prouver aux autres jeunes du gang qu'il peut se battre et qu'il est le plus fort de tous. Pablo précise qu'il y aurait aussi deux ou trois gars dans le gang avec un rôle de recruteur, ayant le mandat d'amener d'autres jeunes à se joindre au gang :

Pour être le chef il faut que tu montes...c'est toi qui est le chef tu comprends ? Il faut que tu sois capable de faire des choses que les autres ne peuvent pas faire ou bien être le plus fort dans le sens de la force, que tu sois plus fort que les autres, que tu peux battre les autres et faire des choses que les autres ne voulaient pas faire. Il faut qu'il y ait un chef dans une gang je pense. Ben non, je ne pense pas, je suis sûr. Puis après le chef, il y a deux ou trois gars qui sont là. Ils demandent à des autres gars : « est-ce que tu veux participer dans les gangs, est-ce que tu veux être dans une gang ? » Puis les autres disent : « oui, non, ça dépend ». Puis après ça tu donnes un *PI* puis tu peux rentrer et c'est ça. [Pablo, 21 ans]

Dans tous les extraits qui précèdent, nous pouvons constater que le chef, ou *leader*, du gang paraît nécessaire. Il serait le plus vieux ou le plus fort de tous les membres. En fait, un jeune qui veut se rendre à cette position devra faire ses preuves aux yeux des autres. Selon ces extraits, un gang serait plus souvent composé d'un chef, le reste des membres se trouvant sur le même pied d'égalité décisionnel. Le fait que le gang ait un chef sous-tend un minimum d'organisation entre ses membres, mais sans plus puisque les autres membres du gang seraient sur la même marche, à cette nuance près qu'il y aurait, dans les gangs latinos, la marche des *petits*, la marche des *moyens* et la marche des *grands* ce qui rejoint la description des gangs faite dans les actes du colloque : Les jeunes et les gangs de rue : faut plus en parler, (2004) ainsi que de celle du SPVM (2005) à savoir qu'un gang de rue serait *plus ou moins structuré*.

3.6.4 Les activités du gang : délinquantes et non délinquantes

Nous n'avons pas mis l'emphase dans cette étude sur les activités délinquantes des gangs, déjà assez connues, parce que, comme nous l'avons précisé au chapitre méthodologique, nous avons rencontré les jeunes dans la collectivité et nous avons cru que de ne pas aborder de plein fouet l'aspect criminalité des gangs pourrait faciliter la création du lien de confiance avec les interviewés.

Certains jeunes ont tout de même abordé les activités délinquantes des gangs, mais aussi celles non délinquantes. Selon ces jeunes, les activités non délinquantes pourraient compter pour 50% des activités des gangs. Les activités non délinquantes consisteraient majoritairement à pratiquer des sports d'équipe ou à s'amuser en groupe, dans des lieux publics (restaurants, parcs, métro) ou dans des fêtes. Souvent, le fait d'être en groupe serait aussi associé à la consommation d'alcool et de drogues, surtout la marijuana. Parmi les activités dites délinquantes reliées aux gangs mentionnées par les jeunes interviewés, nous retrouvons : le fait de marquer son territoire à l'aide de graffiti, le vol de voitures et le vol en général, le taxage, des *boom rush*⁵¹, la vente de drogues, la gestion d'un réseau de prostitution, des batailles avec les gangs adverses et l'armement. Ces activités illicites auraient comme ultime finalité de faire de l'argent. Dans les prochains extraits d'entrevues, Jesus et Pedro donnent un aperçu des activités de leurs gangs :

Ben on se tenait tout le temps ensemble. À partir du vendredi soir jusqu'à dimanche. Puis là, quand il y en avait un qui venaient pas, on allait chez lui le chercher. Puis là il n'avait pas le choix de sortir. Même si il y en avait un qui ne voulait pas sortir on lui disait d'arrêter de faire son con et de sortir. Puis on buvait, on fumait, on cherchait des problèmes. On faisait aussi par exprès pour aller dans des fêtes où il y avait des gangs rivales et on y allait juste pour faire des problèmes. Juste pour ça, on avait rien d'autre à faire. [Jesus, 16 ans]

Normalement ça se passe toujours bien. On a un spot...eh, une place où on...disons que tu fais tes affaires. T'es chez vous et à telle heure...il y a une place. Ça peut être le métro, ça peut être une place où il a des arcades où on se rejoint, qu'on se regroupe. Puis on chill. Comment je peux vous expliquer ça ? Ça veut dire qu'on a rien à faire. On est là puis on passe notre temps...La plupart du temps on est là à fumer, à boire, à se droguer. Puis on chill. On niaise avec des gens, des filles qui viennent nous voir. Puis là, on passe du temps là. Puis quand il y en a un de nous-autres qui revient puis qu'il est tout amoché, ben là on se sent mal pour notre ami faque là on dit : « ok on va aller le chercher à telle, telle place, je sais où le trouver et tout ça man ». Puis on va s'armer et on va y aller man. On va s'armer et on va y aller. C'est comme ça les gangs de rue. [Pedro, 20 ans]

Il faut aussi souligner que, dans les deux extraits, la phrase : « on avait rien à faire » revient. Il y a peut-être là un enseignement à tirer pour les intervenants.

⁵¹ « C'est de rentrer voler un dépanneur. C'est une quinzaine de gars, chacun prends bière chips, manger, tout. » [Leonardo, 19 ans]

En somme, comme le mentionnent Jesus et Pedro, les activités des gangs se résumeraient à : un groupe de jeunes qui se tiennent ensemble dans des endroits publics, qui n'ont souvent rien à faire, consomment parfois de l'alcool et de la marijuana ensemble et vont défendre leurs amis quand la nécessité se présente. Leurs activités paraissent ainsi assez semblables à celles de n'importe quels jeunes de leur âge à cette exception près qu'ils peuvent, en outre, s'adonner à des activités délinquantes et qu'ils peuvent causer du trouble lorsqu'ils se retrouvent en groupe.

3.6.5 Un moyen de plus en plus utilisé : Internet

Internet est un moyen de communication qui semble prendre de plus en plus d'ampleur dans le milieu des gangs. Il fut porté à notre attention le fait que les jeunes utiliseraient ce moyen pour communiquer entre eux via, entre autres, des programmes de messageries tel *MSN messenger*⁵². Jusqu'ici, ceci semble normal puisqu'une grande proportion des jeunes en général communiquent de cette manière. Ce qui peut être plus alarmant est le fait que les gangs utiliseraient ces moyens de communication pour amorcer des conflits entre eux ou pour des fins d'espionnage, comme l'explique Cesar :

Moi comme, sincèrement, j'utilise Internet pour les (le gang adverse) espionner, c'est tout ce que je fais. [...] Ouais tu *log on* pis là tu mets *XV3* et ils vont t'accepter (les membres des « 18 »), là tu commences à parler avec eux, puis là ils te demandent chu où et là j'invente quelque chose parce que moi je veux connaître tout sur les « 18 ». [Cesar, 17 ans]

De plus, Internet serait utilisé par les gangs pour s'afficher par l'entremise de site web. Il s'agirait d'une façon de « représenter la clique » explique Poco Loco qui mentionne que, sur le site de son gang, les membres mettent des photos d'eux avec les visages cachés montrant leurs signes de mains. Aussi, sur ce site, ils écriraient des détails à leur sujet et y mettraient des vidéos d'eux en train de battre des membres des gangs adverses. De même, Simon rapporte que son gang met des photos sur un site Internet pour représenter leur clique :

C'est plus pour présenter notre clique. C'est le nombre de cliques de *buena honda*⁵³ qu'on connaît. C'est juste ça, on se montre tous dans la photo. C'est ça qu'on représente. [Simon, 15 ans]

⁵² Un programme utilisé par une grande proportion de gens pour communiquer entre eux via Internet.

⁵³ Expression espagnole qui veut dire que c'est des personnes « cool ».

Contrairement à Poco Loco et Simon, Bryan explique qu'il a conscience que le fait d'avoir sa photo sur un site Internet l'exposerait et le rendrait plus vulnérable aux attaques par les membres d'autres gangs. Bryan raconte que sa photo a d'ailleurs été mise sur le site à son insu et qu'il a demandé qu'elle soit enlevée aussitôt. Il ne voulait pas être perçu par les « 13 » comme un membre de la « 18 » puisqu'il ne l'était réellement pas. Il estimait que le fait d'être identifié comme un « 18 » par les « 13 » mettrait sa sécurité en danger :

Ben on les prend (les photos), après on les met sur un disque puis ensuite ils les mettent sur le site Internet d'eux (les « 18 »). Ils les mettent sur leur site Internet puis ensuite ils les mettent sur un site qui s'appelle XXX (nom du site). Ils ont un site où ils mettent les photos de tout le monde comme ça. Puis la « 18 » met des photos d'eux et la « 13 » aussi. La « 13 » ils ont leur site aussi. Moi, je connais le site de la « 18 » parce que je les fréquente. Une fois, ils ont mis ma photo et ils ne me l'ont même pas demandé. Je suis allé sur leur site juste pour voir puis je vois ma photo. Le jour suivant j'étais fâché. Je voulais qu'ils enlèvent la photo. Puis là il était trop tard, la « 13 » savait déjà que je les fréquentais. Puis moi je ne voulais pas me faire frapper. [...] Alors là ils ont enlevé ma photo. [Bryan, 14 ans]

Les photos exposées sur Internet, non seulement pourraient signaler le jeune auprès des autres gangs, mais elles seraient aussi une façon pour la police d'identifier les membres d'un gang, selon Carlos. Ce dernier mentionne qu'il a déjà été arrêté par la police et identifié sur un site web avec les membres de son gang parce que leurs visages n'étaient pas cachés sur les photos qui s'y tourvaient. Par la suite, lui et son gang auraient continué à mettre des photos sur le site web, mais en cachant maintenant leurs visages pour ne plus risquer d'être identifiés :

On a mis des photos (sur un site web) et un jour la police nous a tous arrêtés là. Ils nous ont dit : « enlevez vos photos de là... » Ceux qui mettent leur photo ils s'en fouttent là. Ceux qui mettent leur photo y se cachent la face là pour pas les reconnaître, mais nous on avait pas fait ça. On faisait les signes et tout là et la police nous a arrêté. [...] Maintenant il y a des amis qui mettent encore leur photo, mais ils sont cachés là, leur face. [Carlos, 16 ans]

À l'exception de Bryan, les jeunes qui nous ont parlé de leur photo sur Internet mentionnaient qu'ils savaient que la police avait probablement accès au site, mais que ceci ne les dérangeait pas et qu'ils faisaient le choix de rendre leurs photos accessibles à tous quand même, ce qui peut surprendre.

Nous avons d'ailleurs compris que ce ne sont pas tous les sites développés par les gangs qui seraient accessibles à tous. Certains seraient protégés et ne pourraient être visités que par les membres du gang autorisés. Martin, par exemple, mentionne qu'il n'a pas accès au site Internet du gang de la « 18 » plus vieux :

Ouais y'en a des sites web, mais moi j'aime pas pis j'ai pas accès. Ça c'est pour les plus vieux. [...] On (le groupe du *milieu*) n'a pas accès. [Martin, 15 ans]

Internet serait donc maintenant devenu un moyen pour les gangs de s'afficher à une plus grande échelle puisque ce moyen de communication n'a pas de frontières. Ainsi, Internet peut permettre aux jeunes de Montréal de communiquer avec des membres de gangs dans d'autres pays ou, tout simplement, d'afficher leurs photos sur des sites de gangs diffusés internationalement. Nos entrevues révèlent qu'Internet est aussi un moyen privilégié par les jeunes pour s'informer sur les activités des MS-13 et des M-18 actifs ailleurs dans le monde, spécialement aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale. D'ailleurs, il était possible jusqu'à tout récemment de trouver des photos de jeunes Montréalais sur un site Internet d'envergure internationale de la M-18³⁴. Ce site est maintenant sécurisé et seuls les membres peuvent y accéder.

3.6.6 Les interactions entre les gangs

3.6.6.1 Pourquoi se battre ?

Les batailles entre les gangs sont une activité pouvant être pratiquée dans le quotidien des membres de gang. Selon Beto, les gangs se battraient entre eux pour « une question de respect ». Dans ce sens, Jesus raconte que quand un gang adverse vient *chez lui* le provoquer, il sent le besoin de prouver aux membres de l'autre gang qu'il n'a pas peur. Il se défend alors avec l'aide de son gang pour ainsi gagner le respect et faire cesser les provocations :

Si on restait chez nous, ils venaient chez nous (les membres du gang adverse), ils pétaient les fenêtres et ils rentraient tu comprends ? Faque nous autres on va leur prouver qu'on a pas peur et on y va. Si on fait quelque chose on gagne leur respect et ils niaient plus avec nous là. Alors nous autres on y allait. [Jesus, 16 ans]

L'esprit de vengeance est aussi présent dans le discours de plusieurs jeunes qui mentionnent attaquer le gang adverse parce lorsqu'ils sont attaqués en premier. À ce sujet, plusieurs jeunes, ayant participé à notre étude, parmi lesquels Poco Loco, nous ont fait part de leur besoin de se défendre lorsqu'ils se font attaquer ou de rendre la pareille à un gang qui serait venu préalablement les provoquer sur leur territoire :

Ils viennent (les membres du gang adverse), puis ce qu'ils ont fait avant, ils se sont poignés 30 sur un gars. On se vengeait. On se venge toujours. Parce que ce que eux ont fait, nous on le fait. [Poco Loco, 14 ans]

³⁴ www.xv3gang.com

Donc, les gangs se battraient entre eux pour obtenir le respect des autres ou pour se venger suite à un événement quelconque. Mais les conflits entre les différents gangs auraient aussi parfois pour but de défendre leurs territoires respectifs. Il y aurait donc non seulement des conflits à cause de la rivalité naturelle entre les gangs, les *Crips* et les *Bloods* dans le cas présent, mais aussi parce que ces groupes doivent surveiller et défendre leur territoire :

C'est parce qu'eux autres (l'autre gang) ne voulaient rien savoir de nous et nous on voulait rien savoir d'eux. Faque là, dans la rue, il y avait des problèmes avec d'autres gangs, les couleurs puis les territoires puis plein de choses. Puis le seul jour que je sortais je savais que je risquais plein de choses. [Jesus, 16 ans]

Ben comme je t'ai dis, au début c'était tout *rouge* puis là eux-autres (l'autre gang) ils étaient tous *bleus*. Puis là les *rouges* voulaient leur territoire. Puis là il y a eu une bataille de territoire. [Poco Loco, 14 ans]

Pablo ne nie pas le fait que les gangs se battraient entre eux pour défendre leur territoire et que les gangs adverses ne pourraient pas habiter le même quartier à Montréal. Mais il trouve ridicule, selon lui, de se battre pour un quartier puisque ces quartiers pour lesquels se battent les gangs ne leur appartiennent pas, ils appartiennent à tout le monde :

Ici à Montréal c'est encore plus con je crois parce qu'on se bat pour quelque chose qui n'est pas à nous. C'est pas quelque chose qu'on va se dire : « on va se battre pour le quartier XXX, il est à nous ». Non, c'est pas à nous, c'est quelque chose qui appartient à tout le monde. [Pablo, 21 ans]

Enfin, il est apparu que les conflits entre les gangs pourraient aussi se présenter à cause de dettes de drogues non payées. Ricardo raconte :

Nous, on avait un problème à cause de problèmes de drogues aussi. Y'avait du monde qui nous devait de l'argent, y nous devaient de l'argent pis de la drogue. Nous, à la place qu'y nous donnaient de l'argent, nous on allait les battre. Y'avait deux (gars de son gang) qui avaient poignardé deux asiatiques pour ça. [Ricardo, 17 ans]

Des jeunes participant à l'étude ont aussi souligné que, souvent, les batailles pouvaient être des règlements de compte pour des questions de filles. Cesar nous racontera plus loin comment les gars de gangs iraient souvent dans les fêtes pour trouver et battre un gars qui aurait touché à leur blonde.

3.6.6.2 Être seul vs être en groupe

Peu importe le groupe auquel appartient le jeune, la majorité de ceux interviewés s'entendent pour dire que, pour leur propre protection, il ne faudrait pas qu'ils se promènent seuls dans la rue, mais plutôt accompagnés des membres de leur gang. Être seul, sans son gang, pourrait signifier que le jeune est sans défense s'il rencontre plusieurs membres d'un gang adverse dans la rue :

La plupart du temps, si t'as des problèmes avec un d'eux (un membre du gang adverse) pis que tu es avec du monde c'est chill. Mais si tu te promènes dans la rue tout seul et que tu vois le même gars dans la rue avec ses amis, il y en a qui vont te battre ou qui vont te tuer, ça dépend vraiment. [...] Mettons que eux, ils sont comme dix et nous on est tout seul, ils vont commencer à faire leur frais. Dès que t'es deux ou trois même s'ils sont...ils vont se calmer là, il y a rien qui va se donner. Pour eux, il faut vraiment qu'ils soient avec leur gang (pour se battre). [Cesar, 17 ans]

Dans cet extrait d'entrevue, Cesar indique clairement comment le fait d'être seul ou d'être en groupe peut faire une différence lorsque tu rencontres un gang adverse dans un endroit public. En contrepartie, plusieurs jeunes indiquent que si un membre de gang est seul, il sera beaucoup moins tenté de commencer un conflit avec un autre gang, et encore moins si les membres de l'autre gang sont plusieurs :

Le monde (dans les gangs), quand ils sont tout seuls ils ne sont pas capables de faire, ils font rien là. Puis quand ils sont avec beaucoup de monde, c'est là qu'ils veulent faire leur show devant leurs amis, ils veulent se penser fort là. [Beto, 18 ans]

Malgré le fait voulant que les jeunes ne se battent habituellement pas s'ils sont seuls, sans leur gang, se battre seul pourrait constituer une démonstration de courage aux yeux des autres. Pour Leonardo, ce serait donc bien vu et courageux pour un jeune de se battre seul contre un autre gang :

Comme je te dis, c'est une affaire de courage. Mettons que t'es tout seul (et que tu te bats contre des gars d'un autre gang). [Leonardo, 19 ans]

3.6.6.3 Les conflits, de l'école aux fêtes de jeunes

Les conflits entre les gangs peuvent avoir lieu dans plusieurs différents lieux publics de la ville, passant de l'école aux stations de métro, à la rue, lors de fêtes ou encore lors de spectacles de musique. Tout au long des entrevues, les jeunes nous ont fait part d'affrontements qu'ils auraient déjà eus avec d'autres gangs dans certaines stations de métro. Puisque plusieurs d'entre eux prennent le transport en commun, il n'est pas surprenant que des membres de différents gangs se croisent dans ces lieux publics. Certains jeunes ont aussi mentionné que des conflits pouvaient avoir lieu à l'école. Des conflits de gangs à l'intérieur des murs de l'école auraient d'ailleurs, selon Marcos, causé son expulsion de l'école :

Je me suis fais jeter dehors (de l'école) parce qu'à l'école c'était juste des Haïtiens. J'étais comme leur ennemi, puis j'étais le seul Latino, puis c'est moi qui étais le plus vieux. Puis si tu portais ton bandeau bleu, ils t'arrachaient ton bandeau, ils te poussaient. Eux, ils étaient rouges. Puis je me suis battu avec eux autres là. [Marcos, 22 ans]

Des membres d'un gang adverse viendraient aussi à l'école pour provoquer le gang en place. C'est ce que raconte Bryan qui aurait déjà vu des « 13 » venir provoquer les « 18 » à son école, les « 18 » ayant répliqué en faisant la même chose à l'école des « 13 » :

Ça fait pas longtemps, la « 13 » est arrivée à l'école. Ils ont dit : « ah, 13, 13 13! » La « 18 » est partie, pis la « 13 » a montré des fusils, mais y'ont rien fait. Je sais pas, des fois sont comme ça. Mais la « 18 » fait pareil. Des fois ils vont à leur école (celle des « 13 »), soit qu'ils en pognent un, ils sont dix sur un, on appelle ça des *PI* (initiation) qu'ils font. [Bryan, 14 ans]

Selon Cesar et Beto, le plus souvent les problèmes entre des membres de gangs pourraient commencer à l'école, mais ce ne serait qu'une fois à l'extérieur des murs de l'institution que les conflits se régleraient :

Côté école je suis tranquille. À l'école c'est toujours tranquille. C'est dans la rue que ça va se passer. Dans l'école tu peux avoir des problèmes, ouais, mais c'est dans la rue que tu vas arranger tes problèmes. [Cesar, 17 ans]

Dans l'école tu commences et dans la rue tu finis. [Beto, 18 ans]

Poco, Loco mentionne de son côté qu'à son école il n'y a que son gang et non le gang adverse donc il n'y a pas de problèmes entre gangs qui peuvent y prendre place. Mais ceci n'empêcherait pas les gangs adverses de venir faire leur petit tour quand même pour allumer des flammèches qui parfois dégénèreraient en affrontements entre les deux gangs. La situation serait donc différente d'une école à l'autre, selon ce qu'en disent les jeunes.

Les fêtes seraient, selon les jeunes, un moment propice aux confrontations entre les gangs, spécialement entre la « 13 » et la « 18 ». Il serait donc déconseillé pour un jeune de gang de se présenter à une fête seul puisqu'on ne saurait pas ce qui pourrait se passer durant la soirée ni qui pourrait être présent à la fête et que, seul, le jeune serait sans défense :

Tu ne vas jamais tout seul dans une fête. Même si t'es deux, si t'es trois, si t'es quatre...non. Toujours à l'entour de dix. Il faut que tu sois bien backé parce que tu ne sais jamais qui va être là-bas, qu'est ce qu'il va se passer là-bas.
[Cesar, 17 ans]

Pour Cesar, les fêtes seraient le meilleur endroit pour trouver un gars recherché dans un gang adverse ou encore pour réaliser des règlements de compte entre gangs, souvent en lien avec une histoire de fille :

Dans chaque concert de *reggeaton*, à chaque fois qu'on y va, il peut y avoir des rumeurs que : « oh ce gars-là a couché avec ma femme » puis là je vais débarquer là pour péter le gars. Tsé il y a des gars qui vont pas là pour s'amuser dans les fêtes mais pour chercher un règlement de compte. [Cesar, 17 ans]

Cesar fait aussi état des confrontations possibles aux spectacles de musique *reggeaton*, un style de musique très populaire auprès des jeunes latinos. Ces spectacles rassemblent dans un même endroit un grand nombre de jeunes latinos et, du fait même, à la fois des « 13 » et des « 18 ». Pour Cesar, au même titre que les fêtes, les spectacles de musique *reggeaton* seraient un lieu propice aux règlements de compte. Dans le même ordre d'idée, Bryan explique comment certains concerts peuvent être considérés comme étant le territoire des « 13 » alors que d'autres concerts peuvent être celui des « 18 » :

À Montréal, y'a plein de chanteurs qui viennent, puis c'est là les batailles entre la « 13 » et la « 18 ». Des fois y'a tellement de batailles qu'ils ont failli arrêter le show. Quand moi je suis allé c'était fou là : des chaises qui revolent, des bouteilles qui se cassent sur le monde. Ils ont mis des détecteurs de métal mais y'a du monde qui réussissent à entrer avec des couteaux. [...] C'est tellement rendu fou ça. Puis une fois, la « 18 » allait rentrer dans le show mais ils sont pas rentrés, ils ont attendu au XXX (nom d'un restaurant) puis à la fin du show, la « 13 » sont arrivés puis ils étaient beaucoup, puis plus que t'es, plus de force que t'as. Ils ont même eu la force, le pouvoir, à la fin du show, de se battre avec la sécurité. Ils ont battu la sécurité à la fin. Sont tellement beaucoup maintenant, sont tellement forts. (À un autre show de *reggeaton*), c'était la journée de la « 18 ». Ils ont commencé à battre tous les « 13 ».
[Bryan, 14 ans]

Il n'y a pas lieu ici de s'affoler ou de généraliser la présence de comportements de confrontation entre les « 13 » et les « 18 » à toutes les fêtes ou à tous les concerts *reggeaton*. En fait, selon Poco Loco, les fêtes seraient l'activité la plus fréquemment pratiquée par son gang. Lors de ces fêtes, la présence des deux gangs ne créerait pas systématiquement des conflits. Poco Loco rend compte du fait qu'il arrive que les « 13 » et les « 18 » soient présents à la même fête et qu'aucun conflit n'éclate entre les deux groupes tandis qu'à une autre fête, il y aura une bataille entre des gars des deux gangs :

La chose qu'on fait plus souvent, c'est les fêtes. Puis là ben il y en a qui arrivent (des « 13 ») puis on se la pète. Ouais, puis il y a des fêtes qu'ils sont là puis qu'on est là, mais on se frappe pas. [Poco Loco, 14 ans]

3.6.7 La rivalité entre les « 13 » et les « 18 »

Après avoir longuement discuté des conflits entre les gangs à Montréal, nous avons réalisé que, pour les jeunes « 13 » et « 18 », les conflits avaient souvent lieu entre ces deux groupes. D'ailleurs, nous venons d'en voir plusieurs exemples, notamment en lien avec les fêtes ou les concerts de *reggeaton* fréquentés par les membres des deux groupes. La « 13 » et la « 18 » seraient donc des rivaux incontestés aussi bien à Montréal que dans les pays d'Amérique Centrale et au Mexique. À partir des propos tenus par les jeunes interviewés, nous pouvons en dresser le tableau qui suit.

3.6.7.1 L'origine des conflits

L'origine des conflits entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal est difficile à cerner. Quelques jeunes mentionnent connaître l'origine de ces conflits à Montréal, mais ils ne veulent pas en parler pour garder cette information secrète, disent-ils. Plusieurs autres avouent tout simplement ne pas en connaître l'origine. En fait, il serait réellement difficile de déterminer l'origine des conflits identifiés. Même les auteurs qui en traitent (Vigil, 2002; Delaney, 2006) ne s'entendent pas sur l'origine des conflits entre la « 13 » et la « 18 », ceux-ci ayant apparemment prit initialement naissance aux États-Unis. Ils seraient aussi très présents en Amérique Centrale et au Mexique. Pour Rivelli (2004 : 18), le conflit serait « *totalemtent irrationnel, dépourvu du moindre argument racial, religieux ou idéologique, mais d'autant plus irréductible qu'aux yeux de ses membres, il fonde en grande partie la légitimité de la bande* ».

Certains jeunes disent haïr le gang adverse pour une raison particulière, soit par tradition familiale ou encore suite à un événement marquant. On se rappellera de Cesar qui mentionnait qu'il haïssait la « 18 » parce qu'un de ses cousins s'était fait tuer par un membre de ce gang au Salvador. Pour d'autres, cette rivalité entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal paraît tout simplement aller de soi. Ricardo, par exemple, mentionne que la « 13 » et la « 18 » doivent (dans le sens de : on l'obligation de) s'haïr entre-eux :

Si t'es « 13 », c'est que tu vas haïr les « 18 » pis si tu veux rester « 18 », tu vas haïr les « 13 ». [Ricardo, 17 ans]

Être un vrai « 18 », c'est de haïr les « 13 ». Pis moi, c'est ça qu'y m'ont appris (les « 18 »). Pis pas être allié dans une autre gang, pis pas parler avec l'ennemi. Tu ne fais pas la paix pis boire ensemble...ça jamais. Pour moi, ça jamais été comme ça. [Ricardo, 17 ans]

Comme ces deux gangs doivent s'haïr selon Ricardo, les « 13 » et les « 18 » se battraient pour aucune raison particulière :

La situation, ici, c'est à cause de rien. Maintenant c'est : « juste parce que t'es « 18 », on te bat » ou « t'es « 13 », on te bat aussi ». C'est comme ça maintenant. [Ricardo, 17 ans]

En somme, la rivalité entre les « 13 » et les « 18 » se serait transposée sur l'île montréalaise sans que les jeunes comprennent vraiment pourquoi ils ne s'aiment pas et pourquoi la rivalité entre leurs gangs existe. Jesus va dans ce même sens indiquant que plusieurs jeunes entreraient dans les « 13 » et les « 18 » sans connaître l'histoire de ces gangs et sans savoir qu'ils sont des rivaux depuis toujours :

Maintenant, je vais t'expliquer une affaire. La « 18 », la « 13 » puis ces gangs là, ils ont des descendants, comme la génération d'avant pour le dire comme ça. Eux-autres ils ont une histoire la génération d'avant, mais si tu veux maintenant (les jeunes) ils s'embarquent dans ces gangs là, mais ils ne connaissent pas l'histoire. Par exemple, un jeune s'embarque dans la « 13 », mais il voit un « 18 » et il fait rien car il ne sait pas qu'ils sont supposément rivaux...ils se parlent. Moi je connais même des « 18 » et des « 13 » qui sont amis là, moi je ne comprends pas ça. Les autres d'avant là, dès qu'ils se voyaient, ils se pognaient à coup de balles, machettes, puis tout ça. Mais maintenant ils ne savent même pas l'histoire. Ils ne savent pas pourquoi ils sont là-dedans. Ils rentrent pour le fun là. C'est la différence de maintenant puis avant. Puis dans mon pays, ils le savent encore là, c'est vivant cette affaire là. Ici ils rentrent pour le fun. [Jesus, 16 ans]

Suite aux propos de Jesus, nous pouvons penser que bien des « 13 » et des « 18 », à Montréal, ne connaîtraient pas nécessairement les traditions de ces gangs aux États-Unis, en Amérique Centrale et au Mexique où ces groupes existeraient depuis plus longtemps et où ils seraient plus actifs et nombreux.

Pourtant, cette rivalité entre les « 13 » et les « 18 » pourrait même transcender les liens familiaux et les amitiés d'enfance. Ricardo confie que sa famille, au Guatemala, était divisée en deux : le côté de son père était M-18 et le côté de sa mère MS-13. Ses deux familles étaient donc des ennemis. Un autre exemple est celui de Poco Loco qui considère maintenant son cousin, qui a changé de gang, comme un ennemi. L'association à un gang a donc primé sur le lien familial pour Poco Loco. Cesar, membre de la « 13 », raconte pour sa part comment il a revu des amis d'enfance dans la rue qui étaient maintenant devenus ses ennemis parce qu'ils étaient des membres de la « 18 » :

Quand j'étais au primaire, je connaissais plein de mes amis, j'étais chill avec. Là quand on arrive au secondaire, tu les perds. Là tu les retrouvent... toi t'es « 13 ». Là tu vois un gars il est habillé en jersey, là tu vois un « 18 », tu t'avances, tu le check et tu te dis : « on dirait que ce gars là, je le connais », puis là tu te dis : « fuck estie, c'est un gars avec qui je me tenais au primaire ». Tsé, tes ennemis, ça pouvait être tes amis avant. [Cesar, 17 ans]

Seul Simon se risque à faire état de l'origine de la rivalité entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal. Il nous introduit aux *Tres Puntos* et aux *Vatos Locos* qui seraient respectivement alliés aux MS-13 et aux M-18 aux États-Unis. Selon lui, la rivalité entre les deux gangs à Montréal remonterait à l'association des « 13 » avec les *Tres Puntos* et les *Vatos Locos*. Simon explique que les « 18 » voudraient reprendre les *Vatos Locos* qui seraient originalement des « 18 » devenus des « 13 » à Montréal :

Ça commencé avec *Tres Puntos* pis *Vatos Locos*, je sais pas si t'as vu le film, *Blood in, Blood out*. *Vatos Locos* pis *Tres Puntos* : *Tres Puntos* ça s'associe à « 13 », *Vatos Locos* c'est « 18 » (aux États-Unis). Mais ici, qu'est-ce qu'y est arrivé, c'est que les *Vatos Locos* sont allés avec les « 13 » aussi. *Tres Puntos* et *Vatos Locos*, c'est « 13 » ici. Pis c'est pour ça que nous (les « 18 ») on est en guerre, pour reprendre le *Vatos Locos*. [Simon, 15 ans]

3.6.7.2 La situation actuelle à Montréal

Puisque les conflits de gangs à Montréal sont souvent reliés à la rivalité entre les *Crips* et les *Bloods*, nous pourrions être portés à croire que la « 13 » et la « 18 » s'inscriraient dans ces conflits, parce que nous avons vu, qu'à Montréal, la « 13 » s'associe principalement aux *Crips* et la « 18 » principalement aux *Bloods*. Par contre, plusieurs jeunes qui ont participé à notre étude soutiennent que la rivalité entre les « 13 » et les « 18 » s'inscrit plutôt dans une autre réalité faisant parfois abstraction des *Crips* et des *Bloods*. En fait, ces jeunes estiment que la guerre des Latinos à Montréal n'est pas celle des *Crips* et des *Bloods*. Pedro explique :

Nous autres, les Latinos, ben en tout cas personnellement puis je sais que pour plusieurs d'entre nous, la guerre des *Bloods* et des *Crips*, c'est pas notre guerre. Nous autres c'est plus « MS », « 13 » et « 18 ». [Pedro, 15 ans]

Cette guerre entre les Latinos défierait les couleurs d'autant plus que des « 18 » *Bloods* et *Crips* se ligueraient contre les « 13 », l'association aux « 18 » prédominant avant tout. Bryan, Poco Loco et Carlos, tous des « 18 » *Bloods*, l'expliquent :

Moi mon ami m'a expliqué qu'il peut y avoir des « 18 » *Crips*, il peut y avoir ça, mais la même « 18 » ne va pas se frapper si ils sont *Crips*. Au fond, là « 18 » pis la « 13 » s'en fout si t'es *Crips* ou *Bloods*. C'est plus vraiment « 18 » puis « 13 ». [...] C'est pas vraiment les couleurs. [Bryan, 14 ans]

Avant, tous les « 18 » étaient *rouge*. Faque là c'était *rouge* contre *bleu*, puis ça poignait la bataille. Puis là il y a des « 18 » qui sont devenus *bleu*, mais comme qui sont restés « 18 ». Puis là, ils ont continué à être contre les « 13 » parce qu'ils ont toujours été contre. Puis c'est toujours resté comme ça. [Poco Loco, 14 ans]

Y'a des « 18 » qui sont *Bloods*, pis y'a des « 18 » qui sont *Crips*. Ça dérange pas la couleur. Si t'es « 18 », on s'en fout. On est tous « 18 », c'est la même affaire. Y'a des « 13 » aussi qui sont *rouge* aussi là. Mais pas plus. [Carlos, 16 ans]

On se rappellera de Simon, un « 13 » *Crips*. Dans son entrevue, on apprenait qu'il était à la fois allié aux *Crips* et aux « 18 ». Il serait donc allié avec les « 18 » *Bloods* et, à la fois, ennemi des *Bloods*. Toutes ces associations possibles peuvent porter à confusion. Nous réalisons, qu'en effet, les conflits entre ces gangs à Montréal ne seraient pas aussi simples que « 13 » *Crips* contre « 18 » *Bloods*. Ce qu'il est important de retenir ici, c'est que pour ces jeunes latinos, peu importe leur association aux *Crips* ou aux *Bloods*, la « 13 » et la « 18 » sont en guerre inconditionnelle à Montréal, et c'est l'affiliation à l'un ou à l'autre de ces gangs qui prime dans la genèse des conflits.

Des jeunes participant à l'étude vont jusqu'à dire que les conflits à Montréal seraient non seulement entre les « 13 » et les « 18 », mais entre les pays d'origine des jeunes qui forment majoritairement les adhérents à ces gangs. Selon Pablo, la « 13 » principalement formés de jeunes provenant des pays d'Amérique Centrale, seraient en guerre contre les Péruviens, s'associant plus à la « 18 » :

Ça fait pas longtemps, c'est arrivé qu'il y a eu des problèmes entre la « MS » et la « 18 ». Il y a des problèmes, mais c'est pas parce que c'est la « 18 » ou c'est la « MS », c'est parce que la « MS » c'est les Latinos, ici à XXX (nom d'un quartier), et la « 18 » c'est les Péruviens et les Péruviens nous aiment pas vraiment nous-autres. Ils nous aiment pas vraiment les Latinos de l'Amérique centrale, Salvador, Honduras, Guatemala. [Pablo, 21 ans]

Pour sa part, Marcos, un « 13 » *Crips* mentionne que son gang est en conflit avec les Dominicains qui sont « 18 » *Bloods* :

Maintenant, à XXX (nom d'un quartier), avec les Haïtiens, on a plus de problèmes...c'est fini. Avec les Haïtiens c'est correct, on est des amis. Mais les problèmes c'est juste avec les Dominicains. Ben au XXX (nom d'un endroit), on se bat tout le temps là-bas. [Marcos, 22 ans]

Plusieurs jeunes nous ayant entretenu de cette rivalité entre les Péruviens et les Dominicains d'un côté et les jeunes provenant des différents pays de l'Amérique Centrale d'un autre côté, nous avons réalisé qu'il y aurait probablement une différence dans la composition de la « 13 » et de la « 18 » quant aux pays d'origine des jeunes qui s'y retrouvent respectivement. Nous y reviendrons en fin d'analyse.

Signalons en terminant cette section que Ricardo, principalement, a mentionné que les « 18 » avaient aussi des conflits avec d'autres gangs, par exemple les *Black Dragons* :

Y'avait d'autres gangs aussi. Nous on allait à XXX (nom d'un quartier) pour prendre les *Black Dragons* aussi. [Ricardo, 17 ans]

Pablo nous a fait part de son rêve, à savoir que les Latinos à Montréal s'unissent pour ne faire qu'une grande force :

Les Latinos ici, dans un pays qui n'est pas à nous, on devrait être ensemble, pas séparés, pas se battre entre nous. On devrait être unis...l'union fait la force non ? Je pense que si on était unis on pourrait arriver plus haut. [Pablo, 21 ans]

Les propos tenus par l'ensemble des autres jeunes interviewés rejoignent ceux cités et laissent présager qu'une alliance entre la « 13 » et la « 18 » serait loin d'être possible pour l'instant.

3.6.8 Les interactions entre les jeunes et la police

Nous avons préalablement vu ce que les jeunes participant à l'étude pensaient du traitement policier et des lois en Amérique Centrale. Nous verrons maintenant ce que pensent plus spécifiquement les jeunes des interactions qu'ils peuvent avoir avec la police à Montréal.

La majorité des jeunes latinos ayant participé à l'étude ont en effet déjà eu des contacts avec la police à Montréal. L'opinion qu'ils ont quant aux interactions qu'ils ont pu vivre avec celle-ci varie d'un jeune à l'autre. À un extrême un jeune mentionne qu'il respecte le travail des policiers montréalais et qu'ils font bien leur travail. À l'autre extrême, un jeune les traite de racistes et trouve leur travail inutile. Toutefois, les perceptions des jeunes sur les policiers de Montréal se retrouvent majoritairement entre ces deux extrêmes. Des jeunes signalent que, selon eux, les policiers montréalais les arrêtent dans la rue de manière aléatoire pour aucune raison apparente. Lorsqu'une situation semblable se produit, les agents fouilleraient le jeune et lui demanderaient ses pièces d'identités. César et Carlos donnent deux exemples de telles situations.

Des fois je suis à XXX (nom d'un quartier), j'ai rien fait là, je te dis j'ai rien fait. Je sors de chez nous et il y a une auto de patrouille au coin là. Je les check, là ils me checkent, c'est comme un réflexe. Il y en a un qui s'avance et ils vont dire : « on peut-tu te parler », je dis : « ouais ». Ils disent : « tu sais qu'il y a beaucoup de gangs de rue ici », pis là ils utilisent un gros vocabulaire, puis ils me demandent ce que je fais dans le coin : « j'habite juste là ». Au moindre suspect qu'ils voient ils commencent à dire...Non, sérieux là, c'est vraiment aléatoire leur affaire. Au moindre suspect ils disent : « ah oui, on va checker lui » et ils posent vraiment des questions...pis là ils te fouillent.
[Cesar, 17 ans]

Si tu fais quelque chose, t'es mal habillé, t'es habillé avec un bandeau rouge, la police va venir t'arrêter là. [...] La police, quand elle t'arrête, ils te disent : « qu'est-ce que tu fais là, fais pas ça, tu peux pas t'habiller comme ça, retourne chez toi, donne-moi ton numéro ». Ils t'arrêtent pour vérifier tes papiers.
[Carlos, 16 ans]

Carlos ajoute que, selon lui, le seul fait de porter un bandeau rouge serait, pour les policiers, une raison suffisante pour demander à voir les pièces d'identité d'un jeune et effectuer une vérification de routine. Il laisse ainsi entendre que les policiers cibleraient davantage les jeunes avec un habillement identifié aux gangs de rue ou, tout simplement, les jeunes en groupe. Cesar mentionne à ce sujet que des jeunes montréalais seraient victimes d'étiquetage de la part des policiers qui, selon lui, leur prêteraient la responsabilité de gestes qu'ils n'auraient pas nécessairement commis :

(Quand la police t'arrête), ils te mettent déjà l'étiquette là comme si c'est toi qui avait fait telle chose puis t'es vraiment pas au courant. [Cesar, 17 ans]

Les vérifications de la part des policiers seraient, selon Marcos, encore plus fréquentes envers les jeunes latinos de son quartier que les jeunes d'autres origines ethniques, notamment les jeunes haïtiens :

La police, si tu portes un bandeau, elle va t'arrêter si tu as un bandeau. C'est juste les Latinos à XXX (qui se font arrêter). C'est même pas les Noirs, C'est tout le temps les Latinos qui se font checker à XXX (nom d'un quartier). C'est même pas les Noirs. Les Noirs sont chills. Quand ils sont dehors la police fait rien. [Marcos, 22 ans]

Le propos de Marcos montre comment des jeunes latinos se sentiraient ciblés plus que d'autres jeunes par les policiers dans leur quartier. Il serait intéressant de voir si les jeunes d'autres origines ethniques se sentent, eux aussi, plus ciblés par les policiers. Le cas échéant, les jeunes latinos pourraient avoir l'impression que les policiers les ciblent plus que les autres alors que, dans les faits, ce ne serait pas le cas.

Pedro poursuit en mentionnant que, l'année précédente, il se faisait tellement souvent arrêter par les policiers pour des vérifications, qu'à ses yeux, il se faisait harceler. Il avait l'impression que peu importe ce qu'il faisait, peu importe où il allait, la police l'arrêtait :

L'an passé, à chaque fois qu'ils (les policiers) me voyaient dans la rue, ils m'arrêtaient. C'était vraiment comme du harcèlement là. Moi je pense que c'était du harcèlement. Maintenant, c'est plus tranquille. [Pedro, 20 ans]

Plus loin dans l'entrevue, Pedro confie que la situation se serait calmée et qu'il se ferait maintenant beaucoup moins accoster par les policiers parce qu'il a changé de quartier. Avant son déménagement, il avait l'impression que les policiers de son ancien quartier poursuivaient leur harcèlement malgré sa désaffiliation de son gang. Hamel et coll. (1998) mentionnent à ce sujet que la poursuite des interventions policières après la désaffiliation du jeune de son gang peut être un obstacle que le jeune aura à surmonter. Maintenant que Pedro habite dans un autre quartier, les policiers ne le connaîtraient pas. Ils le laisseraient donc tranquille. Pedro pense toutefois qu'une note serait encore à son dossier l'identifiant comme membre de gang :

Je ne fais pas partie des membres en règle, mais les policiers, dans leurs dossiers, moi je fais partie d'une gang de rue puis je suis un membre de gang de rue. [Pedro, 20 ans]

L'arrestation peut être un moment humiliant pour le jeune et aussi frustrant s'il pense que celle-ci n'est pas fondée. À ce sujet, Cesar envisage comment les gens se forgeraient une opinion défavorable d'un jeune lorsqu'ils assistent à son arrestation. Les témoins de la scène pourraient, selon Cesar, penser que le jeune est délinquant sans réellement connaître les circonstances de l'arrestation. Cesar raconte une situation où il s'est senti humilié parce qu'il s'est fait arrêter dans la rue et que les passants regardaient la scène. Ce fut un événement fort désagréable pour lui :

Il y a une fois que tu ne veux pas coopérer, je te dis, ils peuvent t'embarquer pour qu'est-ce qu'ils veulent, tu peux leur dire : « yo t'as pas le droit », mais c'est eux qui ont le dernier mot puis pendant que tu te fais embarquer dans la voiture il y a du monde qui te regarde : « il se fait embarquer ». Là, ils ont une mauvaise idée de toi. Là (les gens qui regardent la scène disent) : « oh il a fait quelque chose, oh il a eu des problèmes », mais non juste parce que je voulais pas coopérer parce que j'ai rien fait, juste ça. Il y a du monde là qui va te juger comme ça là. Puis toi, tu n'as rien à voir là-dedans. Ils te voient quasiment comme un criminel recherché. C'est vraiment une sensation désagréable que tout le monde te regarde puis ils (les policiers) te collent un ticket. [Cesar, 17 ans]

Selon des jeunes latinos participant à l'étude, parmi lesquels Bryan et Marcos, les policiers les approcheraient parfois sur la rue pour simplement avoir de l'information sur des personnes ou des événements particuliers :

Des fois, quand ils se font arrêter (les membres de gangs de rue), ils font rien et la police essaye de leur soutirer de l'information. [Bryan, 14 ans]

Ils (les policiers) demandent des informations comme ça. Ils me disent : « ah, je sais que tu connais XXX (un prénom), que lui il vend de la drogue ». Mais moi je connais plein de XXX (même prénom). Ils viennent nous parler comme ça là. Ils veulent tout le temps savoir tout là. [Marcos, 22 ans]

Marcos va même jusqu'à dire que les policiers en savent beaucoup sur les jeunes parce qu'ils les suivent partout où ils vont, du métro à la maison. Selon lui, les policiers connaîtraient même la famille des jeunes :

Si tu prends le métro, t'embarques, ils te suivent jusqu'à chez vous : « qu'est ce que tu fais ? ». Même le soir, le jour ils t'amènent tout le temps. Ils connaissent chez vous, ils connaissent tout. Ils connaissent même ta famille. [Marcos, 22 ans]

Malgré les frustrations évoquées par un grand nombre de jeunes participant à notre étude à l'égard des policiers de Montréal, certains concèdent que la présence policière peut les dissuader de poursuivre leurs activités aux endroits fortement surveillés. La présence policière semble particulièrement dissuasive pour les jeunes en probation qui considèrent qu'ils ne peuvent pas se permettre d'être en interaction avec la police pour ne pas risquer de retourner en centre jeunesse ou en prison. Marcos raconte comment les activités de son gang ont diminué à cause de la présence accrue de la police dans un parc de son quartier :

J'ai commencé à avoir des problèmes ici. Je pognais des tickets, la police était tout le temps ici au parc. J'avais plein de tickets. J'ai pogné comme 1200\$ dans un mois et demi juste en flânage. Je suis en train de payer ça maintenant, 1200 piasses juste à cause d'un policier. Je me promenais en bike là, j'avais pas le droit de me promener en bike dans le parc. T'as-tu déjà entendu ça ? C'était pour ça là. Ils ne me disaient pas pourquoi. Ils mettaient juste flânage. Je me tournais et j'avais pas le choix de passer car j'habitais par là-bas. Puis ce qui se passait, c'est que la police se mettait tout le temps en arrière, ils écoutaient notre conversation pour voir ce qu'on faisait puis c'était fatigant. Je revenais dans cinq minutes et ils étaient encore là. C'était tout le temps la même affaire. C'est à cause de ça (la présence policière) que ça a arrêté un peu là les problèmes ici à XXX (nom d'un quartier). [Marcos, 22 ans]

En comparaison avec les vues des jeunes concernant le traitement policier en Amérique Centrale, que nous avons abordées précédemment, les jeunes participant à l'étude sont d'accord pour dire, qu'à Montréal, la force policière serait beaucoup plus rigoureuse dans l'application des lois et qu'elle contrôle les gangs de rue. Ceci veut dire, selon eux, que les membres de gangs de rue à Montréal ne pourraient pas faire ce qu'ils veulent car ils auraient des fortes probabilités de se faire prendre par la police. Pedro est catégorique : les gangs de rue seraient plus tranquilles à Montréal qu'en Amérique Centrale ou au Mexique parce que les lois y sont plus sévères :

Ici c'est plus tranquille...à Montréal, au Québec, c'est...ici les lois sont vraiment sévères là. [Pedro, 20 ans]

3.6.9 Les filles dans le gang : la perception qu'en ont les gars de gangs

Les filles dans les gangs ont fait l'objet, dans les dernières années, de plusieurs études (Lanctôt et Le Blanc, 1997 ; Grégoire, 2001 ; Fournier, 2003 ; Fournier et coll., 2004 ; Paradis, 2005). Elles restent toutefois encore un sujet de débat. Nous avons décidé de ne pas inclure de filles parmi les interviewés de notre étude, estimant que leur réalité était trop différente et devait faire l'objet d'une étude en soi.

Nous ne voulions tout de même pas les passer sous le silence puisqu'elles font partie du quotidien des jeunes participant à notre étude. Nous avons donc demandé aux jeunes latinos interviewés de nous parler des filles dans leur gang. En premier lieu, nous voulions savoir s'il y avait des filles dans le gang puisqu'elles compteraient pour environ 10% de la totalité des membres de gangs selon Hébert et coll. (1997). Nous avons eu droit à une multitude de réponses. Certains jeunes ont mentionné qu'il n'y avait pas de filles dans les gangs tandis que d'autres ont soutenu qu'il y en avait peu et, d'autres encore, beaucoup. Ceci dit, tous s'entendaient pour dire que des filles fréquentent les gangs. Le désaccord concerne plutôt l'adhésion véritable des filles aux gangs au même titre que les gars. Parmi les jeunes qui considéraient les filles comme membres du gang, très peu les voyaient toutefois égales aux gars. Voici ce que les jeunes latinos membres de gangs interviewés avaient à dire sur les filles qui fréquentent leur gang : qui elles sont, leur rôle dans les gangs et comment ils les situent par rapport à eux.

Comme le mentionnait Fournier (2003), les jeunes participant à notre étude estiment que l'amoureux jouerait un rôle important dans l'adhésion d'une fille aux gangs. Il paraît donc normal que certaines filles qui fréquentent les gangs soient les blondes d'un des gars du gang. Cependant, selon les dires des jeunes, elles n'auraient habituellement pas une véritable participation aux activités délinquantes du gang. Pablo, Jesus et Pedro confirment qu'une bonne proportion des filles qui fréquentent les gangs sont uniquement les blondes des gars :

Ici il n'y a pas vraiment de filles. Mais je pense que même pas dans mon pays. [...] C'est juste que si...on va dire qu'un gars il a une blonde et il est dans une gang, la blonde elle va être avec toi tu comprends ? Faque, c'est un peu ça. Il n'y a pas de filles je pense. [Pablo, 21 ans]

Il y en avait (des filles) qui sortaient avec des gars de la gang aussi là, puis elles étaient là, mais si elles cassaient avec le gars elles n'avaient plus rapport, elles n'étaient plus dans la gang comme ça là. Il y avait comme la moitié des filles que, si elles étaient dans la gang, c'était à cause de leur chum là. [Jesus, 16 ans]

Il y en a qui sont là parce qu'une fille va aimer telle, telle personne et telle, telle personne fait partie d'un gang de rue et puis...Mais elles vont toujours s'associer à eux. [Pedro, 20 ans]

Les filles dans les gangs peuvent aussi être la sœur, la cousine, bref un membre de la famille d'un des gars du gang :

La plupart du temps c'est la cousine ou la sœur d'un (gars) de la gang. [...] Elles se tiennent avec nous, mais elles ne font pas partie de la gang parce qu'elles ne veulent pas, elles sont avec nous juste pour faire la fête. [Marcos, 22 ans]

Marcos mentionne que les filles fréquentent les gangs parce qu'elles veulent avoir du plaisir et faire la fête. Elles n'aspirent pas nécessairement à être membres, elles veulent tout simplement s'amuser avec les gars de gangs. Pedro épouse cette ligne de pensée :

Maintenant c'est cool de faire partie d'un gang de rue. Ouais...ouais, elles ne le font pas parce qu'elles en ont besoin, que c'est leur seul moyen de survit. C'est parce que c'est cool, parce que c'est passer du temps à chiller, à boire et à fumer, passer du bon temps à faire la fête comme on dit. Ouais, c'est pour ça que c'est cool. [Pedro, 20 ans]

Les filles qui fréquentent les gangs seraient donc principalement, selon plusieurs jeunes participant à l'étude, des blondes ou des membres de la famille des gars qui chercheraient à participer aux activités festives du gang et non aux activités délinquantes. Mais tous ne partagent pas nécessairement cette vision. Certains soutiennent, en effet, que les filles peuvent avoir un rôle dans les activités du gang comme nous le verrons maintenant.

Différents auteurs ont déjà soutenu que les filles joueraient plusieurs rôles dans les gangs, principalement des rôles secondaires ou utilitaires (Mathews, 1993 ; Spergel, 1995 ; Hamel et coll., 1998, Grégoire, 2001 ; Fournier, 2003 ; Paradis, 2005). Selon ce qu'en disent les jeunes interviewés, elles participeraient surtout à la vie sociale du gang. Les études à ce sujet ajoutent que les filles peuvent aussi être utilisées par les gangs soit comme objet sexuel ou comme aide à la perpétration de délits. Différents jeunes nous ont donné quelques exemples des rôles que peuvent jouer les filles dans les gangs. D'abord, Jesus mentionne qu'il y avait plusieurs filles dans son gang et qu'elles étaient principalement des objets sexuels servant aux besoins des membres masculins du gang. Il ajoute qu'elles pouvaient aussi se battre contre d'autres filles ou se voir chargées de faire des « petites affaires » pour le gang, comme aller chercher de l'argent chez quelqu'un :

Il y en a plein. En tout, quand on s'était réuni on était comme 80 puis il y avait comme 30 filles. Nous autres, elles servaient juste à aller baiser rien d'autre. Nous autres on les envoyait...elles foutaient rien là, elles se battaient contre d'autres filles. Puis ça servait à nos besoins. [...] À rien d'autre. À part : « ok va me chercher l'argent chez tel gars ». Elles n'étaient pas vraiment utiles. [Jesus, 16 ans]

À cela s'ajoute le rôle d'espionnage que joueraient les filles dans les gangs, comme en témoignent Cesar et Ricardo :

Moi je dirais que (le rôle des filles) serait plutôt de l'espionnage. [Cesar, 17 ans]

Leur rôle, c'est savoir... nous on les connaît pour aller voir le gars, apprendre quelque chose...faire semblant que : « Laisse toi cruiser pis genre, dis nous qu'est-ce qu'y vont faire », pis nous on va aller les poigner deux jours après. T'sais, c'était comme le moyen de savoir les informations. [Ricardo, 17 ans]

Cesar explique plus loin qu'il se méfie souvent des filles qu'il rencontre sur Internet car elles pourraient être des espionnes affiliées au gang adverse. En fait, la tactique d'espionnage des filles serait la suivante : elles commencent à parler à un gars de gang sur Internet et lui font croire qu'elles sont dans le même gang que lui. Elles posent alors des questions sur le gang ou sur des membres du gang pour ensuite transmettre ces informations aux garçons membres du gang qui l'envoie espionner. En définitive, les filles affiliées à un gang pourraient espionner les gars des autres gangs soit par l'entremise d'Internet ou en personne en utilisant la séduction, ceci en réponse à une commande d'un ou plusieurs gars de son gang.

Dans son étude, Fournier (2003), comme d'autres, mentionne que les filles peuvent participer aux actes délictueux des gangs en tant que complices en se prêtant soit au transport de drogues ou d'armes pour le compte des gars. En fait, les filles seraient moins suspectes aux yeux des policiers et feraient par conséquent moins souvent l'objet de fouilles. Les gars seraient donc portés à leur faire transporter la drogue ou les armes pour diminuer les risques de se faire prendre.

Inconito est de cet avis :

Moi je vais dire à la fille : « yo, dis lui que je suis ton chum, dis lui que je suis ton chum ». On vient de péter quelqu'un et je dis : « yo dis lui que je suis ton chum ». Et là, la fille elle va dire : « ouais, c'est mon chum et on vient de prendre...je ne sais pas, on vient de manger ». Là, la police elle te croit plus. Parfois, ça dépend quelle police. Quand la police s'en vient et que j'ai une arme sur moi, je la donne à la fille. Puis là, la police arrive et elle va s'occuper de moi, mais elle ne va pas trop s'occuper d'elle ou de ce qu'elle a dans sa sacoche. [Inconito, 19 ans]

Enfin, tout en reconnaissant qu'elles jouent un rôle secondaire, certains jeunes latinos soutiennent que les filles, dans leur gang, participeraient aux mêmes activités que les gars, sans toutefois préciser la nature des activités en question.

Le rapport de force entre les filles et les gars dans les gangs est un aspect intéressant à explorer. Les jeunes participant à l'étude perçoivent majoritairement les filles comme étant inférieures aux gars dans les gangs, surtout à cause de leur moins grande force et du fait qu'elles seraient moins prêtes à faire n'importe quoi que les gars. Cette infériorité des filles, surtout en lien avec la force physique, est la raison pour laquelle Pedro mentionne qu'il n'y a pas vraiment de filles dans les gangs ; elles ne pourraient pas se défendre contre les gars :

Il n'y avait pas de filles (dans notre gang) parce que, bien souvent, on était un gang de gars et on était souvent portés à aller chercher de la bagarre puis tout ça, puis on ne voulait pas mettre une fille à se battre avec les gars. Ouais. [Pedro, 20 ans]

Bryan se montre du même avis en mentionnant que les gars dans les gangs se battent entre eux alors que les filles peuvent se battre entre elles, mais pas avec les gars. En outre, les gars auraient moins de réticence à utiliser des armes, tel un couteau, fait-il valoir :

Les gars, c'est plus fort ; ils se battent entre eux. Les filles des fois elles se battent entre elles, mais les gars c'est plus haut là, plus fou. Ils utilisent plus les couteaux, les filles non, les filles claquent. [Bryan, 14 ans]

Martin ajoute qu'il est très mal vu pour un gars de se battre contre une fille :

Les filles sont dans leur coin à elles là. Comme, si y'a un problème, aussi avec une fille, eux autres vont y aller. Nous les gars on va pas toucher les filles. Ni les filles vont toucher les gars. C'est comme ça. Mais comme, si y'a un gars qui touche une fille là, ça c'est grave. Pis si y'a un gars d'une autre gang qui touche une fille icitte là, c'est vraiment je sais pas...[...] tout le monde sait que les gars peuvent pas frapper les filles. Y'en a qui le font, mais, c'est vraiment pour des raisons connes là. Je sais pas. Si, admettons, toi (une fille) t'es avec tes amis pis tout, pis y'a un gars, t'es avec tes amies filles, pis un gars d'une autre gang qui arrive pis qui te voit pis y commence à te frapper. C'est vraiment pas quelque chose de normal là. [Martin, 15 ans]

Les gars de gangs utiliseraient le fait qu'il soit mal vu de frapper une fille à leur avantage. Ils enverraient alors des filles frapper un gars d'un autre gang sachant que le gars ne se défendra pas contre une fille. Cesar mentionne que ce serait l'humiliation pour lui s'il se faisait frapper par une fille puisque, par respect pour la femme, il n'en frapperait jamais une en retour :

Mettons qu'il y a des gars qui ne veulent pas, ils ont peur ou pour quelque raison que ce soit, ils vont envoyer une fille à leur place. Là, mettons que je suis avec mes amis, tsé la fille va me frapper si elle est capable, tu vois ce que je veux dire ? Tout pour m'humilier. Tsé le gars est battu par une fille c'est quoi ça là ? Mais qu'est que tu vas faire, tu vas la refrapper ? Moi je te dis, je ne frappe pas une femme. De ce côté-là, je suis comme respectueux de ça. Tsé, si je vois un gars frapper une femme, si je n'aime pas la face de la femme je m'en fouterais, mais si c'est mon amie je vais venir le frapper parce que ça ne se fait pas. Ça ne se fait pas là, mais il y a des gars qui font ça. Comme j'utilise une femme pour lui dire : « ok, va jacker un gars, ok il ne va rien te faire, il ne va pas pouvoir te frapper, il ne va pas avoir le goût de te frapper ». [Cesar, 17 ans]

Ironiquement, les gars soutiennent qu'ils ne frapperaient jamais une fille par respect pour « la femme » alors même qu'il est connu qu'ils les utilisent comme objet sexuel ou au service du gang. À cet égard, des jeunes mentionnent qu'ils ne sortiraient jamais avec une fille de gang. Inconito, par exemple, signale qu'il a l'impression que les filles de gangs se foutent de tout et qu'elles ne seraient pas des bonnes mères de famille :

Si moi, je sors avec une fille dans une gang, tu ne vas pas penser qu'elle va me donner une famille et des enfants là. Ça veut dire qu'elle va s'en foutre tout le temps puis elle va...je ne sais pas. Je ne sais pas mais je ne sors pas avec une fille dans une gang pour qu'elle me donne des enfants. [Inconito, 19 ans]

Pour Pablo, les filles ne devraient pas être dans les gangs puisque leur rôle est avant tout de s'occuper de la maison et de la famille. Poursuivant son raisonnement, il indique que les gars auraient plutôt un tempérament dominateur ; voulant montrer qu'ils sont forts, ils trouveront leur place dans le gang :

De ma part, je trouve ça ridicule qu'une fille soit dans une gang. La simple raison c'est que...une fille qu'est-ce qu'elle va faire ? Elle va se battre ? Comment elle va se battre ? Une fille c'est fait pour être à la maison, je crois, et pour travailler, pour eh...ché pas...mais pas pour être dans une gang. C'est ma pensée, mais ce n'est pas tout le monde qui pense comme ça. [...] Je sais pas mais, pour moi, une fille, elle doit travailler, elle doit aller à sa maison et faire le ménage. Elle doit faire le manger. Elle doit attendre son chum, son mari si elle en a, sinon...elle reste chez elle. Une fille c'est pour être à la maison. Pour sortir ouais, pour s'amuser, ouais, c'est sûr et certain, c'est quelque chose que tout le monde on a le droit. Mais, comme je vous dis, par rapport aux gars, les gars c'est tellement différent. Il veut montrer que c'est le plus fort. Le gars il veut montrer qu'il est un fou dans le sens que : « ok je vais boire plus que toi » et des choses comme ça. C'est pas faite pour ça...une fille c'est quelqu'un de délicat ou quelque chose...c'est spécial...je pense. [Pablo, 21 ans]

Notre étude laisse entendre que bien des membres de gangs ont une faible image des filles dans les gangs alors qu'en contrepartie, ils valorisent leur propre adhésion aux gangs. Ils feraient la différence entre la fille dans les gangs qu'ils considèrent comme un objet et la fille, épouse et mère potentielle de leurs enfants. Plusieurs jeunes interviewés ont clairement mentionné qu'ils ne vivraient jamais avec une fille de gang parce qu'elle ne pourrait pas faire une bonne mère pour leurs enfants. Or, un rêve souvent évoqué par les jeunes est celui de fonder une famille.

Les jeunes mettent en fait beaucoup d'emphasis sur le rapport de force physique entre les filles et les garçons dans les gangs, leur discours à ce chapitre étant truffé de contradictions. D'un côté, les interviewés soulignent que les filles seraient moins bien accueillies dans les gangs en tant que membres car il serait important de pouvoir se défendre contre l'adversaire et, qu'à leur yeux, les filles peuvent moins bien se défendre, n'étant pas suffisamment fortes physiquement. D'un autre côté, les membres masculins du gang enverraient les filles battre des gars d'un gang adverse, en faisant le pari que ceux-ci ne se défendraient pas contre elles parce que ce serait mal vu, pour un gars, de battre une fille. Les filles seraient, dans ce cas, sélectionnées pour leur force physique. Il y aurait donc deux poids deux mesures dans leur raisonnement.

3.6.10 L'expérience des jeunes dans les gangs à l'extérieur du pays

Nous l'avons mentionné à quelques reprises, plusieurs jeunes participant à l'étude ont vécu une expérience quelconque avec les gangs dans leur pays d'origine, soit avant d'immigrer au Canada, soit lors d'un séjour prolongé dans ce pays ou lors d'un court voyage pour y visiter leur famille. Plusieurs jeunes interviewés ont aussi confié avoir des membres de leur famille dans les gangs dans leur pays d'origine. Nous ne pouvons pas passer sous le silence les expériences de ces jeunes en lien avec les gangs de rue dans leurs pays d'origine puisque ces expériences pourraient influencer leurs comportements futurs, qu'ils décident de se joindre ou non aux gangs une fois arrivés au Canada. On se rappellera que les jeunes entrevoient deux différences majeures entre la société canadienne et la société centre américaine, à savoir qu'en Amérique Centrale il y a nettement plus de pauvreté et plus de violence qu'au Canada. Ces différences sont notables lorsque ces jeunes relatent les expériences qu'ils ont vécues dans les gangs dans leur pays d'origine.

Simon, qui avait neuf ans lors de l'année qu'il a passée dans son pays d'origine, fait allusion au sentiment de survie qui l'habitait au Guatemala à cause de la pauvreté dans laquelle il vivait :

Là-bas c'est plus...tu te tiens en clique le soir, le matin, tout, tout le temps... Je me tenais avec du monde, on buvait, on allait voler des bières dans les dépanneurs. On allait, on taxait le monde, c'est clair là. Je sais pas, on jackait le monde juste pour avoir notre argent parce qu'y fallait vivre pis tout. On vivait dans des maisons de roche, y'avait rien. On faisait juste s'asseoir pis on discutait. Y'avait la guerre. Quand y'avait des secteurs qui venaient, on se battait c'est clair là. On avait nos machettes, nos couteaux. [Simon, 15 ans]

Simon mentionne qu'il passait beaucoup de temps dans la rue au Guatemala et que certaines activités de son gang étaient reliées à des questions de survie. Il a aussi passé quelques semaines dans un centre pour jeunes là-bas, car il avait été surpris dans la rue après le couvre-feu.

Marcos explique de son côté comment il avait toujours des problèmes avec d'autres gangs au Pérou. Il précise qu'il s'est souvent battu et qu'il s'est même déjà fait poignarder :

Je me suis fais jacker dans une jambe parce qu'on se battait là. Moi, je suis sorti de l'école. Il y avait tout le temps des gangs de rue où ce qu'on était. Il fallait que le directeur nous ramène chez nous tout le temps dans son auto, puis c'était tout le temps comme ça. On se battait tout le temps. On se battait tout le temps. On se donnait des coups de poings aussi. On était dans la rue. On prenait tout le temps de la drogue. Puis moi, je me suis fais jacker dans la jambe. Puis je me suis presque fait jacker dans mon bras gauche aussi. Puis ça, c'était passé dans mon école en plus. Ils sont entrés dans mon école. [Marcos, 22 ans]

Faisant aussi allusion à la violence qui sévit dans son pays d'origine, le Salvador, Inconito donne des exemples de ce qu'il y faisait avec son gang, lui qui n'avait que huit ans quand il a commencé à frayer avec les gangs là-bas :

Le monde avec qui j'étais, c'était comme mes frères. Puis tsé...j'ai vu plein d'affaires. J'ai vu du monde qui est mort. Du monde qui devait de l'argent. On rentrait dans des maisons puis on le pétait si il ne payait pas. Plein d'affaires. J'avais mon fusil, puis mon fusil était plus grand que moi. Il y avait beaucoup de grenades aussi. Puis moi, ce que je faisais c'est que je montais dans les arbres et quand il y avait une autre gang qui arrivait, avant qu'ils arrivent...nous on se mettait et on lançait des grenades et on courait. Je ne sais pas pourquoi on faisait ça. [...] Peut-être parce qu'on était jeunes et on était plus vite. C'est peut-être pour ça. On lançait des grenades puis on s'en allait en courant. [Inconito, 19 ans]

Inconito mentionne avoir appris à manipuler une arme à feu à un très jeune âge. Il semble aussi avoir vécu dans une violence quotidienne jusqu'à son arrivée à Montréal, à l'âge de 13 ans. Il y aurait lieu de voir à quel point une expérience comme celle d'Inconito peut influencer le comportement du jeune une fois celui-ci installé à Montréal. Lors de nos entrevues, deux jeunes nous ont aussi confié avoir été impliqués dans des fusillades dans leur pays d'origine. Le premier raconte que des policiers auraient tiré dans sa direction sans l'atteindre. L'autre fut atteint d'un projectile provenant d'un gang adverse, mais n'aurait pas subi de séquelles graves de cette fusillade. Ces exemples viennent illustrer la violence à laquelle les jeunes peuvent faire face en lien avec leur participation aux gangs dans leur pays d'origine.

Les expériences des jeunes dans les gangs dans leur pays d'origine peuvent aussi avoir un impact important pour eux dans le sens qu'ils ont le sentiment qu'ils ne pourraient pas y retourner puisque leur vie serait alors en danger. C'est le cas notamment pour Christopher dont la vie était en danger avant son immigration au Canada avec sa famille, ou encore, le cas de Pablo qui sentaient que sa vie était en danger au Salvador puisqu'il voulait se désaffilier du gang auquel il était affilié là-bas.

Les expériences des jeunes pourraient aussi amener des contacts privilégiés avec les gangs dans leur pays d'origine malgré leur retour à Montréal. Un jeune pourrait même être à la fois actif dans les gangs à Montréal et dans son pays d'origine, ou encore recevoir l'aide de membres de sa famille dans les gangs dans son pays d'origine pour régler des conflits à Montréal. Jesus mentionne que ses séjours au Panama lui ont permis de créer des liens serrés avec ses cousins dans les gangs là-bas. Il aurait déjà eu recours à leur aide pour régler des conflits qu'il avait avec un autre gang à Montréal :

Je travaillais l'été moi, puis là j'ai ramassé mon argent et j'ai voyagé à Panama. Là il y a de mes cousins à Panama, ceux qui étaient dans les gangs, je leur ai expliqué les problèmes que j'avais ici et il y en a quelques uns que je disais : « ok, venez avec moi parce que je ne peux pas rester toute la vie au Panama ». J'avais pris un billet ouvert, j'avais quand même assez de temps. Là je leur ai dit : « ok quand je retourne retournez avec moi ». Il y en juste deux qui sont retournés. [...] Ils ont juste acheté un billet de deux semaines, 15 jours. Dès qu'ont est arrivé, on avait juste 15 jours alors on en a profité pour régler tout ça. [Jesus, 16 ans]

Finalement, Miclo, un jeune mexicain qui a fréquenté les gangs au Mexique sans jamais en être membre lui-même, observe que les jeunes latinos membres de gangs de rue dans leur pays d'origine arriveraient à Montréal avec une mentalité différente car ils ont vécu les gangs dans leur pays d'origine :

Ceux qui viennent de là-bas ils ont cette mentalité parce qu'ils ont vécu tant de choses là-bas. Ils arrivent ici avec cette mentalité. Ils sont plus durs⁵⁵. [Miclo, 18 ans]

Selon Miclo, les jeunes qui ont vécu une expérience dans les gangs dans leur pays d'origine arriveraient au Canada en traînant avec eux la mentalité de là-bas qui serait fort différente de celle d'ici, du fait que leur réalité est teintée d'une pauvreté extrême et d'une violence très élevée.

Il paraît dès lors important de faire une distinction entre les expériences vécues par les jeunes dans les gangs dans leur pays d'origine et celles vécues dans les gangs à Montréal. D'ailleurs, nous constatons que les jeunes eux-mêmes dissocient ce qu'ils ont vécu dans leur pays d'origine de ce qu'ils vivent à Montréal. Il s'agit de ne pas négliger l'expérience vécue dans le pays d'origine, et de s'y intéresser.

3.6.11 En route vers la désaffiliation

3.6.11.1 La famille : une raison pour se désaffilier

La famille paraît avoir joué un rôle important pour la plupart des jeunes que nous avons rencontrés se disant désaffiliés des gangs. Hamel et coll. (1998) ont déjà souligné que la famille pouvait avoir un impact important sur la décision du jeune de quitter son gang. Plusieurs auteurs mentionnent même que les jeunes de gang choisiraient leur famille au détriment de leur gang s'ils devaient faire le choix entre les deux (Decker et Van Winkle, 1996 ; Hamel et coll., 2004). Dans le cas de Pablo, sa famille a voulu couper les ponts avec lui, prétendant ne plus lui faire confiance sachant qu'il était dans les gangs. Il a réalisé que sa famille était plus importante que son gang et qu'il ne voulait pas les perdre au profit de son gang. Il a donc décidé de quitter le gang :

Ils (sa famille) avaient plus confiance en moi. Ils ne voulaient plus que je parle avec eux-autres. Ils ne voulaient même pas parler avec moi parce que j'étais un peu...j'étais pas un bon signe pour ma famille. Je risquais ma famille, tu comprends ? Puis là j'ai commencé à réfléchir et je ne laisserai pas ma famille pour quelque chose que je ne connais même pas tu comprends ? Pour des personnes que je viens juste de connaître. Pour des amis que je vois là et c'est tout. [Pablo, 21 ans]

⁵⁵ Traduction libre: « Como ellos que vienen de alla vienen con esa mentalidad porque ellos vivieron tantas cosas alla que llegan aka con esa mentalidad, son mas duro. » [Miclo, 18 ans]

Pour Pablo, le fait d'avoir un fils est aussi une raison de sa désaffiliation. Il ne veut pas que celui-ci ait la même vie que lui. Il veut lui montrer un exemple prosocial et lui donner toutes les chances pour qu'il réussisse dans la vie et qu'il ne prenne pas la même voie que son père :

Maintenant j'ai un fils. Je pense plus à lui et je ne veux pas que lui soit comme moi, tu comprends ? Moi j'ai arrêté l'école dans le secondaire III, faque là j'ai dis : « man, non, je ne veux pas que mon fils... ». Moi je croyais qu'en étant là-dedans j'allais avoir une bonne auto, que j'allais avoir un bon travail que j'allais finir mon école. Mais en étant avec mes amis...j'ai vu quelque chose que c'était pas le bon côté et je ne veux pas que mon fils aille cette vie-là. Je veux qu'il réalise ses rêves, ce que moi je n'ai pas eu. Puis moi je vais faire tout pour ça. [Pablo, 21 ans]

Un jeune peut aussi décider de se désaffilier de son gang pour protéger sa famille qu'il pense pouvoir être victime des conflits entre les gangs, ou qui se fait réellement menacer ou même attaquer par des membres de gangs adverses. C'est ce qui est arrivé à Jesus. Son frère a été attaqué par des gars de gang et son père a déjà reçu des menaces :

Je ne veux plus rentrer dans les gangs et tout ça, c'est à cause de l'affaire qu'ils ont fait à mon frère, ils ne font pas juste de toi une victime mais aussi ta famille. Je m'en souviens, ils avaient menacé mon père aussi, mais mon père il ne se laisse pas faire. [Jesus, 16 ans]

En fait, dans le cas de Jesus, en quittant l'univers des gangs, non seulement voulait-il protéger sa famille des gangs, mais il voulait aussi le faire pour sa mère qui, dit-il, souffrait énormément à l'idée que son fils soit dans les gangs :

Pour moi, la personne qui a le plus souffert c'est ma mère. Parce que je la voyais, quand j'arrivais chez moi, je la voyais dans son lit en train de pleurer puis ça, c'est une des choses qui m'a fait sortir. J'étais tanné de la faire chier car même si je ne voulais pas la faire souffrir elle souffrait pareil. Comme dans une gang c'est pas : « ah je vais te faire chier tu vas voir je vais entrer dans une gang ». Tu ne dis pas ça, mais c'est elle qui souffre le plus. [Jesus, 16 ans]

Enfin, le fait que la famille soit plus importante que leur gang paraît déterminant quant au choix de certains jeunes de quitter l'univers des gangs. Le jeune en viendrait à réaliser que le gang n'est pas réellement sa famille, comme il avait pu le penser un moment. Aussi, il peut en venir à réaliser que, contrairement aux membres de son gang, les membres de sa famille seront toujours là pour lui quand il en aura de besoin. C'est ce que nous raconte Beto :

[...] tu peux réaliser un jour que ce n'est pas vraiment ta vraie famille. Tu peux te faire prendre et aller en prison, c'est pas eux qui vont aller te voir. C'est pas eu qui vont aider de t'en sortir, c'est ta famille, ta vraie famille. [Beto, 18 ans]

3.6.11.2. La désaffiliation des gangs dans son pays d'origine

Aux yeux des jeunes, la désaffiliation des gangs dans leurs pays d'origine ne paraît pas être un jeu d'enfant. La désaffiliation ne leur semble, en fait, possible que par la mort. Il ne serait pas possible, soutiennent plusieurs interviewés, de sortir autrement des gangs en Amérique Centrale et au Mexique. Miclo, par exemple, assure que si tu veux sortir des gangs au Mexique, les membres du gang te tuent. Pour lui, sortir des gangs là-bas serait non seulement inconcevable, ce serait interdit :

Quand tu te joins à un gang, tu ne peux plus sortir. Si tu veux sortir, le gang te cherche et te tue. Sortir du gang est interdit.⁵⁶ [Miclo, 18 ans]

Nous avons abordé précédemment les expériences que les jeunes ont vécues dans les gangs dans leur pays d'origine. Tous les jeunes qui ont vécu une telle situation, sauf un, soutiennent s'être désaffiliés de leur gang dans leur pays d'origine avant de venir à Montréal. La prédiction de Miclo ne semble donc pas se réaliser dans tous les cas. Les jeunes à l'étude ont tout de même mentionné avoir été chanceux de ne pas se faire tuer lorsqu'ils ont exprimé le désir de quitter le gang dans leur pays d'origine. Dans bien des cas, les jeunes estiment s'être sauvés des conséquences physiques de leur désaffiliation soit parce qu'ils avaient de la famille dans leur gang qui les protégeaient ou parce qu'ils ont quitté le pays pour le Canada. Pour Christopher, immigrer au Canada représentait sa seule chance de sortir des gangs au Guatemala, sinon, il se serait fait tuer pense-t-il. Il mentionne aussi qu'il a pu sortir du gang parce que son cousin en était le chef. Sinon, une des règles du gang serait que tu ne peux pas en sortir, car un jeune qui se désaffilie peut devenir une menace s'il donne des informations à propos du gang à des gangs adverses :

Quand j'étais là-bas, ils me disaient tous que si je voulais sortir, que j'allais m'en sortir mort. Jusqu'à ce que je suis venu ici et personne ne l'a su (qu'il partait). Je ne sais pas ce qui m'arriverait là-bas.⁵⁷ [Christopher, 18 ans]

Premièrement, l'avantage que j'ai est que mon cousin était le chef du gang. Si le chef aurait été une autre personne, je ne pense pas que j'aurais pu sortir. Ils m'auraient tué parce qu'une des règles est que tu ne peux pas sortir parce que tu vas conter des choses aux autres et tu peux te joindre à un gang adverse et leur dire des choses de nous pour qu'ils viennent nous attaquer. Alors, c'est sûr qu'en premier, ils te tuent. Des fois il y a des batailles entre nous du même gang et on se tue entre nous.⁵⁸ [Christopher, 18 ans]

⁵⁶ Version originale: « Y cuando ingresas en una pandilla tu no puedes salir. Si quieres salirte de una pandilla te busquen y te maten. Salir es prohibida » [Miclo, 18 ans]

⁵⁷ Version originale: « Cuando estaba alla, todos me decian que si me queria salir que iba a salir muerto de ahi. Hasta que me vine por aka y nadie supo nada. Je ne sais pas ce qui m'arriverait là-bas. » [Christopher, 18 ans]

⁵⁸ Version originale: « Primero porque la ventaja mio es que era primo del jefe.. Si hubiera sido otra persona no creo que hubiera podido salir. Me hubieran matado porque una de las reglas es que no puedes salir porque le vas a contar a otro o te puedes meter en la pandilla que es la contraria y les contas todo a lo que les has dando puntos de nosotros

Christopher mentionne être parti en catimini du Guatemala et ne plus avoir de contact avec ceux restés là-bas, même pas son cousin, puisqu'il craint toujours pour sa vie. Pour cette raison, il ne veut plus retourner dans son pays.

Pablo, anciennement membre de la MS-13 au Salvador, estime aussi que ses cousins, qui étaient les chefs de son gang là-bas, l'ont protégé et aidé à sortir du gang sans en subir de conséquences physiques. Il explique qu'ordinairement, pour sortir de leur gang, les jeunes se feraient poignarder un nombre symbolique de 13 fois. Suite à sa sortie des gangs au Salvador, Pablo est revenu à Montréal :

Quand je voulais sortir (des gangs là-bas), ils m'ont dit que si je sortais, ils allaient me poignarder 13 fois. Puis là, j'ai dit : « non, je ne vais pas être poignardé, j'ai fais plein de shit pour vous. J'ai fais des choses, tsé il y a des personnes que je ne connaissais même pas qui...sans même que...ils n'avaient même pas rapport dans ma vie. Juste parce que j'allais *donner la tape pour vous-autres*⁵⁹, maintenant vous voulez me jacker ? Non, c'est con. Mais je vais pas continuer à être avec vous ». Mais, mes deux cousins étaient les chefs de la gang et ils ont dit : « c'est pas grave, tu peux sortir ». Puis là, comme deux semaines après, je suis revenu ici. Ça m'a aidé à ce qu'ils ne me poignardent pas. [Pablo, 21 ans]

La désaffiliation d'un jeune peut amener la peur de représailles (Hamel et coll., 1998). Ricardo, par exemple, ne veut pas dire à ses cousins au Guatemala qu'il n'est plus dans les gangs à Montréal car il aurait peur des représailles de ses cousins ou des gangs adverse s'il retournait là-bas :

Quand je suis allé j'étais comme...Si j'avais dit que j'étais un ancien « 18 », j'allais me faire tuer quand même...peut-être par eux-mêmes ou par les « 13 ». [Ricardo, 17 ans]

Donc, tout comme Christopher, Ricardo ne veut plus retourner dans son pays, ne serait-ce que pour visiter sa famille, car il craint pour sa vie.

para que pueden venir a atacar. Y seguramente, primero lo matan. A veces hay peleas entre nosotros mismo si? Y entre nosotros mismos se van a matar. » [Christopher, 18 ans]

⁵⁹ Aller battre du monde pour le gang.

3.6.11.3 Et à Montréal ?

Sortir des gangs de rue à Montréal ne soulève pas autant de craintes chez les jeunes en comparaison avec ce qu'ils nous ont raconté sur la désaffiliation dans leur pays d'origine. Il serait donc plus facile de sortir des gangs à Montréal. Plusieurs jeunes ont toutefois mentionné qu'il faudrait subir un traitement qui ressemblerait à l'initiation pour sortir du gang à Montréal. Toutefois, seulement un jeune, Ricardo, affirme avoir réellement subi ce genre de traitement à la sortie de son gang. Il raconte :

J'ai dit que je voulais quitter la « 18 ». Y m'ont dit : « tu veux quitter la « 18 »? Ok. Vas t'en. T'as comme deux minutes pour t'en aller ». Pis c'était dans XXX. Je m'en allais chez nous. Je me suis tourné pis, genre y'avait quelqu'un qui était devant moi pis y m'a donné un coup de pieds. Je suis tombé à terre et tout le monde a commencé à me frapper. J'ai reçu des coups dans la face. Je me suis fait pisser dessus. Je me suis fait verser de la bière sur moi. Je me suis fait même brûler la main avec des cigarettes. C'était dur pour moi. (Après l'événement) c'était la gêne pour moi. Je suis pas allé à l'école pendant deux semaines. J'étais toute enflé pis genre, je voulais...j'avais honte.
[Ricardo, 17 ans]

Suite à cet événement difficile, Ricardo n'est plus retourné dans son gang. Il a vécu des sévices à la fois physiques et psychologiques, ressentant de la honte après sa sortie. Au moment de l'entrevue, Ricardo mentionnait ne plus avoir de problèmes et être très content de sa décision de ne plus être dans les gangs.

Les jeunes désaffiliés nous ont fait part des désavantages qu'ils voyaient aux gangs. Ces désavantages constituaient, à leurs yeux, des raisons valables pour initier la désaffiliation de leur gang. Pedro résume bien ce que ces jeunes ont dit. Les désavantages pourraient consister à perdre le respect et la confiance de sa famille, lâcher l'école, consommer des drogues, commettre des délits, être fiché par la police, se retrouver en prison, avoir un dossier criminel, être blessé ou même, ultimement, mourir :

Les désavantages de faire partie d'une gang de rue ? Tu lâches l'école, tu termines en prison, ou mort ou blessé ou whatever, tu te fais poignarder, tu te fais ci. Eh...il y en a des millions, je les oublie tous là. Il y a des millions de désavantages là. Tu perds le respect de ta famille, la confiance de ta famille. Eh...ah il y en a tellement là. Tu te fais reconnaître par les policiers. Ouais ça c'est un désavantage, tu as un dossier criminel. Eh...et c'est ça. Il y a les drogues aussi, ben surtout quand tu commences à fréquenter ce monde là. C'est là que tu vas avoir des vices là. [Pedro, 20 ans]

Malgré tous ces désavantages, il ne faut toutefois pas négliger les avantages que les jeunes pourraient trouver dans les gangs, comme le soulignent entre autres Hamel et coll. (1998). Bryan en énumère quelques-uns :

Les avantages ? Ben la protection, plus de force, t'es plus fort...hum...t'as plus d'amis, t'as plus de respect puis tu as beaucoup plus d'affaires. Ben pas beaucoup plus mais...t'es plus reconnu mais par les gangs. [Bryan, 14 ans]

Ces avantages sont ceux qui reviennent le plus souvent : avoir de la protection, obtenir le respect des autres et être reconnu par les autres. Ces dits avantages rejoignent finalement les motivations pour se joindre à un gang nommées par les jeunes, que nous avons abordées plus tôt dans l'analyse.

3.6.11.4 Garder un lien avec le gang malgré sa désaffiliation

Certains jeunes ayant participé à l'étude ont mentionné qu'ils gardaient des liens avec leur gang malgré leur désaffiliation de celui-ci. Ces liens se présentent sous différentes formes. En premier lieu, le jeune peut toujours se mêler à la vie sociale du gang sans toutefois participer aux activités délinquantes de celui-ci. Leonardo mentionne que sa désaffiliation de son gang coïncide avec sa mise en probation. Depuis ce temps, il ne participe plus aux activités délinquantes du gang puisqu'il est en probation et qu'il a un dossier criminel. Par contre, il participe toujours à la vie sociale du gang en allant aux fêtes. Pour lui, il peut se tenir avec le gang sans toutefois participer notamment aux bagarres impliquant les membres du gang puisqu'il a déjà acquis une réputation auprès des autres membres de gang qui le respectent :

Je me tiens encore avec eux (les gars de son gang), je suis un gars chiller. Mettons ils vont faire une boogie⁶⁰, j'y vais. (Et si il y a une bagarre dans une fête) je ne pourrai pas aller avec eux là c'est sûr. [...] Je vais dire que je suis en probation alors je ne peux pas, j'ai des dossiers alors je ne peux pas. Ils vont comprendre, ils ne vont pas dire que t'es un pussy⁶¹ parce qu'ils savent ce que j'ai fais là, tsé j'ai fait des affaires avec eux et tsé chu fort à comparer avec les autres, tsé moi j'ai le respect. Ils me connaissent déjà. [Leonardo, 19 ans]

Nous voyons avec l'exemple de Leonardo que le fait que le jeune soit en probation et qu'il ait un dossier criminel pourrait jouer un rôle dissuasif faisant que le jeune se désaffilie de son gang ou, du moins, cesse ses activités délictuelles avec le gang.

⁶⁰ Une fête

⁶¹ Un peureux

Contrairement à Leonardo, le lien qu'Inconito entretiendrait toujours avec son gang paraît plus ambigu. On se rappellera qu'Inconito a été dans les gangs au Salvador et qu'il a aussi joint les gangs à Montréal suite à son immigration à l'âge de treize ans. Depuis ce temps, il se serait désaffilié de son gang, mais il y serait encore lié par l'entremise de membres de sa famille et d'amis qui y sont encore. En fait, il mentionne qu'il doit encore par moment défendre les membres du gang lorsqu'ils ont besoin de lui. Il participerait donc encore à certaines activités délictuelles du gang. Inconito fait ici référence à sa situation actuelle :

Je ne suis pas dans les gangs pour moi. C'est pas comme quand tu rentres dans une gang tu dis : « oh moi je suis ça, moi je suis ça ». Je suis relié à des gangs à cause de mes amis...ben ma famille et mes amis. Mes deux meilleurs amis sont dans la gang. Puis s'il y a quelqu'un qui va venir chercher du trouble, il faut que je m'en mêle...mais je ne suis pas là-dedans. Donc c'est pour mon cousin et pour mes amis que je suis là. [...] Je ne suis pas vraiment là-dedans mais je fais des affaires comme si j'étais vraiment là-dedans. [Inconito, 19 ans]

Les jeunes pourraient aussi garder un lien plus symbolique avec les gangs suite à leur désaffiliation. Ainsi, le simple fait de garder un lien avec son ancien gang ferait en sorte que le jeune le représente toujours. Pablo, par exemple, est conscient que, même s'il n'est plus dans le gang, il le représente encore puisqu'il n'a pas coupé tous les liens avec les membres de celui-ci :

Je le représente parce que...hum...je suis dans la rue, mes amis sont là, je suis là encore tu comprends ? Mais je ne suis pas dans une gang, mais je suis là encore, je représente encore (le gang). [Pablo, 21 ans]

Pour Pablo, représenter le gang serait le fait qu'aux yeux des autres, puisqu'il se tient toujours avec les membres du gang, il serait considéré comme en étant encore membre. La ligne pourrait donc être mince entre un jeune qui est dans le gang et un autre qui dit ne plus l'être tout en continuant de le fréquenter, la différence étant difficilement perceptible par le monde extérieur.

Enfin, un jeune désaffilié pourrait vivre un dilemme : d'un côté, il voudrait rester tranquille et ne plus avoir de problèmes à cause des gangs et, d'un autre côté, il ressentirait toujours un sentiment de vengeance envers le gang adverse. Jesus semble déchiré entre ces deux pôles. Il soutient tout de même ne pas agir en fonction de ses désirs de vengeance parce qu'il ne veut plus être dans les gangs :

Je pense des fois que je dois faire attention...j'ai encore la mentalité que je m'en rappelle (de ce que le gang adverse lui a fait) puis que des fois j'y pense, mais j'ai pas envie de retomber (dans les gangs). C'est pas que j'ai envie de retourner dans une gang, mais j'ai envie de...c'est que je pense souvent aux problèmes ok ? Et quand je pense à ce qu'on m'a fait, je pense à me venger même si les autres sont ben tranquille tout ça, j'ai envie d'un jour...Des fois je pense à les prendre par surprise. Tu comprends ? Mais je fais attention pour rester tranquille là. [Jesus, 16 ans]

Que le jeune participe toujours à la vie sociale ou aux activités délinquantes du gang, qu'il mentionne représenter le gang ou avoir encore la mentalité d'un gars de gang, il paraît clair que, malgré le fait qu'ils se disent désaffilié, plusieurs jeunes ne coupent pas entièrement les liens qu'ils peuvent entretenir avec les membres de leur ancien gang. Il est donc difficile d'évaluer si le jeune est réellement désaffilié ou non de son gang.

3.6.11.5 Ne pas vouloir se désaffilier

Bien que la désaffiliation ait été la voie prise par certains jeunes participant à notre étude, d'autres mentionnent ne pas vouloir quitter l'univers des gangs, du moins pour le moment. Quelques uns signalent même que lorsqu'ils vieilliront, ils resteront dans les gangs, et cela malgré le fait qu'ils auront des enfants et un emploi conventionnel. En fait, selon Covey et coll. (1997) des jeunes dans les gangs vont garder un double engagement à la fois envers le gang et envers leur famille ou leur travail lorsqu'ils deviendront plus vieux. Poco Loco envisage un peu sa vie de cette façon :

Je ne sortirais pas (des gangs). Il y a rien qui me ferait sortir mais si j'avais un enfant ben je ferais ce que j'ai dit tantôt. Je vais plus m'occuper de mon travail et de ma famille que de la « 18 » puis tout ça. [Poco Loco, 14 ans]

Dans cet extrait, nous constatons que, pour l'instant, Poco Loco n'a pas l'intention de sortir des gangs et qu'il se dit prêt à vivre ce double engagement que signalent Covey et coll. (1997). Cette constatation est importante, dans la mesure où différents auteurs, parmi lesquels Hamel et coll. (1998), signalent que le défi d'amener un jeune à se désaffilier d'un gang ne pourra être surmonté que dans la mesure où le jeune lui-même montre une ouverture face à cette éventualité.

3.7 Le futur de la « 13 » et de la « 18 » selon les jeunes

Les gangs paraissent en constante évolution. Nous avons vu que ceux-ci s'adaptent aux conditions sociopolitiques, aux lois et aux pratiques policières du pays où ils se trouvent. Les jeunes participant à notre étude soulignent d'ailleurs certaines différences entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal et en Amérique Centrale par les conditions de vie si différentes entre les pays⁶².

⁶² Comme nous l'avons vu, l'extrême pauvreté et les taux de violences extrêmement élevés, les traitements policiers souvent abusifs et certaines lois très répressives dans les pays d'Amérique Centrale et au Mexique sont des raisons, selon les jeunes, faisant que la « 13 » et la « 18 » existent dans ces pays, que l'existence de ces gangs persiste dans le temps et que leurs membres sont si nombreux et violents.

Ceci étant, de grands questionnements viennent à l'esprit quant au futur des gangs en général, plus spécifiquement de la « 13 » et de la « 18 » à Montréal et dans les pays d'origine des jeunes latinos. Nous avons demandé aux jeunes ce qu'ils en pensaient.

3.7.1 À Montréal

Nul ne sait réellement ce que sera le futur des gangs de rue à Montréal. Même les jeunes ne pouvaient formuler avec certitude leur avis sur la question, répondant souvent avec deux gros points d'interrogations dans les yeux. Ils sont tout de même parvenus, pour la plupart, à formuler un point de vue sur le sujet. Les jeunes ne sont toutefois pas arrivés à un consensus sur ce que l'avenir réserverait, allant de la perception d'une diminution éventuelle de l'activité des gangs à son augmentation passant par l'absence de changement.

L'ampleur de l'activité des gangs pourrait diminuer dans le futur selon Ricardo :

Le futur des gangs ici à Montréal c'est...Ça, ça va être moins sévère. Ici, c'est genre, ça va être en paix. Mais pas en paix comme genre, dire que :« ah entre gang c'est en paix », mais ça va être...C'est pas la même chose qu'au Guatemala, Honduras ou Salvador. C'est plus fou là. Ici je vois que ça va pas monter beaucoup. [Ricardo, 17 ans]

Deux raisons soutenant cette perception d'une diminution des gangs dans le futur, selon les jeunes, seraient la forte présence policière dans les quartiers chauds de Montréal et la maturation des membres de gang qui réaliseraient, avec le temps, que les gangs ne sont pas une bonne chose pour eux. Carlos est de cet avis, mais il ajoute la nuance que, malgré la maturation des membres de gangs de rue actuels, il y a aura toujours des jeunes prêts à prendre la relève :

Je sais pas...peut-être ça peut grandir là, mais je ne crois pas parce que la police est toujours sur notre dos. [...] Ben ça va peut-être (diminuer) parce que le monde commence à penser...Ils disent : « yo lâche ça, ça pas rapport ». Là y'a du monde qui disent : « ouais, t'as raison, c'est des conneries. ». Mais il va toujours y avoir des plus jeunes là. [Carlos, 16 ans]

L'avenir des gangs à Montréal pourrait aussi ne pas changer selon Pedro qui mentionne que les gangs de rue existent depuis longtemps et que ce n'est pas demain qu'ils vont disparaître :

Sérieux je ne le sais pas. Les gangs ça fait pas partie...tu sais, c'est pas apparu hier ou la semaine passée. C'est quelque chose de vieux. D'après moi, ma position c'est que tu pourras jamais les enlever du monde. Tu vas jamais pouvoir éliminer les gangs de rue. C'est toujours quelque chose qui va rester. [...] Bof, il n'y a rien qui va changer. Je ne pense pas qu'il va y avoir des choses qui vont changer. [Pedro, 20 ans]

Lorsque les jeunes se disent plutôt d'avis que les gangs vont augmenter dans le futur, ils parlent spécifiquement de la « 13 » et de la « 18 ». À l'inverse de Carlos qui mentionnait que les gangs allaient diminuer parce que ses membres allaient devenir plus mature et sortir des gangs, Poco Loco estime plutôt que non seulement l'ampleur de l'activité des gangs mais aussi sa gravité vont augmenter parce que leurs membres vieillissent et qu'ils évoluent avec le temps en devenant plus agressifs. Il constate du même souffle que les types d'armes utilisées par les membres changent et s'aggravent :

Ça va être pire (les gangs de rue à Montréal) parce qu'à chaque année ça empire parce que le monde vieillit. Le monde devient de plus en plus agressif. Ils deviennent de plus en plus fous. [...] Avant on utilisait les bâtons. Après, ça commencé les coups de couteau. Après ça a commencé les machettes. Maintenant c'est rendu les guns. On évolue là. [Poco Loco, 14 ans]

D'autres jeunes prédisent que la situation des gangs va empirer à Montréal en se rapprochant tranquillement de celle que vivent les pays d'Amérique Centrale en ce moment. Pablo est de cet avis. Il ajoute que, selon lui, les jeunes à Montréal devraient commencer à réfléchir pour contrer ce rapprochement. Pablo constate :

Ben, si ça continue comme ça, ça va se terminer comme au Salvador, comme au Honduras. Il faut qu'on aille un arrêt. Je pense que...je sais pas man...les jeunes ils devraient réfléchir un peu plus et se mettre à travailler. [Pablo, 21 ans]

Christopher et Miclo sont aussi d'avis que la situation des gangs de rue va commencer à se rapprocher de plus en plus de la situation des gangs en Amérique Centrale parce qu'il y aurait, selon eux, de plus en plus de jeunes qui arriveraient de ces pays et qui joindraient les gangs de rue à Montréal, certains étant déjà des membres de gangs dans leur pays d'origine. Ceci contribuerait à la migration des gangs mentionnée par certains auteurs (Maxson, Woods et Klein, 1996 ; Maxson, 1998). Ces jeunes arriveraient à Montréal avec leur mentalité de membres de gang dans leur pays d'origine et transmettraient leurs connaissances des gangs d'Amérique Centrale et du Mexique aux jeunes montréalais dans les gangs :

Je ne sais pas...il n'y a pas de futur. Peut-être que ça va devenir plus dangereux parce qu'il y a beaucoup d'immigrants qui s'en viennent ici et des Latinos qui s'en viennent qui sont dans les gangs de rue là-bas et ils font des gangs de rue ici. Ils sont forts, ils vont devenir plus forts. [Christopher, 18 ans]

Plus le temps passe, plus les gangs de rue vont en venir à des choses supérieures (À Montréal). Ils vont devenir comme les gangs de rue au Mexique et aux États-Unis. [Tu penses ?] Oui, parce qu'il y a plus d'immigrants qui arrivent et les immigrants qui arrivent de leurs pays sont des personnes mauvaises, des poubelles. Ils viennent avec leur mentalité. Ils entrent dans un gang de rue et ils vont en venir à des choses supérieures. Je pense que ça va empirer.⁶³ [Miclo, 18 ans]

Jesus ajoute qu'aussi longtemps que les jeunes naîtront au Canada et qu'ils n'iront pas dans leur pays d'origine, ils ne sauront pas comment c'est là-bas. Alors la situation des gangs de rue à Montréal n'empirera pas. Le facteur qui, selon lui, ferait en sorte que les gangs deviendraient de plus en plus dangereux est l'aspect générationnel, c'est-à-dire, les immigrants qui ont connu les gangs de rue dans leur pays transmettraient la tradition des gangs à leurs enfants au Canada :

Ici, à chaque jour ça devient plus dangereux parce qu'il y en a qui arrivent de mon pays. C'est comme si mes cousins viendraient habiter ici, puis leurs amis. Puis là, ils font des enfants et leurs enfants sont comme eux. C'est là que ça deviendrait dangereux tu comprends ? Mais tant que le monde naît ici et qu'ils restent ignorants, qu'ils ne savent pas, ça va rester comme ça. [Jesus, 16 ans]

Comme nous pouvons le voir, aucune conclusion définitive ne peut être émise quant au futur de la « 13 » et de la « 18 » à Montréal à la lumière de la perception qu'en ont les jeunes, celle-ci variant de l'un à l'autre. La maturation des membres de gangs et une présence policière soutenue seraient des facteurs pour lesquels la présence des gangs pourrait diminuer, selon les jeunes. La situation des gangs pourrait toutefois rester la même parce que jusqu'à ce jour, notre société n'a pas réussi à s'en débarrasser. Des jeunes prédisent enfin que la situation des gangs à Montréal pourrait empirer avec la venue de jeunes membres de gangs en provenance des pays d'Amérique Centrale, du Mexique et des États-Unis.

3.7.2 En Amérique Centrale

Les opinions des jeunes quant au futur des gangs en Amérique Centrale sont aussi diversifiées que leurs opinions sur le futur des gangs à Montréal. Selon Beto et Leonardo, les gangs au Salvador et au Honduras seraient en diminution :

⁶³ Version originale: « Si, como entre mas pasa el tiempo, pandillas van a llegar a cosas mayores. Van a llegar como las pandillas en Mexico y en los EEUU. [Pienses?] Si, porque va llegando mas imigrantes y los imigrantes que llegan de sus paises son de los peor gente, es como gente basura. Vienen con sus mentalidades. Y ellos se meten en una pandilla y va a llegar a cosas mayores. Yo pienso que se va a poner feo. » [Miclo, 18 ans]

Dans mon pays (au Salvador) ça commence à disparaître ça, les gangs de rue et tout ça. [Beto, 18 ans]

Mais là (au Honduras) les gangs ça va cesser un peu là. [Leonardo, 19 ans]

Selon Ricardo, une alliance entre les gangs actifs au Guatemala est impossible. En fait, selon Ricardo et Simon, les gangs de rue au Guatemala ne changeront jamais :

Là (au Guatemala) ça va rester toujours comme ça. Y va jamais y avoir d'alliances (entre les gangs). Y'a toujours des morts à cause de ça. Ça va rester comme ça. Ça va jamais changer. [Ricardo, 17 ans]

Au Guatemala, ça va jamais changer. C'tait toujours comme ça. Ça va peut-être empirer un peu là, mais, ça va jamais changer. [Simon, 15 ans]

Christopher se montre plus pessimiste par rapport à l'avenir des gangs au Guatemala. Il estime que, même si les policiers voulaient éliminer les gangs de rue, ils ne réussiraient pas parce que, à ses yeux, les gangs là-bas deviendraient de plus en plus nombreux et dangereux :

Ben...la police veut éliminer tous les gangs de rue (au Guatemala), mais je ne pense pas qu'elle va pouvoir les éliminer. Chaque jour il y en a plus, plus, plus. Je ne pense pas qu'elle va les éliminer. Peut-être plus tard, mais je ne pense pas. Dans mon pays ça devient plus dangereux. [Christopher, 18 ans]

Encore ici, il est difficile d'en arriver à une conclusion sur l'avenir des gangs, cette fois en Amérique Centrale, car les jeunes ne s'entendent pas sur l'avenir qu'on peut leur prédire dans leur pays d'origine.

3.8 Composition ethnique des gangs en voie de changement ?

Pendant longtemps, les gangs étaient perçus comme étant composés de jeunes d'origines ethniques homogènes se regroupant en réaction au racisme dont ils étaient victimes (Hamel et coll., 1998). Depuis quelques temps, les chercheurs remarquent que les gangs subissent des changements, devenant de plus en plus hétérogènes en regard des communautés culturelles de ceux qui les composent (Douyon, 1995; Hamel et coll., 1998; Gordon, 2001 ; Conseil jeunesse de Montréal, 2006) Nous avons cherché à savoir si, de l'avis des jeunes rencontrés, les Latinos suivaient cette tendance ou s'ils se regroupaient plutôt entre eux. De fait, si certains jeunes interviewés adhèrent à cette idée voulant que les gangs deviennent de plus en plus multiethniques, la majorité d'entre eux, sans nier cette nouvelle multiethnicité de gangs, affirment que leur gang demeure majoritairement composé de Latinos.

On retrouve donc ici l'expression de deux visions. Les propos de Ricardo paraissent confirmer le changement dans la composition ethnique des gangs. Celui-ci mentionne, qu'au début, quand il a commencé dans les gangs, son gang était entièrement composé de Latinos et ses adversaires étaient les gangs d'autres origines ethniques. Depuis ce temps, la « 13 » et la « 18 » auraient accepté des jeunes de différentes origines ethniques rendant ces gangs plus multiethniques. Ricardo n'est toutefois pas d'accord avec ces changements puisque la « 13 » et la « 18 » devraient être uniquement Latinos à ses yeux :

Nous, avant, on s'alliait pas avec les Noirs, Asiatiques. Maintenant, y'a même des Asiatiques dans les gangs des « 13 ». Là y font leur signe pis tout. Ça j'ai trouvé ça vraiment con de la part des « 18 » pis des « 13 » d'accepter les autres races, parce que nous (les « 18 ») on voulait pogné les « 13 ». Y'ont pogné d'autres nationalités aussi. Y'ont pogné les Noirs. Y'avait les...je m'en souviens plus les gangs de Noirs, y'en avait trop. Mais ceux qu'on pognait aussi c'était les Asiatiques : les Black Dragons. On a eu des petites guerres ensemble mais, genre...on se pognait entre des Italiens, les Portuguais pis tout ça là, les petites gangs là-bas. Nous c'était des Latinos. Nous c'était juste des Latinos dans la gang, mais maintenant c'est même des Noirs, de tout là, pis là c'est devenu con. [Ricardo, 17 ans]

Ricardo explique plus loin que ces alliances entre groupes ethniques se font essentiellement pour ouvrir de nouveaux créneaux criminels au gang et augmenter ainsi les gains du gang.

D'autres jeunes admettent que des changements ont lieu quant à la composition de plus en plus multiethnique de leur gang, mais ils soulignent que celui-ci reste tout de même majoritairement composé de Latinos. Poco Loco, Christopher et Carlos racontent :

Au début, c'était plus un gang de Latinos. Maintenant c'est plus changé...c'est comme juste qu'il y a d'autres races. Mais il y a toujours plus de Latinos. [Poco Loco, 14 ans]

Ben la « 18 », la « 13 » et la « 67 » c'est des Latinos là. [...] C'est toute la même affaire là. [...] Dans la « 18 » et la « 13 » c'est plus des Latinos, c'est pas juste des Latinos. Y'a pas de règlements là, tu peux avoir des Noirs mais sont pas comme *represent* là, sont pas complètement dedans. [Carlos, 16 ans]

La « 13 » et la « 18 », la majorité c'est des Latinos, la majorité. [Christopher, 18 ans]

Enfin, Bryan et Pedro, nous le verrons plus loin, soutiennent que la « 13 » et la « 18 » sont exclusivement composés de jeunes latinos. Pedro ajoute qu'il existe encore du racisme entre les différents groupes ethniques à Montréal, mais il constate que les gangs s'associeraient quand même entre eux comme le font les gangs aux États-Unis :

Ouais, parce qu'ils ne s'aiment pas man. Ça c'est quelque chose qui existe depuis le début des temps et c'est la vie, c'est le racisme. Les Blancs s'unissent avec des Blancs. Les Noirs avec les Noirs puis les Latinos avec les Latinos. Mais maintenant, dans la vie moderne, ça peut arriver qu'il y ait beaucoup de Noirs qui vont s'associer avec des Latinos aussi. Comme aux États-Unis. [Pedro, 20 ans]

L'origine ethnique des filles qui fréquentent la « 13 » et la « 18 » est beaucoup moins claire pour les jeunes latinos participant à notre étude. Certains mentionnent qu'elles sont majoritairement Latines, d'autres sont d'avis qu'elles ne proviennent d'aucune origine ethnique en particulier. Bref, l'origine ethnique des filles dans la « 13 » et la « 18 », selon les gars, ne semble pas être aussi importante que celle des gars.

Bien que, de l'avis de la plupart des jeunes participant à notre étude, la « 13 » et la « 18 » soient tous deux majoritairement composés de Latinos, les pays de provenances des jeunes latinos qui s'y associent pourraient différer d'un gang à l'autre. Encore une fois, l'opinion des jeunes sur cette question n'est unanime, mais la majorité des jeunes à qui on demande de préciser les pays de provenance des jeunes composant leur gang, ont mentionné pour ceux dans la « 13 » qu'on y retrouverait majoritairement des jeunes d'origine Salvadorienne alors que, dans la « 18 », les jeunes seraient plutôt d'origine Péruvienne. Les jeunes provenant des autres pays de l'Amérique Centrale se retrouveraient indifféremment dans l'un ou l'autre des deux gangs. Enfin, selon ce que nous en ont dit les jeunes, les pays de provenance des jeunes latinos dans la « 18 » seraient plus variés que pour la « 13 ». Ceci rejoindrait les propos de Haut et Quéré (2001) qui mentionnent qu'aux États-Unis, entre autres, la M-18, un gang initialement latino, seraient maintenant composés de plusieurs origines ethniques différentes contrairement à la MS-13 qui serait encore aujourd'hui un gang plus homogène, composé principalement de jeunes provenant des différents pays hispanophone (Grascia, 2004). Dans ce sens, nous avons aussi pu observer que les « 13 » participant à notre étude provenaient majoritairement du Salvador alors que les jeunes interviewés s'associant à la « 18 » provenaient, pour la plus grande part, de tous les autres pays d'Amérique Centrale.

3.9 À Montréal : des gangs de Latinos ou des Latinos dans les gangs ?

Nous en venons finalement à poser la question à l'origine de notre mémoire, à savoir : est-ce qu'à Montréal on retrouve des gangs de Latinos ou plutôt des Latinos dans les gangs ?

Huit jeunes sur les seize que nous avons interviewés ont répondu que la « 13 » et la « 18 », à Montréal, sont des gangs de Latinos. Pedro et Bryan précisent :

C'est des gangs de Latinos. Ici à Montréal, ça va être plus des gangs de Latinos qui vont grandir aussi, qui vont mourir, qui vont passer leur vie en vie...et qui vont se retrouver en dedans. Il y a beaucoup...il y a quand même des gangs de Latinos. Il y a beaucoup de Latinos qui sont à Montréal. [Pedro, 20 ans]

C'est plus des Latinos, ouais, moi je dirais des Latinos. [...] Des gangs de Latinos. On pourrait même dire que c'est tous des Latinos. Dans la « 18 » c'est tous des Latinos, puis la « 13 » aussi c'est tous des Latinos. [Bryan, 14 ans]

Trois jeunes sont d'avis que la « 13 » et la « 18 » sont des gangs de Latinos, mais qu'à Montréal, comme le laissent entendre Pedro et Inconito, il y aurait aussi des Latinos qui seraient dans d'autres gangs. Ils prennent l'exemple d'un Latino qui travaillerait pour la mafia ou pour les motards. Ce jeune est alors, selon eux, un Latino dans les gangs :

Il y a les deux. Ouais parce que ça arrive, je ne veux pas nommer personne, mais j'en connais des Latinos qui travaillent pour la mafia, c'est un revendeur qu'on appelle ça. Ça veut dire que l'Italien il lui donne une grosse quantité de cocaïne, crack ou whatever et c'est un revendeur. Il va passer ça là. Et c'est un Latino qui est dans un réseau. C'est un latino qui se retrouve à travailler pour cette gang là. Puis il y a des gangs de Latinos qui vont passer leur temps à traîner les rues, à boire et à fumer et à faire la guerre à...à surtout aux Noirs, des choses comme ça. [Pedro, 20 ans]

Ça dépend...si tu travailles avec les motards c'est des gangs sur les Latinos (Latinos dans les gangs) et si tu travailles pas avec les motards c'est des Latinos sur les gangs (gangs de Latinos). [Inconito, 19 ans]

Seul Marcos s'est dit d'avis, qu'à Montréal, la « 13 » et la « 18 », c'est des Latinos dans les gangs. Marcos mentionne toutefois que la « 13 » et la « 18 » à Los Angeles sont plutôt des gangs de Latinos :

C'est des Latinos dans les gangs de rue, ben ici à Montréal. Mais à LA, c'est différents là. [Marcos, 22 ans]

Les quatre jeunes manquants dans le calcul n'ont tout simplement pas répondu à la question.

Nous en concluons que la « 13 » et la « 18 » sont plutôt perçus par les jeunes participant à notre étude comme des gangs de Latinos. Malgré le fait qu'ils acceptent des jeunes d'autres origines ethniques dans leurs gangs, la composition de ces gangs serait tout de même majoritairement latino. Il reste que certains Latinos pourraient aspirer à rejoindre d'autres gangs *non latinos* ou à monter dans les rangs du crime organisé, devenant alors un Latino dans les gangs.

Conclusion

Depuis les dernières années, les autorités, les intervenants auprès des jeunes et les chercheurs s'intéressent de plus en plus au phénomène des gangs de rue. Il s'agit, de fait, d'un sujet d'actualité qui en fait jaser plus d'un.

Notre objectif général de recherche visait à comprendre les expériences vécues par les jeunes latinos qui fréquentent les gangs de rue à Montréal, de leur point de vue, et à explorer leurs connaissances et perceptions quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale. Nous voulions connaître les motifs et circonstances qui conduisent les jeunes latinos à fréquenter ou à se joindre aux gangs de rue à Montréal, connaître l'expérience vécue par ces jeunes latinos en lien avec les gangs de rue, à Montréal toujours, des premiers contacts à la désaffiliation, le cas échéant, et tenter de mettre cette expérience en contexte en tenant compte des différentes sphères de la vie du jeune que sont la famille, l'école, l'église,... Nous voulions aussi explorer les perceptions des jeunes latinos quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale afin d'appréhender si et dans quelle mesure ces perceptions pourraient teinter plus ou moins fortement leur discours sur les gangs de rue composés de Latinos à Montréal.

Nous pouvons, d'entrée de jeu, constater que les expériences vécues par les jeunes latinos en lien avec les gangs de rue à Montréal, des premiers contacts à la désaffiliation, sont comparables à celles des adolescents en général qui fréquentent les gangs de rue à Montréal.

Plusieurs motifs et circonstances qui ont amené les jeunes participant à l'étude à fréquenter les gangs de rue ne semblaient pas différer des motifs et circonstances déjà répertoriés dans les autres études québécoises; le besoin d'argent, le besoin de protection, le besoin de reconnaissance et le respect, une affiliation animée par un sentiment de vengeance, l'influence de la famille et des pairs, l'importance de représenter son quartier, le plaisir et la fête sont ceux que nous avons retenus. Il est donc impossible à ce point d'affirmer que les jeunes latinos se joignent aux gangs à Montréal pour des motifs différents des autres jeunes en général;

Nous avons toutefois recensé des motifs qui, à notre connaissance, ne se retrouvent pas dans les autres études, notamment la séparation d'avec un proche. La séparation d'un jeune d'avec un proche, qu'elle soit produite par l'immigration, un déménagement ou la mort pourrait ainsi conduire à l'adhésion aux gangs. La séparation pourrait être d'autant plus difficile à accepter pour un jeune que la personne est significative pour lui et que la distance les séparant est grande. Aussi, le processus migratoire du jeune et des membres de sa famille engendre parfois une séparation temporaire ou définitive entre les membres de la famille. Pour certains jeunes, le sentiment ainsi créé d'abandon par un de leurs parents serait un facteur ayant contribué à leur adhésion aux gangs. Nous avons aussi vu que le parent n'a toutefois pas besoin d'être dans un autre pays pour que l'enfant se sente abandonné. Un jeune nous a confié se sentir abandonné par sa mère qui habitait elle aussi à Montréal.

Dans la même lignée, le meurtre d'un proche est un facteur plus spécialement significatif pour certains jeunes que nous avons rencontrés, conduisant à leur adhésion aux gangs. Quatre jeunes ont mentionné s'être joints aux gangs parce qu'un membre de leur famille ou un ami proche s'était fait tuer en contexte de gang. Un jeune mentionnait même être habité par un désir de venger la mort de son cousin, constituant une des raisons pour laquelle il se serait joint aux gangs. À l'inverse, notre étude a révélé que le meurtre d'un proche peut aussi servir de facteur de protection et provoquer la désaffiliation du jeune.

Comme d'autres études avant nous, un motif d'affiliation qui s'est avéré significatif est l'influence de la famille. La majorité des jeunes latinos participant à l'étude ont mentionné avoir de la famille à Montréal ou en Amérique latine ayant fait partie des gangs de rue à un moment dans leur vie ou étant toujours dans les gangs au moment où nous les avons rencontrés. Par conséquent, les jeunes ont souvent été influencés, en partie, par les membres de leur famille, principalement un grand frère ou un cousin dans les gangs, à s'associer aux gangs. Nous avons aussi vu, à l'instar d'autres avant, avec l'exemple d'un jeune, que la famille peut aussi servir de facteur de protection empêchant les jeunes de se joindre aux gangs, comme le mentionnaient Knox (1993) et Reiboldt (2001).

Les propos des jeunes ont aussi confirmé ce qu'affirmaient Hamel et coll. (1998), à savoir que la famille pouvait jouer un rôle dans la décision du jeune de se désaffilier de son gang. Des jeunes ont mentionné s'être désaffilié pour ne pas perdre la confiance des membres de leur famille, pour montrer l'exemple à un fils, pour protéger la famille qui peut être victime des conflits entre les gangs, se faire menacer ou même être attaquée par des membres de gangs adverses, parce que la mère souffrait trop du fait qu'ils étaient dans les gangs et, avant tout, parce que la famille serait plus importante que le gang, selon les jeunes.

Le fait d'avoir de la famille dans les gangs, malgré la désaffiliation du jeune, serait une raison pour lui de garder des contacts avec les gangs et de poursuivre sa participation à certaines activités (fêtes, certaines activités délictuelles) en raison de la solidarité familiale. Les jeunes s'étant désaffiliés des gangs dans leur pays d'origine estiment s'être sauvés des conséquences physiques ordinairement associées à la désaffiliation soit parce qu'ils avaient de la famille dans le gang qui les protégeaient ou parce qu'ils ont quitté définitivement le pays pour le Canada. La désaffiliation des gangs dans leur pays d'origine ne leur paraîtrait, en fait, possible que par la mort.

Un apport important de la présente étude porte sur les endroits géographiques du premier contact avec les gangs et du lieu d'affiliation aux gangs des jeunes. Les jeunes latinos participant à l'étude qui ont eu leur premier contact avec les gangs à Montréal et qui ont aussi joint les gangs à Montréal sont généralement des jeunes qui n'ont jamais visité leur pays d'origine, qui n'ont pas beaucoup de contacts avec leur famille dans leur pays d'origine ou qui n'ont pas nécessairement de contacts familiaux avec les gangs dans leur pays d'origine. Il est aussi possible que le jeune ait eu ses premiers contacts avec les gangs avant même d'immigrer au Canada ou lors d'un voyage dans son pays d'origine. Nous en reparlerons prochainement.

Dans ce sens, un aspect inquiétant de notre étude, à l'instar d'autre avant, porte sur le renvoi temporaire du jeune dans son pays d'origine. Deux jeunes que nous avons rencontrés ont fait l'objet d'une telle sanction par leur mère restée à Montréal pendant leur année de renvoi. Dans les deux cas, les jeunes ont joint les gangs dans leur pays d'origine pendant cette année. Ainsi, éloignés de leurs pairs dans un but de correction, ils reviennent pires qu'ils n'étaient au départ. Ceci est une piste intéressante à explorer afin de prévenir les effets d'un tel renvoi et d'offrir des ressources aux parents dépassés par le comportement de leur jeune qui ne voient d'autres choix que de le renvoyer dans leur pays d'origine.

Suite à ces constatations, quatre différents profils paraissent émerger quant aux endroits géographiques du premier contact avec les gangs et les lieux d'affiliation aux gangs des jeunes. Ces profils ne comprennent pas deux jeunes participant à notre étude parce que, selon ce qu'ils en disent, ils n'auraient fait que fréquenter les gangs sans véritablement s'y joindre. Notons, d'entrée de jeu, que les premiers contacts des jeunes latinos avec les gangs de rue, qu'ils aient eu lieu dans leur pays d'origine ou à Montréal, se sont toujours faits par l'entremise d'un membre de leur famille (frères et/ou cousins) ou d'un ami. En fait, neuf jeunes ont eu leurs premiers contacts et/ou se sont joints aux gangs de rue dans leur pays d'origine, soit avant d'immigrer au Canada ou lors d'une visite à des parents dans leur pays d'origine. Sans exclure la possibilité que d'autres itinéraires existent, il s'avère que les jeunes participant à notre étude, à l'exclusion des deux exceptions mentionnées plus haut, correspondaient à l'un des quatre différents profils suivants.

Le premier profil (n = 5) est celui des jeunes latinos qui ont eu leur premier contact et qui se sont joints aux gangs de rue à Montréal. Nous avons vu précédemment les caractéristiques de ces jeunes.

Le deuxième profil (n = 5) comprend les jeunes latinos qui ont eu leurs premiers contacts avec les gangs dans leur pays d'origine à l'occasion d'un voyage et qui se sont affiliés aux gangs dans leur pays d'origine ou à Montréal, à leur retour. Ce profil peut être divisé en deux sous-groupes. Premièrement, on y retrouve le jeune qui a eu son premier contact avec les gangs dans son pays d'origine, lors d'un voyage, pour se joindre ensuite aux gangs à son retour à Montréal. Les trois jeunes qui entrent dans cette sous-catégorie ont tous mentionné que le contact avec leurs cousins dans les gangs lors du voyage dans leur pays d'origine les a incités à se joindre aux gangs à leur retour à Montréal. Deuxièmement, y sont inclus deux jeunes qui, toujours à l'invitation de membres de leur famille associés à un gang, se sont joints au gang dans leur pays d'origine, à l'occasion d'un voyage, pour ensuite poursuivre leur adhésion aux gangs à leur retour à Montréal.

Le troisième profil (n=1) identifié est celui du jeune qui a eu son premier contact avec les gangs à Montréal et qui s'est ensuite joint aux gangs lors d'un voyage dans son pays d'origine pour revenir à Montréal membre.

Le quatrième profil (n = 3) est celui des jeunes latinos qui étaient déjà membres de gangs de rue au moment de leur immigration au Canada. Ce sont ceux qui ont passé le plus de temps dans les gangs. Nous remarquons que deux de ces jeunes membres de gangs dans leur pays d'origine ne sont pas devenus automatiquement membres de gangs à leur arrivée à Montréal, mais plutôt après un certain temps, lorsqu'ils ont été amenés à entrer en contact avec les gangs par l'entremise de cousins, eux déjà membres. Dans ce profil, nous retrouvons aussi un jeune qui était membre de gang dans son pays d'origine avant son arrivée au Canada et qui n'est pas devenu membre à son arrivée, n'ayant pas, pour sa part, de membres de sa famille dans les gangs à Montréal. L'immigration du jeune dans un autre pays aurait alors représenté, dans ce cas, l'occasion pour lui de quitter l'univers des gangs alors que, dans son pays d'origine, il lui apparaissait très difficile, voire impossible, d'en sortir.

Suite à ce que nous venons de voir sur les endroits géographiques où se déroulent les premiers contacts avec les gangs ou l'adhésion aux gangs des jeunes participant à l'étude, plusieurs questionnements surgissent. Quelles influences l'endroit géographique où se fait le premier contact et l'adhésion du jeune aux gangs peut avoir sur leur expérience dans les gangs? On pourrait pour éclairer cette question faire une étude comparative entre les jeunes qui ont vécu une expérience de gang dans leur pays d'origine et les jeunes qui ont uniquement une expérience dans les gangs à Montréal. Ou encore faire la distinction entre les jeunes ayant fait l'expérience des gangs dans leur pays d'origine ou à Montréal. Pourrions-nous dire que les Latinos se différencient des autres jeunes dans les gangs à Montréal par le fait que certains d'entre eux ont une expérience particulière en lien avec les gangs dans leur pays d'origine? Ces questionnements sont autant de pistes qui seraient intéressantes à explorer dans de nouvelles recherches.

Suite à ce que nous venons de voir, il y a lieu de se poser une autre question : les jeunes qui ont connu les gangs de rue dans leur pays d'origine avant leur immigration au Canada ou lors d'un séjour dans ce pays contribuent-ils à la migration des gangs vers le Canada? À ce sujet, Maxson (1998) mentionnait que le déménagement de la famille d'un jeune membre de gang dans une autre ville était la principale raison de la migration des gangs. Dans notre cas, nous ferions face à une migration internationale des gangs. Par contre, si tel est le cas, aucun jeune n'en a fait mention. Ceci est un angle de recherche intéressant à explorer.

Pourrions-nous prévoir que la « 13 » et la « 18 » prennent de l'ampleur à Montréal comme ils l'ont déjà fait aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale et que, par le biais de la migration des gangs, ces deux gangs à Montréal s'en approchent en termes d'organisation et de fonctionnement, contribuant ainsi à l'étendue des activités internationales de ces gangs. Pour faire une telle prédiction il faudrait effectuer une analyse complète des contextes sociopolitiques au Canada, aux États-Unis, au Mexique et dans les pays de l'Amérique Centrale afin d'établir s'il serait possible que la configuration des gangs à Montréal se calque un jour sur celle des gangs des autres pays concernés. Dans ce sens, quelle serait l'influence des configurations des gangs des sociétés centre-américaines sur celles des gangs de Montréal? Voilà l'importance qu'une étude soit faite sur l'impact que pourrait avoir la migration de ces gangs à Montréal sur la situation actuelle.

Selon les jeunes latinos, tout comme nous le retrouvons dans d'autres recherches, tant la « 13 » que la « 18 », à Montréal, seraient plus ou moins structurées. En fait, certains jeunes latinos de la « 18 » participant à l'étude ont mentionné que leur gang serait divisé en différentes *cliques*, par groupes d'âge, distinguant les *petits*, les *moyens* et les *grands*, comme l'entendait Moore (1991). Une hiérarchie existerait entre les différents groupes d'âge, les plus vieux dirigeant les plus jeunes. Par ailleurs, les *cliques* entretiendraient des liens étroits entre elles et chacune aurait, plus souvent qu'autrement, un ou quelques chefs qui prendraient les décisions cruciales. Nous ne pouvons pas affirmer que la « 13 » suit cette même structure puisqu'aucun jeune « 13 » participant à l'étude nous en a fait la mention.

Nous n'avons pas exploré en profondeur les activités délinquantes des « 13 » et des « 18 », par contre, à l'instar d'autres, nous pouvons affirmer que les activités des gangs ne sont pas seulement délinquantes. Les jeunes latinos participant à l'étude ont mentionné que leur gang se rassemblait souvent uniquement pour le simple plaisir d'être ensemble et de faire la fête. Ces activités non délinquantes compteraient pour au moins 50% des activités totales pratiquées par leur gang, selon les jeunes.

Malgré le fait que nous n'avons pas abordé l'aspect de la délinquance dans les gangs avec les jeunes participant à l'étude, certains ont tout de même fait part d'un moyen de communication de plus en plus utilisé aux fins des activités délinquantes du gang : Internet. Selon eux, Internet serait un outil maintenant privilégié par les jeunes pour espionner les membres du gang adverse ou pour commencer des conflits entre gangs.

Les jeunes ajoutent que ce serait une façon de « représenter la clique » en exposant des photos de leur gang sur des pages web. Et, même si les jeunes reconnaissent que les policiers peuvent les identifier sur les photos, ils mentionnent que ce n'est pas important et continuent cette pratique. Une étude ultérieure serait de mise pour explorer en profondeur la criminalité de la « 13 » et de la « 18 » à Montréal.

En regard à ce que nous avons appris grâce aux écrits américains et centre-américains sur la MS-13 et la M-18, il est apparu que la majorité des jeunes de notre échantillon connaissent relativement bien l'origine de ces gangs. Une confusion reste toutefois surtout chez les jeunes de seconde génération, donc qui sont nés à Montréal, ou sont arrivés à un très jeune âge, et qui n'ont pas beaucoup de contacts avec leur pays d'origine. En particulier, certains jeunes pensent que la MS-13 proviendrait du Salvador alors que tous les écrits historiques sur le sujet mentionnent que ce gang a été initialement formé aux États-Unis dans les années 1980, par des Salvadoriens nouvellement immigrés aux États-Unis durant les années de guerre civile au Salvador (Grascia, 2004; Delaney, 2006). La M-18 serait d'origine aussi des États-Unis. Elle aurait été formée dans les années 1960 quand les nouveaux immigrants mexicains et centre-américains se sont regroupés pour se défendre contre des gangs déjà établis à Los Angeles (Haut et Quéré, 2001; Revelli, 2004; Delaney, 2006).

Tout comme le mentionnent plusieurs auteurs avant nous, et selon les dires de plusieurs jeunes latinos participant à l'étude, la « 13 » et la « 18 », à Montréal, seraient une imitation des mêmes gangs aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale. Les jeunes latinos dans les gangs à Montréal suivent donc les mêmes tendances d'imitation que les membres de gangs montréalais en général. Ce qui pourrait différencier les jeunes latinos à Montréal des autres jeunes dans les gangs en général sont les types de modèles et caractéristiques culturelles qui sembleraient spécifiques aux Latinos. En fait, les jeunes latinos participant à l'étude mentionnent avoir un style « cholo », tel que décrit Vigil (1988), comme les Latinos aux États-Unis. Ils sont aussi de fervent amateurs du style de musique *reggeaton* qui prends ses origines de l'Amérique latine. De plus, deux films hollywoodiens sur les gangs de rue latinos influenceraient significativement l'image que ces jeunes se font des gangs latinos aux États-Unis : *Blood In, Blood Out : Bound by Honor* (1993) et *American Me* (1992).

On retrouverait aussi une reproduction à Montréal de la *haine* qui règne entre ces deux gangs aux États-Unis, au Mexique et en Amérique Centrale (Rivelli, 2004; Faux 2006). Tous les jeunes participant à l'étude, qu'ils soient « 13 » ou « 18 », ont mentionné que ces deux gangs étaient des rivaux à Montréal. Pour l'expliquer, les jeunes diront que c'est tout simplement parce qu'ils doivent s'haïr.

Dans ce sens, un aspect qui semble différencier les jeunes latinos qui fréquentent les gangs à Montréal des autres jeunes de gangs en général et dont tous les jeunes latinos participant à l'étude s'entendent pour dire, est que la guerre qui prendrait place entre la « 13 » et la « 18 » à Montréal ne serait pas reliée aux *Crips* et aux *Bloods*. Ainsi, malgré le fait que la « 13 » s'associeraient principalement aux *Crips* et la « 18 » aux *Bloods*, la guerre entre ces deux gangs, à Montréal, ferait abstraction des couleurs auxquelles ces gangs s'identifieraient. En fait, à Montréal on retrouverait aussi des « 13 » *Bloods* et des « 18 » *Crips*. Selon certains jeunes, une autre rivalité existerait entre les Latinos à Montréal basée plutôt sur les pays d'origine des jeunes. De manière générale, mais non exhaustive, selon les dires des jeunes, la « 13 » serait principalement composé de Salvadorien et la « 18 » de Dominicains et de Péruviens. Les autres Centre Américains se retrouveraient dans les deux gangs sans distinction.

D'une autre côté, les jeunes participant à l'étude, ainsi que les écrits sur le sujet (Covey et coll., 1997 ; Walker, 1999-2006), mentionnent que les MS-13 et les M-18 se font tatouer, parfois de la tête aux pieds, afin de s'identifier à leur gang, chaque tatou ayant sa signification pour le membre le portant ou pour le gang. Cette particularité des membres de ces gangs latinos se retrouverait en Amérique Centrale, mais les jeunes montréalais, « 13 » et « 18 », ne suivraient pas cette tradition. Aucun jeune participant à l'étude n'a admis avoir un tatou l'identifiant à son gang. Seul un jeune a mentionné que les membres de son gang se feraient tatouer le nom du gang lorsqu'ils entrent en prison.

Nous voulions aussi explorer les perceptions des jeunes latinos quant aux gangs de rue composés de Latinos en Amérique du Nord et en Amérique Centrale sans prétendre que nous avons réussi à appréhender si et dans quelle mesure ces perceptions pourraient teinter plus ou moins fortement leur discours sur les gangs de rue composés de Latinos à Montréal.

Nous avons tout de même observé que chez certains jeunes, leurs perceptions, principalement face à la police et au respect des lois, pouvait teinter leurs perceptions de la situation à Montréal. En fait, selon ces jeunes latinos participant à l'étude, bien que les lois soient plus répressives en Amérique Centrale, celles-ci ne seraient pas appliquées systématiquement par les forces policières dans leur pays d'origine, plusieurs crimes restant irrésolus et les traitements policiers s'avérant violents et souvent aléatoires envers les jeunes dans les gangs en Amérique Centrale. Cette violence policière pourrait aller jusqu'à prendre la forme de « meurtres extrajudiciaires » selon les jeunes interviewés. Ces mesures extrajudiciaires, particulièrement au Honduras et au Salvador furent secondées par Bail (2004) et Navarro (2004). Une situation qui semblerait en inquiéter plusieurs. Donc, les lois, perçues comme étant non pas nécessairement plus sévères à Montréal mais surtout appliquées plus systématiquement, et les contrôles accrus des policiers seraient, selon des jeunes, une raison expliquant pourquoi les gangs de rue à Montréal seraient plus tranquilles qu'en Amérique Centrale. La corruption et la possibilité d'acheter sa libération en payant les policiers en Amérique Centrale, dénoncés par les jeunes, pourraient contribuer à la perception d'une plus grande liberté d'actions des membres de gang là-bas. Ces jeunes sont donc d'avis pour dire qu'à Montréal, ils ont moins de chances de s'en tirer d'affaire qu'en Amérique Centrale, ce qui pourrait avoir un effet de dissuasion sur eux.

Un aspect nous semble primordial dans ce mémoire à savoir qu'à Montréal, retrouve-t-on des Latinos dans les gangs ou des gangs de Latinos? En fait, pour répondre partiellement à la question, la « 13 » et la « 18 » sont considérés, par huit des seize jeunes latinos participant à l'étude, comme des gangs de Latinos. À ceux-là s'ajoutent trois autres jeunes qui soutiennent que les deux situations sont possibles, un qui estime qu'il y aurait essentiellement des Latinos dans les gangs et quatre qui ne se prononcent pas sur la question. En fait, comme le mentionnait Hamel et coll. (1998), nous avons observé que ces gangs accepteraient tout de même des jeunes d'autres origines ethniques, les Latinos restant le groupe dominant, le gang étant donc relativement homogène dans sa composition ethnique. Ces résultats sont intéressants puisque plus de 50% des jeunes vont à l'encontre de la tendance actuelle des recherches qui mentionnent que les gangs à Montréal deviendraient de plus en plus hétérogènes (Douyon, 1995; Hamel et coll., 1998; Gordon, 2001, CJM, 2006). Ceci voudrait-il dire que la « 13 » et la « 18 » ne suivraient pas cette tendance à l'hétérogénéité presque généralisée? Cette question aurait pu faire l'objet unique d'une recherche et vaudrait d'être abordée.

Une question qui n'a pas fait l'objet de cette étude est à savoir si l'expérience des Latinos qui fréquentent les gangs à Montréal constitue une réalité spécifique ou se compare en tous points à celle de n'importe quel jeune dans les gangs à Montréal ? Malgré le fait que les jeunes latinos qui fréquentent les gangs semblent vivre des expériences similaires aux autres jeunes dans les gangs à Montréal, quelques points semblent être particuliers aux Latinos ou du moins ne semblent pas être documentés dans les autres recherches. Pour ne nommer que les plus percutants, nous soulignons la séparation d'un jeune d'avec un proche, qu'elle soit produite par l'immigration, un déménagement ou la mort (naturelle ou par homicide en contexte de gangs) comme motif d'adhésion aux gangs, les endroits géographiques du premier contact avec les gangs et du lieu d'affiliation aux gangs des jeunes et le fait qu'on retrouverait principalement des gangs de Latinos à Montréal selon les jeunes latinos participant à l'étude. Pour tirer des conclusions définitives en ce sens, une étude comparative avec d'autres communautés culturelles serait de mise.

Enfin malgré le fait que les recherches américaines sur le sujet des Latinos et des gangs soient nombreuses, diversifiées et fort intéressantes, elles ne s'appliquent pas toujours au contexte montréalais. Il est donc important de poursuivre les recherches locales afin de mieux comprendre la situation québécoise pour en saisir l'évolution et ainsi pouvoir adapter notre approche auprès des jeunes de gang à notre réalité sociale.

Bibliographie

- Actes du colloque : *Les jeunes et les gangs de rue : faut plus en parler*. (2004). Québec, Gouvernement du Québec.
- Andino Mancias, T., Bussi Flores, R., Becker, D. (2002). *Las Maras en Honduras*. Tegucigalpa, Honduras: Frinsa Impresos.
- Angers, M. (1996). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines (deuxième édition)*. Montréal: Les Éditions CEC inc.
- Arana, A. (2001). The Battle for Central America. *Foreign Affairs*. November/December. 88-101.
- Arpin, R., Dubois, R., Dulude, D., Bisailon, C. (1994). Étude exploratoire du phénomène d'appartenance à la bande chez l'adolescente dite « mésadaptée socio-affective ». *Revue Canadienne de psycho-éducation*, 23 (1), 1-15.
- Bail, R. (2004). En toute impunité, le Honduras liquide ses parias. *Le monde diplomatique*, octobre, 20-21.
- Balencie, J.-M., de La Grange, A. (2005). *Les Nouveaux Mondes rebelles : Conflits, terrorisme et contestations*. Paris : Éditions Michalons.
- Belitz, J., Valdez, D. (1994) Clinical Issues in the Treatment of Chicano Male Gang Youth. *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, 16 (1), 57-74.
- Blanca, A. (2004). Les gangs en Amérique centrale, un fléau incontrôlable. *RISAL*, 28 janvier. (http://risal.collectifs.net/article.php3?id_article=813)
- Blondin, P. (1993). Les gangs de rue. In M. Chalom. J. Kousik. *Violence et déviance à Montréal*. (pp.91-103). Montréal: Liber.
- Buenker, J. D. (1973). *Urban Liberalism and Progressive Reform*, New York, Charles Scriener's Sons.
- Casa Alianza Honduras. (2006a). *Análisis Mensual Sobre Problemáticas de la Niñez Hondureña*. Septiembre. (<http://www.casa-alianza.org/docs/2006/hond-ejec-092006.pdf>)
- Casa Alianza Honduras. (2006b). *Análisis Mensual Sobre Problemáticas de la Niñez Hondureña*. Octubre. (<http://www.casa-alianza.org/docs/2006/2006-11-23-hond-ejec.pdf>)
- Conseil jeunesse de Montréal. (2006). *La rue mise à nue : prostitution et gangs de rue*. Ville de Montréal.
- Cousineau, M.-M., Hamel, S., Desmarais, A. (2004). *Faits saillants de la consultation provinciale sur les jeunes et le phénomène des gangs au Québec*. Actes du colloque : Les jeunes et les gangs de rue : faut plus en parler. (pp. 1-8) Québec, Gouvernement du Québec.

- Cousineau, M.-M., Hamel, S., Fournier, M. (2005). Les gangs du point de vue des jeunes: Leur signification dans une trajectoire de vie. In N. Brunelle et M.-M. Cousineau (Eds). *Trajectoires de déviance juvénile: Les éclairages de la recherche qualitative*. (pp. 97-120). Québec: Presse de l'Université du Québec.
- Covey, H.C., Ménard, S.W., Franzese, R.S. (1997). *Juvenile Gang (second edition)*. Springfield: Charles C. Thomas Publisher LTD.
- Decker, S.H., Van Winkle, B. (1996). *Life in the Gangs: Family, Friends, and Violence*. New York: Cambridge University Press.
- Delaney, T. (2006). *American Street Gang*. Upper Saddle River, NJ : Pearson Prentice Hall.
- Deslauriers, J.-P., Kirisit, M. (1997). Le devis de recherche qualitative. In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A.P. Pires. (Eds). *La recherche qualitative; Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. (pp.85-111). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- Désormeaux, F. (2006). *La peur dans les gangs de rue : un sentiment peu connu qui colore l'expérience de leurs membres*. Mémoire de maîtrise inédit. Montréal : Université de Montréal, École de criminologie.
- Douyon, E. (1995). La délinquance ethnique: une relecture. In A. Normandeau, E. Douyon. *Justice et communautés culturelles*. (pp.89-105). Montréal : Méridien (coll. Repère).
- Douyon, E. (1996). *Les jeunes Haïtiens et les gangs de rue à Montréal*. Mouvement Jeunesse Responsable.
- Egley Jr., A., Major, A.K. (2004), *Highlights of the 2002 National Youth Gang Survey*. Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention. Fact Sheet, April.
- Esbensen, F.-A., Deschesnes, E.P. (1998). A Multisite Examination of Youth Gang Membership: Does the Gender Matter?. *Criminology*, 36 (4), 799-827.
- Esbensen, F.-A. (2000). *Preventing Adolescent Gang Involvement*. Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention. Septembre.
- Faux, F. (2006). *Les maras, gangs d'enfants : Violences urbaines en Amérique Centrale*. France : Éditions Autrement Frontières.
- Fournier, M. (2003). *Jeunes filles affiliées aux gangs de rue à Montréal : cheminement et expériences*. Rapport de recherche. Montréal : Université de Montréal, CICC.
- Fournier, M., Cousineau, M.-M., Hamel, S. (2004). La victimisation : un aspect marquant de l'expérience des jeunes filles dans le gangs. *Criminologie*, 37 (1), 149-165.

- Gobeil, A. (1994). *Les représentations sociales de la violence chez les adolescents et les adolescents d'origines ethniques différentes de Montréal*. Dépôt légal 2^{ième} trimestre du Québec.
- Gordon, R.M. (1995). Street Gangs in Vancouver. In J.H. Creechan, R.A. Silverman (eds). *Canadian Delinquency*. (pp. 311-320). Scarborough: Prentice Hall Canada Inc.
- Gordon, R. M. (2001). Street Gangs and Criminal Business Organisations : A Canadian Perspective. In R.C. Smandych (ed.). *Youth Crime: Varieties, Theories and Prevention*. (pp.248-265). Montréal : Harcourt Canada.
- GRC. (2006). *Dossier spécial : les bandes de jeunes et les armes à feu*. L'analyse de l'environnement de la GRC.
- Grascia, A.M. (2004). Gang Violence: Mara Salvatrucha-“Forever Salvador”. *Journal of Gang Research*, 11 (2), 29-36.
- Grégoire, C. (2001). *Lorsque des jeunes filles affiliées aux gangs racontent leur expérience: ce qu'elles en dissent*. Mémoire de maîtrise inédit. Montréal : Université de Montréal, École de criminologie.
- Guibert, J., Juimel, G. (1997). *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.F. et Bertot, J. (1998). *Jeunesse et gang de rue Phase II. Résultats de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*. Montréal. Institut de recherche pour le développement social des jeunes.
- Hamel, S., Cousineau, M.-M., Fournier, M. (2004a). Intégration sociale des jeunes après un passage dans les gangs de rue : quelques pistes de réflexion. In J. Poupart (dir.). *Au-delà du système pénal*. (pp.141-165). Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Hamel, S., Cousineau, M.-M., Léveillé, S. (2004b). *Le phénomène des gangs, ce que l'on savait*. Actes du colloque : Les jeunes et les gangs de rue, faut plus qu'en parler. (pp.20-27). Québec, Gouvernement du Québec. (disponible en ligne).
- Harris, M.G. (1988). *Cholas : Latino Girls and Gangs*. New York : AMS Press.
- Haut, F. et Quéré, S. (2001). *Les bandes criminelles*. Paris, Presses universitaires de France.
- Hawkins, D.F., Laub, J.H. et Lauritsen, J.I. (1998). Race, Ethnicity, and Serious Juvenile Offending. In R. Loeber et D.P. Farrington (Eds). *Serious Violent Juvenile Offenders: Risk Factors Successful Interventions*. (pp.30-46). Thousand Oaks: Sage Publications.
- Hébert, J., Hamel, S. et Savoie, G.J. (1997). *Plan stratégique Jeunesse et gangs de rue, Phase I*. *Revue de la littérature*. Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes.

- Howell, J. C. 1998. *Youth Gangs: An Overview*. Washington. USA, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention (OJJDP).
- Howell, J. C. 2000. *Youth Gang Programs and Strategies*. USA, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention
- Jankowski, M.S. (1991). *Islands in the Street: Gangs and American Urban Society*. Los Angeles: University of California Press.
- Klein, M.W. (1995). *The American Street Gang*. New York: Oxford University Press.
- Knox, G.W. (1993). *An Introduction to gangs*. Buchanan : Vande Vere Publishing.
- Lanctôt, N., LeBlanc, M. (1997). Les adolescentes membres des bandes marginales: un potentiel antisocial atténué par la dynamique de la bande. *Criminologie*, 30 (1), 111-129.
- Landre, R., Miller, M., Porter, D. (1997). *Gangs : A Handbook for Community Awareness*. New York: Facts on File, Inc.
- Le Blanc, M. (1991). Violences, bandes minorités ethniques et réadaptation des jeunes délinquants. *Revue canadienne de psycho-éducation*, 20 (2), 139-150.
- Le Blanc, M. (1994). La conduite délinquante des adolescents et ses facteurs explicatifs. In D. Szabo et M. Le Blanc (eds), *Traité de criminologie empirique*. (2^{ième} édition). (pp.49-89). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Le Blanc, M. (1999). L'évolution de la violence chez les adolescents québécois. *Criminologie*, 32 (1), 1-34.
- Le Blanc, M., Lantôt, N. (1995). Le phénomène des bandes marginales, vers une vision réaliste grâce à une comparaison des années 1970-1990. (1995). *Revue internationale de criminologie et de police technique*, 48 (4), 414-426.
- Mathews, F. (2000). Youth Gangs. In J.A. Winterdyk (ed.). *Issues and Perspectives on Young Offenders in Canada (second edition)*. (pp. 219-239). Montreal: Harcourt Canada.
- Maxson, C.L. (1998). Gang Members on the Move. *National Institute of Justice Journal*. October.
- Maxson, C.L., Woods, K.J., Klein, M.W. (1996). Street Gang Migration: How Big a Threat? *National Institute of Justice Journal*. February.
- Miller, J. (1998). Gender and Victimization Risk among Young Women in Gangs. *Journal of Research in Crime*, 35 (4), 429-453.
- Miller, W. B. (2001). *The Growth of Youth Gang Problems in the United States: 1970-1998*. USA, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention.

- Molidor, C.E. (1996). Female Gang Members: A Profile of Aggression and Victimization. *Social Work*, 41 (3), 251-256.
- Moore, J.W., Garcia, R., Garcia, C., Cerda, L., Valencia, F. (1978). *Homeboys : Gangs, Drugs, and Prison in the Barrios of Los Angeles*. Philadelphia : Temple University Press.
- Moore, J.W. (1991). *Going Down to the Barrio*. Philadelphia: Temple University Press.
- Mourani, M. (2006). *La face cache des gangs de rue*. Montréal : les éditions de l'homme.
- Navarro, L.H. (2004). Gangs de la mondialisation. *RISAL*, 16 décembre. (http://risal.collectifs.net/article.php3?id_article=1209#nb2)
- Néron, C. (2004). Les gangs de rue à l'avant-plan : Une priorité d'action à tous les niveaux. *Continuum JC*, 3 (1), 2.
- O'Bireck, G.M. (1996). « Ya Gotta Walk the Walk and Talk that Talk » : Youth Subcultures and Gang Violence. In. O'Bireck, G.M. (Ed). *Not a Kid Anymore: Canadian Youth, Crime, and Subcultures*. Scarborough: Nelson Canada.
- Paradis, G. (2005). *Prostitution juvénile: étude sur le profil des proxénètes et leur pratique à partir des perceptions qu'en ont des intervenants-clés*. Rapport de stage de maîtrise. Montréal : Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, École de criminologie.
- Perreault, M., Bibeau, G. (2003). *La gang: un chimère à apprivoiser*. Montréal : Éditions Boréal.
- Pires, A. P. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, et A. Pires.(Eds). *La recherche qualitative; Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. (pp.113-169). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théorique et méthodologiques. In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, et A. Pires.(Eds). *La recherche qualitative; Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. (pp.85-111). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- Reiboldt, W. (2001). Adolescent Interactions with Gangs, Family, and Neighborhoods. *Journal of Family Issues*, 22 (2), 211-242.
- Regoli, R.M., Hewitt, J.D. (2003). *Delinquency in Society*. 5th ed. Boston : McGraw-Hill.
- Revelli, P. (2004). Derrière la violence des gangs du Salvador. *Le monde diplomatique*, mars, 18-19. (<http://www.monde-diplomatique.fr/2004/03/REVELLI/11063>)
- Robert, P., Lascoumes, P. (1974). *Les bandes d'adolescents: une théorie de la ségrégation*. Paris : Les éditions ouvrières.

- Rodriguez, O., Zayas, L.H. (1990). Hispanic Adolescents and Antisocial Behavior : Sociocultural Factors and Treatment Implications. In A.R. Stiffman, L.E. Davis. (Eds) *Ethnic Issues in Adolescent Mental Health*. Newburg Park: Sage Publications.
- Saldomando, A. (2005). L'ombre de Mitch sur L'Amérique centrale. *Le monde diplomatique*, février, 16. (<http://www.monde-diplomatique.fr/2005/02/SALDOMANDO/11924>)
- Shelden, R.G., Tracy, K.S., Brown, W.B. (2001). *Youth Gangs in American Society (2nd Ed.)*. Wadsworth: Thomson Learning.
- Short, J.F. (1990). Gangs, Neighborhoods, and Youth Crime. *Criminal Justice, Research Bulletin*. 5 (4), 1-11.
- Snyder, H.N., Sickmund, M. (2006). *Juvenile Offenders and Victims: 2006 National Report*. Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention. March.
- Spergel, I.A. (1990). Youth Gangs: Continuity and Change. *Crime and Justice*. 12, 171-201.
- Spergel, I.A. (1995). *The Youth Gang Problem: A Community Approach*. New York, Oxford University Press.
- SPVM. (2005). *Actualités GDR*. Edition décembre. http://www.spvm.qc.ca/upload/documentations/Actualite_GDR_2005_12_15.pdf
- Suarez-Orozco, C., Suarez-Orozco, M. (1995a). *Transformations: Migration, Family Life, and Achievement Motivation among Latino Adolescents*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Suarez-Orozco, C., Suarez-Orozco, M. (1995b). Migration: Generational Discontinuities and the Making of Latino Identities. In L. Romanucci-Ross, G. A. De Vos. (Eds). *Ethnic Identity: Creation, Conflict and Accommodation (3rd Ed.)*. (pp.321-347). Walnut Creek, CA: Sage Publications.
- Symons, G. (1999). Racialization of the Street Gang Issue in Montreal: A police Perspective. *Études Ethniques au Canada*, 31, 124-138.
- Tamayo, E.G. (2005). Les « maras » : une nouvelle menace internationale ? *RISAL*, 22 décembre. (http://risal.collectifs.net/article.php3?id_article=1536)
- The Economist. (2004). *Bringing it all Back Home*. 22 Mai, 31-32.
- Thomas, R.J., Youngman, P., Cann, M. (Eds) (2006). *Atlas encyclopédique mondial 2006. 7^{ième} édition*. Libre expression.
- Thornberry, T. P. (1998). Membership in gangs and involvement in serious and violent offending. In R. Loeber et D.P. Farrington (Eds.), *Serious and violent juvenile offenders: Risk factors and successful interventions* (pp.147-166). Thousand Oaks, CA: Sage.

- Tichit, L. (2003). Gangs juveniles et construits ethniques dans le contexte américain. *Criminologie*, 36 (2), 57-68.
- Thrasher, F. M. (1927). *The gang : A Study of 1,318 Gangs in Chicago*. Chicago: University of Chicago Press.
- Valdez, A. (2003). Toward a Typology of Contemporary Mexican American Youth Gangs. In L. Kontos, D. Brotherton, L. Barrios (Eds). *Gangs and Society: Alternative Perspectives*. (pp. 12-40). New York: Columbia's University Press.
- Vigil, J.D. (1988). *Barrio Gangs: Street Life and Identity in Southern California*. Austin: University of Texas Press.
- Vigil, J.D. (1990). Cholos and Gangs : Culture Change and Street Youth in Los Angeles. In C.R. Huff (Ed). *Gangs in America*. (pp.116-138). Thousand Oaks: Sage Publications.
- Vigil, J. D. (2002). *A Rainbow of Gang: Street Cultures in the Mega-City*. Austin: University of Texas Press.
- Vigil, J.D., Long,J.M. (1990). Emic and Etic Perspectives on Gang Culture: The Chicano Case. In C.R. Huff (Ed). *Gangs in America*. (pp.55-68). Thousand Oaks: Sage Publications.
- Vigil, J.D., Yun, S.C. (2002). A Cross-Cultural Framework for Understanding Gangs: Multiple Marginality and Los Angeles. In Huff, C.R. (ed). *Gangs in America (3rd Ed)*. (pp.161-174). Thousand Oaks: Sage Publications.
- Walker, R. (1999-2006). *Gangs or Us*. (<http://www.gangsorus.com>)
- Waters, T. (1999). *Crime and Immigrant Youth*. Thousand Oaks: Sage Publications.
- Zatz, M. S. (1987). Chicano Youth Gangs and Crime : The Creation of a Moral Panic. *Contemporary Crises*, 11 (2), 129-158.
- Zatz, M. S., Portillos, E. L. (2004). Voices from the Barrio: Chicano/a Gangs, Families, and Communities. In Esbensen, F.-A., Tibbetts, S. G., Gaines, L. (Eds). *American Youth Gangs at the Millennium*. Long Grove: Waveland Press Inc.

Annexes

Annexe 1 : Le portrait des jeunes latinos participant à l'étude

Prénoms fictifs	Âges	Lieux de naissance des jeunes	Pays d'origine des parents		Âge du jeune à son arrivée à Montréal	Statut du jeune au Canada	Voyage dans le pays d'origine	Scolarité	Statut marital des parents
			père	mère					
Beto	18	Canada	Salvador	Salvador	----	citoyen	oui	Sec III terminé	mariés
Cesar	17	Salvador	Salvador	Salvador	6 mois	citoyen	oui	Sec IV en cours	mariés
Leonardo	19	Honduras	Honduras	Honduras	8 ans	citoyen	non	Sec V terminé	mariés
Jesus	16	Canada	Panama	Panama	----	citoyen	oui	Sec I terminé	mariés
Inconito	19	Salvador	Salvador	Salvador	13 ans	citoyen	non	DEP terminé	séparés
Pablo	21	Salvador	Salvador	Salvador	10 ans	citoyen	oui	Sec III terminé	divorcés
Marcos	22	Pérou	Pérou	Pérou	17 ans	Résident permanent	non	Sec V terminé	séparés
Pedro	20	Canada	Salvador	Salvador	----	citoyen	oui	Sec I terminé	divorcés
Poco Loco	14	Canada	États-Unis	Panama	----	citoyen	non	Sec II en cours	divorcés
Martin	15	Costa Rica	Costa Rica	Costa Rica	9 ans	Résident permanent	non	Sec III en cours	divorcés
Bryan	14	Canada	Guatemala	Nicaragua	----	citoyen	oui	Sec I en cours	mariés
Miclo	18	Mexique	Mexique	Mexique	15 ans	réfugié	non	Sec IV en cours	mariés
Carlos	16	États-Unis	Salvador	Guatemala	3 ans	citoyen	oui	6 ^e année en cours	divorcés
Ricardo	17	Guatemala	Guatemala	Guatemala	5 ans	citoyen	oui	Sec II en cours	divorcés
Simon	15	Canada	Guatemala	Guatemala	----	citoyen	oui	Sec III en cours	séparés
Christopher	18	Guatemala	Guatemala	Guatemala	15 ans	Résident permanent	non	Sec II en cours	mariés

Prénoms fictifs	Famille dans gang, avant ou maintenant ?	Qui ?		Âge du premier contact	Endroit du premier contact	Âge joint gang	Où s'est-il joint ?	Dans les gangs à Montréal	S'identifie à la « 13 » ou à la « 18 » ?	Dit s'être désaffilié	Temps dans gang (années)
		À Montréal	Dans son pays d'origine								
Beto	oui	----	Des cousins	15	Salvador	16	Montréal	oui	13 bleu	non	2 1/2
Cesar	oui	----	Des cousins	11	Salvador	13	Montréal	oui	13 bleu	non	3 1/2
Leonardo	?	?	?	11	Montréal	14	Montréal	oui	13 bleu	oui	5 1/2
Jesus	oui	Père avant	Des cousins	14	Panama	14	Panama	oui	18 rouge	oui	2
Inconito	oui	Frères et cousins	----	8	Salvador	8	Salvador	oui	13 bleu	oui	11
Pablo	oui	----	Des cousins	15	Salvador	15	Salvador	oui	13 bleu	oui	3
Marcos	oui	Un cousin	----	13	Pérou	13	Pérou	oui	13 bleu	non	9
Pedro	oui	----	Des cousins	13	Montréal	15	Montréal	oui	13 bleu	oui	3
Poco Loco	oui	Un cousin	Des oncles	12	Montréal	12	Montréal	oui	18 rouge	non	2 1/2
Martin	oui	Frère avant	----	12	Montréal	12	Montréal	oui	18 rouge	non	3
Bryan	oui	Frère avant et un cousin	Père et oncle avant	12	Montréal	----	----	non	18 rouge	----	----
Miclo	oui	----	Famille élargie	Tjrs	Mexique	----	----	non	----	----	----
Carlos	non	----	----	12	Montréal	12	Montréal	oui	18 rouge	oui	3
Ricardo	oui	----	Des cousins	11	Guatemala	15	Montréal	oui	18 rouge	oui	2
Simon	oui	Frère avant	Des cousins	9	Guatemala	9	Guatemala	oui	18 bleu	non	7
Christopher	oui	----	Un cousin	12	Guatemala	12	Guatemala	non	18	oui	3

Annexe 2 : Grille d'entrevue

Les motifs et circonstances qui ont amené le jeune à se joindre aux gangs

- les motivations du jeune à se joindre
- les relations avec les amis
- les endroits fréquentés

L'expérience vécue dans les gangs de rue

- endroit géographique où il s'est joint aux gangs
- liens à l'intérieur du gang
- les activités délinquantes et non délinquantes de son gang
- l'initiation
- les attentes personnelles de faire partie d'un gang
- ce que lui apporte le gang
- les avantages et désavantages d'être dans un gang
- la structure du gang
- l'importance du gang dans la vie du jeune
- les filles dans les gangs, y en a-t-il ? quel est leur rôle ?
- leur relation avec la police
- le rôle d'Internet
- expérience dans les gangs dans son pays d'origine, s'il y a lieu
- processus de désaffiliation, s'il y a lieu

Les différentes sphères de vie du jeune

FAMILLE

- les relations avec les membres de sa famille
- son processus migratoire, s'il y a lieu, et celui de sa famille
- les voyages dans son pays d'origine pour visiter sa famille, s'il y a lieu
- famille dans les gangs ?

ÉCOLE

- son cheminement scolaire
- comment ça se passe pour lui à l'école
- les liens possibles entre école et gangs

RELIGION

- la place que prend la religion dans la vie du jeune et dans son gang
- va-t-il à l'église ?

Les perceptions des jeunes des gangs à Montréal et en Amérique Centrale

- ce qu'il connaît et pense des gangs de rue latinos et la provenance de ces connaissances et conceptions
- l'origine de la « 13 » et de la « 18 »
- la rivalité entre les « 13 » et les « 18 » en Amérique Centrale et à Montréal
- les caractéristiques des gangs en Amérique Centrale
- les ressemblances et différences entre les gangs en Amérique Centrale et à Montréal
- s'il s'identifie à ces gangs en Amérique Centrale
- à Montréal, est-ce des Latinos dans les gangs ou des gangs de Latinos ?

Annexe 3 : Le formulaire de consentement des jeunes participant à l'étude Les jeunes latinos et les gangs de rue à Montréal

Je comprends que la présente recherche est dirigée par Marie Tremblay, étudiante à la maîtrise à l'Université de Montréal.

Je comprends que cette recherche vise à connaître ce que je pense et sais des gangs de rue composés de Latinos à Montréal, aux États-Unis et en Amérique Centrale et du Sud ainsi que de connaître mon expérience en lien avec les gangs de rue s'il y a lieu.

Je comprends que ma participation à cette recherche consiste à passer une entrevue d'environ 1h30.

Je comprends aussi que ma participation à l'entrevue est volontaire, que je suis libre de répondre ou non aux questions qui me seront posées et que je peux mettre fin à l'entrevue si je le désire sans justification.

J'ai la garantie que mes réponses seront traitées de façon confidentielle et que mon nom ou toute information pouvant m'identifier ne paraîtront sur aucun document de la recherche.

Je comprends que je ne dois en aucun cas révéler des noms de personnes et indiquer des dates et des lieux précis liés à des faits illégaux ou criminels. En apprenant le nom d'une victime ou d'une personne qui est en danger, l'intervieweur serait dans l'obligation d'en avertir les autorités.

Je comprends que l'entrevue sera enregistrée avec mon consentement puis retranscrite pour faciliter le travail de la responsable de la recherche.

Je comprends que cette entrevue ne servira qu'aux fins de la présente recherche et que la cassette de l'enregistrement sera détruite après sa retranscription. Seul les personnes responsables de la recherche auront accès aux retranscriptions.

Pour me remercier de ma collaboration à l'étude, l'intervieweur me versera la somme de 15 \$.

Je reconnais avoir eu le temps de poser toutes mes questions par rapport à la présente recherche et je comprends bien le contenu de ce formulaire de consentement.

Pour toutes plaintes concernant ma participation à ce projet, je peux m'adresser à Madame Marie-Josée Rivest au numéro de téléphone suivant : 514-343-2100.

J'accepte librement de participer à la recherche.

Signature du participant

Date

Un grand merci pour ta participation,
Marie Tremblay
Responsable de la recherche

[information retirée /
information withdrawn]

Annexe 4 : Fiche signalétique

Nom de l'interviewé :	
Code de l'entrevue :	Date :
Endroit :	Durée :
Heure début :	Heure fin :

Données socio-démographiques, formations scolaire et professionnelle du jeune

Statut marital des parents : mariés () séparés () divorcés () autres (),
 Spécifiez : _____

Âge	
Lieu de naissance	
Origine ethnique	
Citoyenneté	
Statut d'immigrant (s'il y a lieu)	
Date de l'arrivée au CAN (s'il y a lieu)	
Scolarité terminée	
Scolarité en cours (s'il y a lieu)	
Langues parlées dans la famille	
Langues parlées avec les amis	

Habites tu encore avec sa famille?

Oui () Non ()

Si non, avec qui habites tu?

Fratrie : frères () âges :
 sœurs () âges :

Y a-t-il des membres de ta famille qui sont ou ont été membres de gangs de rue? Oui () Non ()

Si oui, qui? _____

Quelle est ta définition d'un gang?

Pays d'origine de tes parents : père : _____ mère : _____

Processus migratoire (s'il y a lieu)

Où as-tu habité avant de venir au Canada?

JEUNE

Endroit	Années ou âges	Raisons du déménagement

Avais-tu déjà de la famille ou amis ici avant ton arrivée? Oui () Non ()

Si oui, qui? _____

Est-ce que tu as de la famille ou des amis qui sont arrivés ici en même temps que toi?

Oui () Non ()

Si oui, qui? _____

As-tu de la famille ou ami qui sont arrivés après toi? Oui () Non ()

Si oui, qui et quand sont-ils arrivés? _____

PÈRE

Endroit	Années ou âges	Raisons du déménagement

MÈRE

Endroit	Années ou âges	Raisons du déménagement

MEMBRE OU EX MEMBRE DE GANG DE RUE

Processus d'affiliation

Qui t'as parlé du gang en premier? _____

À quel âge as-tu eu ton premier contact avec les gangs? _____

À quel âge as-tu joint le gang? _____

Temps passé dans le gang? _____

Ton gang

Nombre de membre : _____

Origine ethnique du gang : _____

Origines ethniques des membres : _____

Y a-t-il des filles dans le gang? Oui () Non ()

Si oui, quels sont leurs rôles? _____